

LAURELL K.
HAMILTON

MERRY GENTRY 5
SOUS LE SOUFFLE DE MISTRAL



Laurell K. Hamilton

Sous le souffle de Mistral

Merry Gentry – 5

Traduit de l'américain par Laurence Le Charpentier



J'ai lu

Titre original
MISTRA'S KISS

Originally published in hardcover by Ballantine Books, an imprint of the Random House Publishing Group, a division of Random House, Inc., in 2006

© 2006 by Laurell K. Hamilton

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2011

Pour Jonathon

*Par souci des mots parfaits,
j'ai raté le moment parfait.
Tu me rappelles que ce n'est pas la perfection
que je recherche, mais le bonheur.*

Remerciements

À Darla Cook et Sherry Ganey qui s'assurent que tant de choses prennent forme en douceur. Mary Schuermann, la plus sympa des belles-mères du monde. À mon groupe d'écriture, *The Alternate Historians* : Deborah Milletello, Mark Sumner, Rett MacPherson, Marella Sands, Tom Drennan, sans oublier Sharon Shinn. En 2006, nous, les membres actuels, fêterons notre dixième anniversaire, et les dix-huit ans de la création du groupe lui-même ; en 2008, nous célébrerons donc ses vingt ans. N'est-ce pas incroyable ? On doit fêter ça. Bon d'accord, à notre façon. Sans alcool et assurément sans drogues, en nous réunissant simplement pour discuter autour des délicieux desserts concoctés par Debbie, en nous encourageant mutuellement vers le succès, ce que nous faisons depuis une décennie, en toute amitié.

Chapitre 1

Je rêvais de plaisirs torrides de la chair... et de cookies. Le sexe, j'aurais pu comprendre, mais les cookies... Pourquoi ? Pourquoi pas à d'autres gâteaux ou à de la bidoche ? Mais c'est ce que mon subconscient choisit de faire apparaître dans mon sommeil. Nous étions en train de les déguster dans la kitchenette de mon appart à Los Angeles, dans lequel je ne vis plus en dehors de mes rêves. Le *nous* me désignant, moi, la Princesse Meredith, seul membre de la royauté de la Féerie né sur le sol américain, ainsi que ma Garde Royale, composée de plus d'une dizaine d'hommes.

Ils s'agitaient autour de moi, de la couleur de la nuit la plus sombre, de la neige la plus immaculée, de la pâleur des nouvelles feuilles, du brun de celles tombées pour y mourir dans les sous-bois, tel un véritable arc-en-ciel chamarré, déambulant ainsi à poil dans cette cuisine du pays des songes.

Celle de mon appartement aurait à peine pu contenir trois d'entre nous, mais dans le rêve tout le monde parvenait à s'y balader à l'aise en se faufilant par ce couloir étroit entre l'évier, le four et les placards, semblant avoir toute la place du monde.

Nous mangions des cookies car nous venions tout juste de faire l'amour, une activité qui vous donne les crocs, pour ainsi dire. Dans une parfaite nudité, ils évoluaient avec grâce autour de moi, la peau semblable à l'éclat du soleil d'été, du blanc translucide du cristal, des couleurs indescriptibles car inexistantes hors de la Féerie. Et encore, je n'avais jamais vu certains d'entre eux dans le plus simple appareil. Cela aurait dû être un songe agréable, mais, paradoxalement, c'était loin d'être le cas. Je savais que quelque chose clochait. J'éprouvais ce sentiment de malaise qu'on ressent parfois en rêve quand on pressent que ces images heureuses ne sont que camouflage,

illusion dissimulant la laideur à venir.

L'assiette de cookies si innocente, si ordinaire, m'inquiétait. Je m'efforçai de prêter attention aux hommes, caressant et enlaçant leurs corps, mais chacun d'eux, tour à tour, prenait un cookie pour en croquer un bout, comme si je n'étais pas là.

Galen avec son teint vert pâle, si pâle que ses yeux en semblaient plus intensément verts, mordit dans un biscuit d'où gicla une substance épaisse et sombre, liquide, qui se mit à couler de sa bouche si désirable en laissant choir sur le plan de travail blanc une goutte qui rejaillit en éclaboussures, avant de s'étaler, rouge, si rouge, si fraîche. Les cookies saignaient !

Je le lui fis lâcher d'une tape. Puis je me saisis du plateau pour empêcher mes gardes de se resservir. Il était rempli de sang, qui déborda en se déversant sur mes mains. Je le laissai échapper et il se brisa en tombant. Ils se penchèrent comme s'ils allaient manger à même le sol parmi les fragments de verre !

— Non ! hurlai-je en les repoussant.

Doyle leva vers moi ses yeux noirs.

— Mais c'est tout ce que nous avons eu à manger depuis si longtemps ! protesta-t-il.

Et là, le rêve se modifia, comme cela se produit parfois. Je me retrouvai dans une clairière entourée d'arbres lointains. Au-delà de cette lisière, des collines ondulaient sous la clarté blafarde de la lune illuminant cette nuit hivernale. J'étais enfoncée jusqu'aux chevilles dans la neige qui s'étendait tel un moelleux tapis. Je portais une longue robe ample tout aussi blanche, les bras dénudés sous la morsure du froid nocturne. J'aurais dû être frigorifiée, mais il n'en était rien. Un rêve, ce n'était qu'un rêve.

Puis quelque chose attira mon attention au centre de la clairière. Un petit animal blanc et je pensai : *C'est pour ça que je ne l'avais pas remarqué*, car il était d'une blancheur plus intense même que la neige, ma robe ou ma peau, si blanc qu'il semblait scintiller.

Il releva la tête en reniflant l'air. C'était un petit cochon, avec un groin plus allongé et des pattes plus longues que les porcs que j'avais pu voir. Il n'y avait aucune empreinte sur cette étendue inaltérée indiquant que ce porcelet ait déambulé

jusqu'au milieu du champ enneigé. C'était comme s'il s'y était tout simplement matérialisé.

Je parcourus un bref instant du regard la bordure courbe des arbres et lorsque je reportai mon attention sur le porcelet, il avait grossi. D'une centaine de livres, il m'arrivait au-dessus des genoux. Je ne détournai plus les yeux, alors qu'il continuait de grossir. Je ne pouvais pas réellement voir le phénomène se produire, autant essayer d'observer l'éclosion d'une fleur. Mais il grossissait, indéniablement. Si gros à présent que ses épaules m'arrivaient à la taille, long, large et velu. Jamais je n'avais vu un porc aussi duveteux, semblant revêtu d'une épaisse pelisse donnant furieusement envie de le dorloter. Il leva vers moi son étrange groin allongé, et à l'instant même où je remarquai les petites défenses recourbées qui lui sortaient de la gueule, tel de l'ivoire scintillant sous l'éclat de la neige, un nouveau malaise me submergea.

Je dois partir d'ici, fut ma pensée. Et je me retournai avec l'intention de franchir ce cercle d'arbres qui, à présent, semblait bien trop régulier, bien trop organisé pour être naturel.

Une femme se tenait derrière moi, si près que lorsque le vent souffla au travers des branches mortes, sa houppelande à la capuche relevée frôla l'ourlet de ma robe. Je formai des lèvres le mot *Qui...* ? sans pouvoir même terminer ma phrase. Elle tendit une main ridée et tachée par la vieillesse, quoique petite et fine, encore jolie, dégageant une force tranquille. Non pas les vestiges d'une énergie juvénile, mais une force ne se précisant qu'avec l'âge, née des expériences accumulées, de la sagesse mûrement méditée au cours de bon nombre de longues nuits d'hiver. Voilà quelqu'un qui recélait la connaissance issue de toute une vie. Ou plutôt de plusieurs vies.

La vieille ratatinée, la vieille sorcière, a été diffamée comme étant laide et faible. Mais pour moi, il ne s'agissait pas de la véritable apparence de la Déesse. Elle me fit un sourire qui contenait toute la chaleur qui nous aurait été amplement nécessaire. Un sourire rayonnant d'une multitude de discussions au coin du feu, d'une centaine de questionnements ayant obtenu réponse, d'une durée de vie infinie de connaissances rassemblées et mémorisées. Il n'y avait rien

qu'elle aurait pu ignorer, si seulement je pouvais penser aux questions à lui poser.

Je lui pris la main, dont la peau était aussi douce que celle d'un bébé. Elle était ridée, mais le lisse n'est pas toujours la perfection incarnée et l'âge recèle une certaine beauté étrangère à la jeunesse.

Je me sentis en sécurité, complètement et absolument en sécurité, en la tenant ainsi. Comme si rien ne pourrait jamais venir perturber ce sentiment de quiétude. Elle me souriait, son visage quasi invisible dans l'ombre de la capuche. Puis elle retira sa main de la mienne. Je tentai de la retenir, mais elle secoua négativement la tête en disant sans même bouger les lèvres :

— Tu as un travail à accomplir.

— Je ne comprends pas, dis-je, et mon souffle embruma la nuit froide, contrairement au sien.

— Offre-leur d'autres aliments.

— Je ne comprends pas... répétais-je, interloquée.

— Retourne-toi.

Et cette fois, ses lèvres s'animèrent, mais son souffle, cependant, ne teinta pas l'obscurité.

On avait l'impression qu'elle parlait sans respirer. Ou son haleine était-elle aussi froide que cette nuit hivernale ? Je tentai de me remémorer la température de sa main, mais sans y parvenir. Tout ce dont je me souvenais était cette sensation de paix et de justesse.

— Retourne-toi, me répéta-t-elle ; et cette fois, j'obéis.

Un taureau blanc se trouvait au centre de la clairière. Du moins, c'est à cela qu'il ressemblait au premier coup d'œil. Il devait faire plus d'un mètre quatre-vingts de long. Ses épaules m'arrivaient au sommet du crâne et n'étaient que muscles gigantesques déployés tout en largeur, formant comme une bosse à l'arrière de sa tête baissée, qu'il redressa, révélant un museau encadré de longues défenses effilées. Cela n'avait rien d'un taureau, c'était plutôt un énorme sanglier, cette créature qui avait pris progressivement forme à partir d'un minuscule porcelet. Ses défenses, telles des lames d'ivoire, scintillèrent tandis qu'il me regardait.

Je soutins son regard, après avoir remarqué que la vieille

femme avait disparu. J'étais seule au cœur de cette nuit d'hiver. En fait, pas aussi seule que je l'aurais voulu. Car lorsque je jetai un coup d'œil derrière moi, je découvris que le sanglier monstrueux était toujours là, ne me quittant pas des yeux. À présent, la neige était glaciale sous mes pieds nus. Je me retrouvai les bras hérissés de chair de poule, ne sachant si je frissonnais de froid, ou de peur.

Je reconnaissais maintenant les épais poils blancs sur la bête, semblant toujours aussi doux. Mais sa queue pointait perpendiculairement à son corps et il leva son groin allongé vers le ciel. Quand il se mit à renifler, son souffle embruma l'air. Un mauvais signe, indiquant qu'il était bien réel, ou tout du moins suffisamment pour pouvoir m'embrocher.

Je demeurai aussi immobile que possible. Je ne pensais pas avoir esquissé le moindre mouvement, lorsque soudain, il me chargea, de la neige s'élevant en gerbes sous ses sabots tandis qu'il se ruait vers moi.

J'eus l'impression de me retrouver confrontée à quelque gigantesque automate qui me fonçait droit dessus. Trop imposant pour être réel, trop disproportionné pour que ce soit même possible. Je n'avais aucune arme. Je fis demi-tour et me mis à courir, entendant le sanglier qui arrivait au galop derrière moi, ses sabots tranchant le sol gelé.

Je jetai un bref coup d'œil par-dessus mon épaule en poussant un cri. Je n'avais pu m'en empêcher. Je me pris les pieds dans ma robe et m'affalai, faisant un roulé-boulé dans la neige avant de me remettre debout tant bien que mal. Mais ma robe s'entortilla autour de mes jambes. Je ne pouvais m'en libérer ! Ne pouvais me relever ! Ne pouvais m'enfuir !

Le sanglier était presque sur moi, son haleine formant des nuages vaporeux. Des éclaboussures de neige jaillissaient autour de ses pattes, accompagnées de fragments de terre noirâtre gelée contrastant avec toute cette blancheur. Je connus l'un de ces instants interminables où on semble avoir tout le temps possible et imaginable pour voir la mort s'approcher et nous ravir. Un sanglier blanc, une neige immaculée, des défenses blanches, tous scintillant au clair de lune, à l'exception de ce riche terreau noir souillant tout ce blanc de sombres

éraflures. Le sanglier poussa à nouveau cet horrible cri perçant.

Son épaisse pelisse d'hiver semblait si douce... et le semblerait tout autant lorsqu'il m'encornerait et me piétinerait dans la neige !

Je tâtonnai dans mon dos pour localiser une branche, n'importe quoi qui m'aiderait à m'extirper de la poudreuse. J'effleurai quelque chose et m'en saisis. Des épines me lacérèrent. Des plantes grimpantes et épineuses envahissaient l'espace entre les arbres. Je m'y agrippai pour me remettre sur pied, me piquant cruellement les mains, les bras, mais c'était tout ce que je parvenais à attraper. Le sanglier était maintenant si près que je pouvais sentir son odeur, prononcée et âpre dans l'air glacé. Je ne voulais pas mourir là, dans ce froid !

Les épines me saignaient littéralement, éclaboussant ma robe blanche de mon sang qui parsemait la neige de gouttes cramoisies. Les tiges grimpantes se tortillaient sous mes mains, telle une créature vivante. Je sentis de la chaleur dans mon dos : le souffle du sanglier ! Elles s'écartèrent alors pour m'offrir un passage. Le monde sembla tourbillonner et lorsque ma vision se fit plus nette, me permettant d'inspecter les lieux, j'étais debout de l'autre côté des buissons épineux. Le sanglier blanc le percuta de plein fouet, avec l'intention de se frayer un chemin au travers. Pendant quelques instants, je crus qu'il allait y arriver ; puis il s'y retrouva piégé et fut obligé de ralentir. Il cessa de se ruier en avant, se déchaînant contre ces buissons de son gigantesque groin et de ses défenses. Il arriverait probablement à les déchiqueter, les piétinerait sous ses sabots, mais son pelage blanc se parait de minuscules écorchures. Il parviendrait à passer au travers, mais ces épines le blesseraient.

Je n'avais jamais aucun pouvoir magique en rêve, ni dans mes visions, même pas ceux que je possédais éveillée. Mais, cette fois-ci, je possédais des facultés magiques. Je brandis ma Main de Sang. Je tendis ma main ensanglantée vers le sanglier en pensant *Saigne !*, et son sang se déversa de toutes ces minimes éraflures. Cependant, la bête se débattait contre les buissons, qu'il parvint à déraciner. Et je pensais *Encore plus !* La main crispée en poing, je l'ouvris alors toute grande et ces égratignures s'élargirent en le lacérant d'autant plus, telles des

centaines de bouches rouges béant sur cette fourrure à la blancheur éclatante. Les flancs ruisselant de sang, son cri strident ne résonnait plus à présent comme un hurlement de colère, ni de défi, mais n'exprimait plus que douleur.

Les tiges épineuses se resserrèrent autour de lui de leur propre chef. Ses genoux flanchèrent et elles l'encordèrent sur le sol gelé. Ce n'était plus un sanglier blanc, mais un sanglier rouge, rouge sang !

Je me trouvai soudain armée d'un poignard à la lame scintillant de l'intense luminosité d'une étoile. Je savais ce qu'il me restait à faire. Je traversai l'étendue de neige parsemée d'éclaboussures écarlates. Le sanglier me regardait, les yeux exorbités, et je compris que, s'il en avait l'opportunité, même maintenant, il me tuerait.

Je lui plongeai alors la lame en pleine gorge et lorsqu'elle en ressortit, du sang jaillit à gros bouillons sur la neige, sur ma robe, sur ma peau, jaillissant en une fontaine cramoisie de chaleur et de vie qui fit fondre la neige sur le riche terreau noir, d'où sortit un minuscule porcelet, non pas blanc cette fois, mais d'une couleur fauve rayée d'or, plutôt semblable à celle d'un faon. Il se mit à piailler. Mais je savais qu'il n'obtiendrait aucune réponse.

Je le pris dans mes bras comme s'il s'était agi d'un chiot, et il s'y pelotonna. Il était si chaud, si vivant. Je nous enveloppai tous les deux de la houppelande à capuche que je portais à présent. Ma robe était devenue noire, non pas de sang, mais tout simplement noire. Le porcelet s'installa confortablement dans la douce étoffe aussi douillette que mes bottes doublées de fourrure. Je tenais toujours à la main le poignard blanc, aussi propre que si toute trace carmin s'y était consumée.

Un parfum de rose me parvint. Je me retournai et m'aperçus que le sanglier blanc avait disparu. Les tiges épineuses s'étaient couvertes de feuilles vertes et de fleurs blanches et rosées, de l'incarnat le plus pâle au saumon le plus sombre, certaines d'un rose si profond qu'elles en semblaient quasi pourpres.

Cette merveilleuse senteur suave des rosiers sauvages efflorescents envahit l'atmosphère. Les arbres dénudés composant le cercle n'étaient plus morts, mais commençaient

sous mes yeux à bourgeonner et à se couvrir de feuillage. Le dégel s'étendait, déclenché par la mort du sanglier et du sang chaud qui s'en était déversé.

Je réalisai que le minuscule porcelet, de plus en plus lourd à porter, avait doublé de volume. Je le déposai sur la neige qui fondait et, tout comme le sanglier, le porcelet se mit à grossir. À nouveau, cette transformation ne m'était pas visuellement perceptible, mais à l'image d'une fleur déployant ses pétales, il n'en changeait pas moins.

J'entrepris d'avancer dans la neige et le porcelet qui grossissait rapidement marcha à mon côté comme un chien obéissant. Et là où nos pas se posaient, la neige se mettait à fondre et la vie revenait à la terre. Le cochon perdait ses rayures de marcassin, pour se faire noir tout en grossissant, ses épaules m'arrivant bientôt à la taille. Et cependant, il grandissait toujours. Je lui effleurai le dos. Ses poils n'étaient pas doux, mais rêches. Lorsque je lui caressai le flanc, il se pelotonna contre moi. Nous traversâmes cette étendue, et là où nous avions marché, la terre se couvrait une fois encore de verdure.

Puis nous atteignîmes le sommet d'une petite colline où se trouvait un bloc de pierre gris et froid dans la lumière qui s'intensifiait. L'aube pointait, se fragmentant telle une blessure vermeille lacérant le ciel oriental. Le soleil renaît dans le sang, et meurt dans le sang.

Le sanglier avait maintenant de petites défenses recourbées, mais je ne ressentais aucune peur. Il me poussa la main de son groin, qui était plus doux et plus agile, ressemblant davantage à un doigt surdimensionné qu'à aucun museau porcin que j'eus jamais touché. Il émit une sonorité agréable qui me fit sourire. Puis il fit demi-tour pour dévaler le versant opposé de la colline, sa queue toute droite derrière lui tel un fanion. Et partout où se posaient ses sabots, la terre verdoyait instantanément.

Une silhouette revêtue d'une pèlerine se tenait à présent à mon côté sur la colline, mais il ne s'agissait pas de l'apparition de la Déesse âgée, vêtue d'une robe grise hivernale. C'était une silhouette indéniablement masculine, plus grande que moi, large d'épaules et revêtue d'une ample houppelande à capuche aussi noire que le sanglier qui rétrécissait en disparaissant à

l'horizon.

Il me présenta une corne. Une défense recourbée, blanche et intacte, avec des traces de sang encore visibles, comme s'il venait tout juste de l'arracher au monstrueux sanglier blanc. Mais alors que je m'avançai vers lui, cette corne se fit polie, comme après de multiples manipulations au cours de nombreuses années de bons et loyaux services. Elle n'était plus blanche, mais d'une riche couleur ambrée qui dénotait une certaine ancienneté. Juste avant de lui effleurer les mains, que j'enserrai en remarquant qu'elles étaient aussi sombres que sa houppe, tout en sachant qu'il ne s'agissait pas de Doyle, de mes Ténèbres, mais du Dieu, je réalisai que la corne était sertie d'or, formant ainsi une coupe. Je levai les yeux, essayant de discerner Son visage sous la capuche, où j'aperçus brièvement la tête du sanglier, avant d'y percevoir une bouche humaine qui me souriait. Son visage, tout comme celui de la Déesse, était noyé d'ombre, car le visage de la divinité demeurera à jamais un mystère.

Il m'étreignit les mains autour de la corne lisse formant cette coupe dont l'or gravé se ramollit quasiment sous mes doigts lorsqu'il les y pressa fort. *Où est passé le poignard blanc ?* me demandai-je.

Une voix profonde qui aurait pu appartenir à n'importe quel homme comme à aucun dit alors : « Là où il se doit. »

Et le poignard apparut dans la coupe, la pointe en bas, et la lame scintilla comme si une étoile était tombée au fond de ce réceptacle de corne et d'or.

« Bois et sois heureuse, Merry. »

Et Il se mit à rire. Puis Il porta la coupe brillante à mes lèvres avant de disparaître au son chaleureux de son hilarité.

Je m'y abreuvai ; elle était remplie du plus sucré des hydromels que j'eus jamais goûtés, épais de miel et chaud, comme si la chaleur de l'été même glissait le long de ma langue pour venir me caresser les papilles. Je l'avalai et il s'avéra bien plus enivrant que n'importe quel autre breuvage alcoolisé.

Il est vrai que de tous, le pouvoir est le plus grisant.

Chapitre 2

Je me réveillai dans un lit qui n'était pas le mien, entourée de visages de la couleur de la nuit la plus crépusculaire, de la blancheur immaculée de la neige, du vert pâle du feuillage renouvelé, du doré du soleil d'été, du brun des feuilles piétinées destinées à se réincarner en un riche humus... Mais aucune peau pâle ne contenait toutes les couleurs d'un brillant cristal, tel un diamant taillé dans de la chair. Je les regardai tous en clignant des yeux et me demandai, mon rêve me revenant à l'esprit : *où donc étaient ces cookies ?*

La voix de Doyle, dense et profonde, se fit alors entendre, semblant me parvenir de très loin :

— Princesse Meredith, est-ce que ça va ?

Je me redressai, nue dans ce lit avec ses draps de soie noire qui, sur ma peau, me semblaient froids. La Reine nous avait prêté sa chambre à coucher pour la nuit. Ma hanche était appuyée contre une couverture en fourrure. Douce et semblant quasiment en vie, elle remua et la bouille pâlichonne de Kitto émergea. Il me regarda en clignant ses gigantesques yeux d'un bleu uni, typiquement Sidhe Seelie, qui lui mangeaient le visage, alors que leur forme était révélatrice de ses origines gobelines. Cet homme délicat, né de la dernière grande guerre ayant opposé les Gobelins aux Sidhes, présentait un corps parfait au teint de lait d'un mètre vingt à peine, le seul parmi mes gardes qui soit plus petit que moi. Il ressemblait à un enfant pelotonné ainsi sous la fourrure, le visage encadré comme ces chérubins que l'on voit parfois sur les cartes de la Saint-Valentin. Il avait déjà atteint l'âge de mille ans avant même que la chrétienté n'ait acquis sa renommée. Il faisait partie des clauses de mon traité passé avec les Gobelins, devenus mes alliés sous la condition qu'il partage mon lit.

Sa main localisa mon bras, qu'il se mit à caresser dans un mouvement de va-et-vient, en quête de réconfort, comme nous le faisons tous systématiquement lorsque nous nous retrouvons en proie à la nervosité. Il n'avait pas apprécié que je le fixe sans mot dire. Blotti tout contre moi, il avait dû sentir la puissance de la Déesse et du Dieu émaner de mon rêve. Les visages des quinze hommes qui formaient un cercle autour du lit montraient visiblement qu'eux aussi, ils l'avaient ressentie.

— Princesse Meredith, est-ce que ça va ? répéta Doyle.

Je regardai le Capitaine de ma Garde, mon amant au visage aussi noir que la houppelande que j'avais portée dans mon rêve, ou que le pelage du sanglier qui avait détalé dans la neige en faisant revenir le printemps à la terre. Je dus fermer les yeux en respirant profondément, tout en essayant de me libérer des derniers vestiges de cette vision perçue en songe, m'efforçant de revenir au présent et dans ma réalité.

Je dégageai mes mains des draps entortillés. Dans la droite se trouvait une coupe formée d'une corne ancienne, jaunie, sertie d'or gravé de symboles que peu en dehors de la Féerie savaient à présent déchiffrer. Dans la gauche, je m'attendais à trouver le poignard blanc, mais elle était vide. Je la fixai quelques instants, puis levai la coupe en l'air des deux mains.

— Mon Dieu ! murmura Rhys, quoique ce murmure soit curieusement accentué.

— Oui, dit Doyle, c'est précisément ce dont il s'agit.

— Qu'a-t-Il dit lorsqu'il t'a confié la coupe en corne ?

Abe venait de me poser cette question, avec sa chevelure striée de mèches parfaitement colorées de gris pâle et foncé, de noir et blanc. Ses yeux étaient de quelques nuances de gris plus sombres que chez un humain, mais pas si éloignés que ça de la normale. Si on l'habillait dans le style d'un Goth moderne, il ferait un tabac en discothèque.

Son regard était étrangement grave, lui l'arsouille en proie aux moqueries de toute la Cour pendant toutes ces années, à tel point que je ne parvenais même pas à me souvenir avec exactitude depuis combien de temps. Mais à présent, celui qui me regardait par ses yeux était différent, m'offrant un bref aperçu de ce qu'il avait peut-être été à une autre époque.

Quelqu'un qui réfléchissait avant de parler, quelqu'un ayant d'autres préoccupations que de se saouler la gueule aussi vite et aussi souvent que possible.

Il déglutit péniblement et répéta sa question :

— Qu'a-t-Il dit ?

Cette fois, je lui répondis :

— « Bois et sois heureuse, Merry. »

Il m'adressa un sourire mélancolique empli de tristesse.

— Cela lui ressemble bien.

— À qui ? lui demandai-je.

— La coupe m'appartenait. C'était mon emblème.

Je m'avançai à quatre pattes au bord du lit où je m'agenouillai pour lever la coupe vers lui, des deux mains.

— Bois et sois heureux, Abloec.

Il déclina de la tête.

— Je ne mérite pas les faveurs du Dieu, Princesse. Ni celles de personne.

Et je compris en un éclair, non par l'intermédiaire d'une vision mais par intuition.

— Tu ne t'es pas fait jeter de la Cour Seelie pour avoir séduit la femme qu'il ne fallait pas, comme tout le monde semble le croire. Mais parce que tu avais perdu tes pouvoirs, et que lorsque tu ne pouvais plus rendre heureux les courtisans par la boisson et les festivités, Taranis t'a viré de la Cour Dorée.

Une larme tremblota au bord de sa paupière. Abloec resta là, droit et fier tel que je ne l'avais encore jamais vu. Je ne l'avais jamais vu sobre non plus, comme il semblait l'être à ce moment précis. Il se saoulait clairement pour oublier, mais il n'en était pas moins immortel et Sidhe, et aucune drogue, aucun alcool, ne pourrait véritablement contribuer à lui faire trouver l'oubli. Il pouvait se retrouver dans le coaltar mais était incapable d'expérimenter l'étourdissement plus radical que provoquent les substances illicites.

Il finit par acquiescer d'un signe de tête et la larme glissa le long de sa joue. Je rattrapai cette gouttelette sur le rebord de la coupe en corne, où elle sembla descendre plus rapidement que la simple gravité ne pouvait l'expliquer. J'ignore si les autres purent voir ce qui était en train de se passer, mais Abe et moi

l'avons observée glisser vite fait tout au fond de la courbe sombre de la corne qui, soudain remplie à ras bord, déborda d'un liquide bouillonnant, sombrement mordoré, une source semblant en jaillir. Et le parfum du miel et des baies, accompagné de celui puissant de l'alcool, envahit la chambre.

Les mains d'Abe enserrèrent les miennes comme dans ma vision, lorsque j'avais tenu cette coupe avec le Dieu. Je la levai et lorsque les lèvres d'Abloec en effleurèrent le bord, je lui dis :

— Bois et sois heureux. Bois et sois à moi.

Il hésita, et je pus observer dans ces yeux gris une intelligence que je n'y avais encore jamais ne serait-ce qu'entraperçue. Il voulait boire. Je pouvais le sentir dans le tremblement impatient de ses mains recouvrant les miennes. Les lèvres frôlant le bord de la coupe, il dit alors :

— J'appartenais autrefois à un Roi. Et lorsque je ne fus plus le bouffon de sa Cour, il me chassa.

Le tremblement de ses mains s'atténua, comme si chacun de ces mots l'avait apaisé.

— J'ai appartenu à une Reine autrefois, poursuivit-il. Elle me haïssait depuis toujours, et s'assura par ses paroles et ses actions que je saisisse le degré de haine qu'elle nourrissait à mon encontre.

Ses mains étaient chaudes et fermes contre les miennes, ses yeux d'un gris sombre profond, un gris charbon, avec une touche de noir quelque part au centre.

— Jamais je n'ai appartenu à une Princesse, mais je te crains. Je redoute ce que tu me feras subir. Ce que tu m'obligeras à faire à d'autres. J'ai peur d'accepter de boire ceci et de me retrouver lié à ton destin.

Je hochai la tête, sans détacher mes yeux des siens.

— Je ne te lierai pas à mon destin, Abloec, ni ne me lierai au tien. Je dis simplement : abreuve-toi au pouvoir que tu exerçais autrefois. Redeviens ce que tu as été jadis. Ce n'est pas à moi de t'en faire l'offrande comme si tu m'appartenais. Cette coupe appartient au Dieu, au Consort. Il me l'a confiée en me priant de la partager avec toi.

— Il a parlé de moi ?

— Non, pas de toi en particulier, mais il m'a demandé de la

partager avec autrui. La Déesse m'a mentionné de vous apporter à tous un autre type de nourriture.

Je fronçai les sourcils, ne sachant pas comment expliquer ce dont j'avais été témoin, ou même ce que j'avais fait. Une vision est toujours plus compréhensible à l'intérieur du cerveau que lorsqu'elle est exprimée oralement.

J'essayai néanmoins de trouver les mots justes pour dire ce que je ressentais au fond de mon cœur.

— Bois le premier, mais tu ne seras pas le dernier. Bois, et voyons ce qui se produira.

— J'ai peur, murmura-t-il.

— Soit, aie peur, mais bois, Abloec.

— Tu ne me méprises pas pour avoir peur ?

— Seuls ceux n'ayant jamais connu la peur ont le droit de mépriser autrui pour avoir peur. Franchement, je pense que quiconque affirmant qu'il n'a jamais eu la frousse de toute son existence est un sacré menteur, ou manque singulièrement d'imagination.

Cela le fit sourire, puis éclater d'un rire où je perçus l'écho du Dieu. Quelque vestige de l'ancienne divinité d'Abloec avait, depuis des siècles, veillé sur cette coupe pour la préserver. Quelque ombre de son ancien pouvoir avait attendu, vigilante. Quelqu'un pouvant trouver son chemin dans ma vision jusqu'à une colline entre l'hiver et le printemps ; entre le crépuscule et l'aube ; un lieu intermédiaire, où mortel et immortel pouvaient se frôler.

Qu'il s'esclaffe ainsi me fit sourire et des gloussements lui répondirent dans toute la pièce. Son rire était du genre contagieux. Quand il s'y mettait, on ne pouvait s'empêcher de se joindre à son hilarité.

— Simplement en te voyant là avec cette coupe à la main, dit Rhys, ton rire me fait sourire. Il faut bien dire que cela fait des lustres que tu n'as pas été aussi marrant.

Il tourna vers nous son visage de beau gosse marqué de cicatrices à l'endroit où aurait dû se trouver son autre œil tricolore.

— Bois et constate ce qui reste de celui que tu pensais être. Ou abstiens-toi et reviens à n'être que l'ombre de toi-même,

comme la risée de tous.

— Et quelle risée ! dit Abloec.

Rhys s'approcha de nous en opinant du chef, ses boucles blanches lui retombant jusqu'à la taille encadrant le corps le plus musclé parmi mes gardes. Il était également le plus petit, un Sidhe pur sang ne mesurant qu'un mètre soixante-cinq. Incroyable !

— Qu'as-tu à perdre ?

— Je devrais encore essayer. Je devrais encore m'en soucier, répondit Abloec.

Il fixait Rhys aussi intensément qu'il venait de me fixer, comme si ce que nous lui disions avait pour lui une signification précise.

— Si tout ce qui t'intéresse est de te rabattre sur une autre bouteille ou un autre sachet de poudre, alors vas-y. Écarte-toi de la coupe en laissant quelqu'un d'autre y boire, lui lança Rhys.

Le visage d'Abloec refléta furtivement sa douleur.

— Elle est à moi ! Elle fait partie de celui que j'ai été !

— Le Dieu ne t'a pas mentionné par ton nom, Abe. Il a dit à la Princesse de la partager, mais sans préciser avec qui.

— Mais elle est à moi !

— Uniquement si tu la prends, dit Rhys d'une voix qui s'était faite basse mais parfaitement distincte, et étonnamment douce, donnant l'impression qu'il comprenait bien davantage que moi pourquoi Abe avait les foies.

— Elle est à moi, persista celui-ci.

— Alors bois, lui dit Rhys, bois et sois heureux.

— Bois et sois damné, tu veux dire, lui rétorqua Abloec.

— Non, Abe, dis-le et fais de ton mieux pour y croire, l'encouragea Rhys en lui touchant le bras. Bois et sois heureux. J'en ai vu plus d'un reprendre possession de leur pouvoir. L'attitude l'affecte, ou du moins, le peut.

Abloec commençait à lâcher la coupe quand je descendis du lit pour venir me planter devant lui.

— Tu amèneras avec toi tout ce que tu as appris durant cette longue et triste période, mais tu n'en demeureras pas moins toi-même. Tu redeviendras ce que tu as été autrefois, simplement plus âgé et plus sage. La sagesse acquise à grand prix n'est pas à

regretter.

Il posa sur moi ses yeux fixes d'un gris foncé des plus parfaits.

— Tu m'ordonnes de boire ?

— Non, répondis-je en démentant de la tête. Ce choix t'incombe.

— Tu ne me l'ordonneras pas ?

Ce que je démentis de nouveau du chef.

— La Princesse entretient certaines opinions particulièrement américaines au sujet du libre arbitre, commenta Rhys.

— Je le prends pour un compliment, lui dis-je.

— Mais... commença Abe d'une toute petite voix.

— Oui, l'interrompit Rhys. Cela signifie que la balle est dans ton camp. C'est ton choix. Ta destinée. Tout est entre tes mains. Assez de corde pour te pendre, comme on dit.

— Ou te sauver, dit Doyle, qui s'avança à l'opposé, telles des ténèbres d'autant plus imposantes par contraste avec la blancheur émanant de Rhys, entre lesquelles nous nous retrouvâmes finalement, Abloec et moi.

Rhys avait été à une époque Crom Cruach, un dieu de la vie et de la mort. Doyle avait officié en tant qu'assassin attitré de la Reine, mais il avait été autrefois Nodens, un dieu de la guérison. Ainsi encadrés, lorsque je levai les yeux vers Abloec, je perçus un mouvement dans les siens, une ombre furtive de celui que j'avais entraperçu sur la colline, dissimulé sous sa capuche.

Abloec leva alors la coupe, sans lâcher mes mains qui accompagnèrent son geste, puis pencha la tête en arrière. Ses lèvres hésitèrent pour reprendre haleine au bord de cette corne lisse où, finalement, il but.

Il se pencha jusqu'à tomber à genoux afin que mes mains puissent rester sur la coupe qu'il vida entièrement, d'une seule goulée prolongée.

Puis il la lâcha et se laissa tomber à la renverse, les yeux clos, le corps arqué, jusqu'à ce qu'il se retrouve allongé, les jambes repliées sous lui, sur sa chevelure rayée qui se déploya telle une substance liquide. Il resta ainsi quelques instants immobile, tellement d'ailleurs, que je pris peur. J'attendis que sa poitrine

se soulève et s'affaisse, l'encourageant mentalement à respirer... mais il ne respirait plus !

Il était allongé comme s'il dormait, à part l'angle bizarre de ses jambes... personne ne s'endormait dans cette position ! Son visage s'était détendu, lisse, et je remarquai qu'Abe faisait partie des rares Sidhes qui présentaient des rides d'inquiétude permanentes, de minuscules pattes-d'oie au niveau des yeux et de la bouche. Il se déridait pendant son sommeil, s'il s'agissait bien de ça ici.

Je me laissai tomber à côté de lui, la coupe toujours entre les mains. Je me penchai au-dessus de lui, lui caressai la joue. À aucun moment, il ne bougea. J'effleurai des doigts son visage en murmurant son prénom :

— Abloec.

Et il écarquilla soudain les yeux. J'en fus si surprise que je ne pus réprimer un faible halètement. Il m'empoigna le poignet qui se trouvait près de son visage et m'enlaça par la taille. Puis il s'assit, ou plutôt s'agenouilla, d'un seul mouvement puissant, me retenant entre ses bras avant d'éclater d'un rire qui n'avait rien de celui que j'avais entendu dans ma vision et qui envahit toute la chambre, les autres s'y mettant aussi, la faisant résonner de joyeux rires empreints de virilité.

Je me joignis à lui, à eux. Impossible de résister à ce rire empreint d'une joie à l'état pur avec son visage si proche du mien. Je me penchai en avant, réduisant la distance entre nos lèvres de quelques centimètres. Je savais qu'il allait m'embrasser et c'est d'ailleurs ce que je voulais. Je voulais sentir cette hilarité me pénétrer.

Lorsque sa bouche se pressa contre la mienne, une explosion de rires retentit parmi les hommes, joyeux et rauques. Sa langue me léchait légèrement la lèvre inférieure et j'ouvris la bouche pour l'y accueillir. Il se poussa à l'intérieur et soudainement, tout ce que je goûtai était du miel, des fruits et de l'hydromel.

Ce n'était pas simplement son emblème. Il incarnait la coupe et son contenu. Sa langue s'introduisit vigoureusement dans ma bouche au point que je dus l'ouvrir toute grande pour ne pas étouffer. J'eus la sensation d'avaler une sirupeuse boisson dorée à la saveur miellée. Cette coupe était décidément enivrante.

Trop grand pour pouvoir m'embrasser profondément tout en pressant autre chose contre mon corps nu, je me retrouvai allongée sous lui, protégée du sol de pierres par un jeté de lit en fourrure qui me chatouillait et contribuait à intensifier chacun de ses mouvements, les poils semblant s'y associer pour me caresser.

Notre peau se mit à luire comme s'il avait avalé la lune la plus pleine et flamboyante qui soit et qui irradiait de notre épiderme. Ses mèches blanches brillaient d'une lueur bleutée diffuse, ses yeux gris charbon demeurant étrangement assombris, évoquant quelque profonde caverne sombre où ne pouvait pénétrer la lumière. Je savais que les miens brillaient, chaque anneau coloré, d'un vert chlorophylle, jade pâle et d'or en fusion, chaque cercle composant mes iris étincelait. Mes cheveux projetaient à la limite de mon champ de vision une lumière rougeâtre, tels des grenats polis qui s'embrasaient de l'intérieur au rythme de mon scintillement.

Puis brusquement, je réalisai que depuis un long moment, nous ne nous embrassions plus, nous contentant de nous regarder, les yeux dans les yeux. Je redressai légèrement le buste pour venir à sa rencontre en m'accrochant à lui. J'avais oublié que dans l'une de mes mains, je tenais toujours la coupe, qui effleura son dos nu. Sa colonne vertébrale s'arc-bouta et du liquide se renversa sur sa peau ; alors que la coupe avait été vidée de son contenu, elle était à nouveau pleine ! Une substance épaisse, tiède, se déversa brusquement sur nos corps enlacés en un épais courant mordoré qui nous trempa.

Des lignes bleu pâle s'animèrent, lui zébrant la peau. Je n'arrivais pas à déterminer si elles se trouvaient en dessous, à l'intérieur de son corps ou sur son torse irradiant de lumière. Il m'embrassa alors, profondément et langoureusement, et cette fois, il n'avait pas la saveur de l'hydromel. Mais le goût de la chair et des lèvres, de la bouche et de la langue, et du frottement des dents sur ma lèvre inférieure. Cependant, l'hydromel nous coulait encore à flots sur le corps, en s'étalant de plus en plus pour former une flaque dorée. La fourrure en dessous de nous s'aplatissait sous cette marée.

De sa bouche et de ses mains, il me parcourut impatiemment

le corps, les seins. Qu'il retint entre ses doigts, délicatement, me titillant les mamelons des lèvres et de la langue, jusqu'à ce que je laisse échapper un cri, sentant que mon corps se faisait progressivement humide, mais pas en raison de la coulure ambrée qui continuait à s'étaler.

Je suivais des yeux les lignes bleu pâle qui circulaient sur son bras, y traçant des motifs floraux et de plantes grimpantes, poursuivant leur trajectoire le long de ses mains et sur ma peau, semblables à la caresse d'une plume.

Un gémissement me parvint qui ne venait pas de moi, ni d'Abloec. Brii s'était effondré à quatre pattes, sa longue chevelure jaune éparse trempant dans ce déversement d'hydromel en pleine expansion.

Abloec se mit à me sucer le sein plus fort, m'obligeant à reporter toute mon attention sur lui. Ses yeux ne scintillaient toujours pas mais contenaient cette intensité qui annonce l'essor de la magie, du pouvoir. Le pouvoir que possèdent tous les hommes lorsqu'ils prennent possession de votre corps avec des mains et une bouche expertes.

La sienne glissait sur moi, s'abreuvant à la microflaque qu'avait formé l'hydromel au creux de mon ventre, en léchant la peau tendre si innocente de longs coups de langue assurés. Je me demandai ce que cela serait lorsqu'il descendrait plus bas, vers des zones qui l'étaient beaucoup moins.

Le cri étranglé d'un homme me fit détourner les yeux du regard assombri d'Abloec. Une voix qui m'était familière. Galen venait de s'écrouler à genoux. Sa peau d'un vert si pâle qu'elle en semblait blafarde était parcourue de lignes vertes, scintillantes, qui se tortillaient sous son épiderme, y dessinant des plantes grimpantes en fleurs et d'autres motifs. De nouveaux cris attirèrent mon attention plus loin dans la pièce. Des quinze gardes, la plupart s'étaient effondrés à quatre pattes, voire pire encore. Certains étaient tombés raides par terre et se tordaient à plat ventre, semblant piégés dans ce liquide mordoré qui continuait à s'étaler, semblable à de l'ambre liquéfié. Tels des insectes prêts à y demeurer scellés à tout jamais, résistant comme ils le pouvaient à leur funeste destin, le corps zébré de lignes bleues, vertes ou rouges, où j'eus le temps de discerner

brièvement des animaux, des tiges torsadées qui se dessinaient sur leur peau, comme autant de tatouages animés en pleine élaboration.

Doyle et Rhys étaient restés debout, bien ancrés dans ce raz-de-marée, d'une impassibilité absolue. Cependant, Doyle regardait fixement ses mains et ses bras puissants, dont l'extrême noirceur se parait de tracés cramoisis. Le corps de Rhys était peint d'un bleu des plus pâles mais ce n'était pas ces sinuosités qu'il observait, mais moi, ainsi qu'Abloec. Frost était également resté debout dans ce déversement tortueux et, tout comme Doyle, suivait d'un regard fixe les lignes qui scintillaient sur son épiderme. Seul Nicca demeurerait intouché, dressé de toute sa hauteur, le dos bien droit, avec sa chevelure d'un châtain auburn et ses ailes brillantes déployées telles les voiles d'un navire de la Féerie.

Barinthus, le plus grand de tous les Sidhes, appuyé contre la porte, tentant d'éviter cet écoulement d'hydromel qui ressemblait à une créature vivante rampant sur le sol se cramponnait à la poignée comme si le battant refusait de s'ouvrir. Étions-nous piégés ici jusqu'à ce que la magie ait fait de nous ce que bon lui semblait ?

Un faible cri me fit reporter mon attention vers le lit et sur Kitto qui y était toujours perché, en sécurité au-dessus de cette marée miellée. Les yeux écarquillés comme s'il avait la frousse. Tant de choses l'effrayaient.

Abloec se frotta la joue contre ma cuisse, attirant mon attention et je me remis à fixer ses yeux si sombres semblant presque humains. La lueur se diffusant de sa peau comme de la mienne s'était atténuée. Je compris qu'il avait fait une pause pour me permettre de regarder ce qui se passait dans la chambre.

Puis ses mains se glissèrent sous mes cuisses et il se pencha, avec hésitation, vers mon visage, comme pour échanger un chaste baiser. Mais ce qu'il fit avec sa bouche n'avait rien de chaste. Il plongea en moi sa langue épaisse, assurée. Une sensation qui me fit me cambrer, la tête rejetée en arrière.

Ainsi renversée, je vis la porte s'ouvrir, vis l'expression de surprise sur le visage de Barinthus lorsque Mistral, le nouveau

Capitaine de la Garde de la Reine, entra dans la chambre à grands pas, enveloppé du tourbillon de sa chevelure du gris des nuages de pluie. À une époque, il avait été le Maître des Tempêtes, un dieu céleste qui, à présent, s'avancant d'un pas décidé dans la pièce, faillit se rétamer près de la porte en glissant dans l'hydromel répandu. Puis ce fut comme si le monde vacillait. Et l'instant suivant, il me tombait dessus. Il tenta de se rattraper tandis que je levais les bras pour me protéger, au cas où.

Il parvint à se retenir sur une main, la mienne rencontrant sa poitrine au travers de la douceur rêche de son armure de cuir. Il frissonna au-dessus de moi, à genoux, comme si je lui avais fait bégayer le cœur. Cependant, les yeux écarquillés, il avait tout l'air d'un homme frappé de stupeur.

Il se trouvait maintenant suffisamment près de moi pour que je remarque que ses iris s'étaient revêtus de ce bleu gris-vert nuancé du ciel avant que n'éclate un gros orage dévastateur. Seule une grande anxiété pouvait ainsi les moirer, ou une grande colère. Il y avait de cela fort longtemps, le ciel lui-même s'était fait changeant en fonction des variations de couleurs dans ses yeux.

Ma peau s'anima, aussi scintillante qu'une étoile chauffée à blanc. Et Abloec se mit à étinceler à son tour. Pour la première fois, je constatai que les lignes qui marquaient ma peau, sinueuses et colorées, se mettaient à nous parcourir, d'un bleu néon. Je pus suivre du regard une tige grimpante épineuse s'animer pour descendre sur ma main avant de se déployer sur la peau pâle de Mistral, alors agité de convulsions. Ces serpentins colorés semblaient l'attirer comme des cordes vers moi, de plus en plus bas. Il résista de tous ses muscles, de toutes ses forces, ses yeux exprimant toute sa réticence. Ils ne commencèrent à changer que lorsqu'il fut presque avachi sur moi et Abloec, parvenant tout juste à maintenir son visage au-dessus du mien par la seule force de ses puissantes épaules. Je pus observer que ce vert orageux terrifiant se dissipait pour céder la place à un bleu à s'y noyer aussi pur qu'un ciel d'été. Jamais je n'aurais cru qu'autant d'azur aurait ainsi pu les teinter.

Les lignes bleues sur sa peau peignirent un éclair qui lui zébra la joue ; puis son visage se rapprocha si près du mien que les détails en devinrent flous. Sa bouche se retrouva au-dessus de la mienne et j'embrassai Mistral pour la seconde fois de ma vie.

Il m'embrassa à son tour, comme s'il allait inspirer à partir de ma bouche l'air nécessaire à sa survie, donnant l'impression que, si la sienne ne l'effleurait pas, cela équivaldrait à mourir. Ses mains glissèrent sur mon corps et lorsqu'elles passèrent sur mes seins, caressantes, un gémissement impatient, quasiment douloureux, s'échappa du plus profond de sa gorge.

C'est le moment que choisit Abloec pour me rappeler que plus d'une bouche était à l'œuvre sur mon corps. Il se nourrissait entre mes jambes de la langue et des lèvres et, très légèrement, des dents. J'en poussais des cris haletants, de mon propre cru, étouffés à l'intérieur de la bouche de Mistral, lui arrachant un nouveau gémissement tout aussi avide qu'empli de souffrance, comme s'il ressentait un désir tel qu'il en était malade. Ses mains se convulsèrent sur mes seins, suffisamment fort pour faire mal, mais d'une douleur qui nourrissait mon plaisir. Je me tortillai sous leurs bouches, pressant des hanches contre celle d'Abloec tout en plongeant mes lèvres en Mistral. Ce fut alors que le monde se mit à tourner.

Ma première pensée fut que, piégée par le plaisir, tout ceci n'était que le fruit de mon imagination. Puis je réalisai que je n'étais plus allongée sur le tapis en fourrure poisseux d'hydromel, mais sur des brindilles sèches piquantes semblant déterminées à transpercer ma peau nue.

Ce changement d'environnement fut suffisant pour détourner notre attention de ces explorations buccales et digitales. Nous étions plongés dans l'obscurité, la seule source de lumière provenant du scintillement de nos corps, quoiqu'il semblât trop intense pour ne provenir que de nous trois. Mon regard se retrouva attiré au-delà des hommes qui me prodiguaient leurs caresses. Frost, Rhys et Galen n'étaient plus que de pâles fantômes. Doyle était quasi invisible à l'exception des lignes de pouvoir tracées sur sa peau. D'autres scintillaient

dans la pénombre, presque toutes les divinités végétales ainsi que Nicca, debout avec ses ailes brillant dans son dos, pourtant redevenues un tatouage jusqu'à ce soir. Je ne me souvenais pas qu'il ait touché l'hydromel. Je cherchai des yeux Barinthus et Kitto, qui n'étaient plus là. On avait l'impression que la magie avait fait son choix parmi mes hommes. À la lueur que diffusaient nos corps, je discernai des plantes mortes. De la végétation flétrie.

Nous nous trouvions dans des jardins morts – dans ces contrées souterraines de la Féerie autrefois magiques dont la légende dit qu'elles possédaient leurs propres soleil et lune, leurs pluie et microcosme. Mais je n'avais jamais rien connu de tout ceci. La puissance des Sidhes s'était mise à décliner bien avant ma naissance. Ces jardins étaient à présent irrémédiablement dénués de vie, surplombés d'une voûte qui n'était que roche nue, opaque.

J'entendis quelqu'un s'exclamer :

— Mais comment... ?

Puis ces lignes de couleur s'embrasèrent : cramoisi, bleu néon, vert émeraude, autant d'étincelles jaillissant dans cette obscurité. Des exclamations de surprise retentirent dans la pénombre, incitant à nouveau Abloec à enfouir sa bouche entre mes jambes. Celle de Mistral se pressait contre la mienne, ses mains s'impatientant sur mon corps. Un doux piège, néanmoins indéniable, posé à notre intention par une entité peu soucieuse de ce que nous, nous voulions. La magie de la Féerie nous retenait captifs et nous ne nous en libérerions qu'au moment où elle aurait obtenu satisfaction.

J'aurais voulu pouvoir m'en effrayer mais ne parvins pas à succomber à la peur. N'existaient plus pour moi que la sensation que me procuraient les corps d'Abloec et de Mistral contre le mien et, en dessous, la pression de la terre dévitalisée à en mourir.

Chapitre 3

La langue d'Abloec passait langoureusement tout autour de mon intimité, en titillant le sommet avant de redescendre, pendant que Mistral faisait rouler mes mamelons sous ses doigts tout en m'embrassant, une sensation qui semblait lui être indispensable, mais sans qu'il parvienne à se rassasier de mon corps. Puis finalement, sa bouche s'écarta de la mienne pour aller rejoindre ses mains sur ma poitrine et se saisir de l'un de mes seins. Comme s'il allait vraiment me dévorer toute crue. Il le suçait fortement et de plus en plus fort, jusqu'à ce que ses dents se referment quasiment dessus, s'enfonçant dans ma chair.

Abloec remontait de son côté vers ce bouton si agréablement érogène en haut de ma fente et entreprit de jouer de la langue dessus et tout autour. Les dents de Mistral se resserraient lentement, semblant attendre que je lui dise d'arrêter, mais je n'en fis rien. L'association de la bouche d'Abloec, assurée et délicate entre mes jambes, et la pression inexorable sur mon sein de la mâchoire de Mistral, de plus en plus serrée, était exquise.

Une douce brise m'effleura la peau. Une rafale de vent balaya sur mon corps les mèches de Mistral, les libérant de sa longue queue-de-cheval. Ses dents poursuivaient leur pression implacable, m'écrasant le sein. Et c'était si bon ! Tandis que la langue d'Abloec passait par des mouvements de plus en plus rapides sur ce point si sensible...

Et le vent se mit à souffler de plus en plus fort en éparpillant en tous sens les feuilles mortes sur nos corps.

Les dents de Mistral s'étaient presque rejointes sur mon sein qui, à présent, me faisait mal. J'ouvris la bouche pour lui dire d'arrêter mais à cet instant précis, la langue d'Abloec me léchouilla cette toute dernière fois qui m'était nécessaire. Je

hurlai quand il me fit jouir, mes mains échappant à tout contrôle, s'agitant en tous sens en cherchant quelque chose à agripper, tandis qu'Abloec s'employait à prolonger mon orgasme de la langue et des lèvres.

Lorsque mes mains localisèrent Mistral, j'enfonçai mes ongles dans ses bras nus, et ce ne fut que lorsque l'une d'elles se tendit vers sa cuisse qu'il m'empoigna par le poignet, me libérant le sein de l'étau de sa mâchoire. Il me cloua les mains dans la terre sèche alors que je hurlais et me débattais en m'efforçant de l'atteindre des ongles et des dents. Il resta juste au-dessus de moi, me retenant les poignets contre le sol, ses yeux fixés sur moi scintillant par intermittence. La dernière image que j'en eus, avant d'abdiquer, dodelinant de la tête, me battant contre le plaisir que m'avait procuré Abloec, fut qu'ils étaient saturés d'éclairs étincelants, dansants, si lumineux qu'ils projetaient des ombres au travers de la lueur que diffusait ma peau.

Les doigts d'Abloec se resserrèrent sur mes cuisses, m'immobilisant, tandis que je me débattais pour me libérer. C'était si bon, si bon ! Je crus perdre la raison si cela ne cessait pas. Tellement bon que je voulais qu'il arrête tout autant qu'il continue à jamais !

Des plantes desséchées et ligneuses grinçaient sous le souffle du vent qui s'intensifiait progressivement, les arbres craquant de protestation comme si leurs branches mortes ne pourraient supporter cette bourrasque.

Les lignes rouges, bleues et vertes qui se traçaient sur Abloec se ravivèrent sous la rafale, les couleurs de plus en plus vives pulsant précipitamment. C'était probablement dû à cette luminosité qui chatoyait intensément. Elle ne repoussait pas l'obscurité mais l'animait plutôt de scintillements, comme si un éclairage au néon illuminait la nuit infinie.

Abloec me lâcha les cuisses et, à cet instant précis, les lumières s'atténuèrent, juste un peu. Il s'agenouilla entre mes jambes et entreprit de délayer sa braguette. Ses vêtements modernes avaient été irrémédiablement abîmés au cours de la tentative d'assassinat de la veille au soir et, tout comme la plupart des hommes qui étaient rarement sortis de la Féerie, il

n'avait pas beaucoup de fringues équipées de fermetures Éclair ou de boutons métalliques.

Je m'apprêtais à lui dire non, du fait qu'il ne m'avait demandé aucune autorisation et que la magie semblait s'estomper. Je pouvais à nouveau penser, l'orgasme semblant m'avoir éclairci les idées.

J'étais supposée m'ébattre autant que possible car si je ne tombais pas enceinte incessamment sous peu, non seulement je ne serais jamais Reine, mais il était plus que probable que je périsse par la même occasion. Si mon cousin Cel parvenait à procréer avant moi, il deviendrait Roi et me tuerait, ainsi que tous ceux qui m'étaient loyaux. Un argument suffisamment motivant pour baiser comme une bête et plus efficace que n'importe quel aphrodisiaque.

Je pouvais sentir un objet pointu qui me rentrait dans le dos et de petites douleurs plus diffuses me montaient et me descendaient le long du corps. Des branches mortes et des brindilles me transperçaient la chair. Je ne m'en étais rendu compte qu'après l'orgasme, lorsque les endorphines s'étaient dissipées à vive allure. Il n'y avait quasiment pas eu de sensation de bien-être après coup, simplement un orgasme hallucinant, puis, alors qu'il s'estompait, la prise de conscience diffuse d'un léger inconfort. Si c'était la position du missionnaire qu'Abloec avait en tête, une couverture ne serait pas de refus.

Cela ne me ressemblait pas de perdre aussi rapidement intérêt en la matière. S'il était tout aussi doué par ailleurs qu'il l'était avec sa bouche, je voulais bien de lui dans mon lit rien que pour le plaisir. Alors pourquoi me retrouvais-je brusquement avec un *non* sur les lèvres et un vif désir de me remettre debout ?

Puis une voix me parvint de la pénombre qui se faisait plus dense à mesure que les lignes colorées s'atténuaient... une voix qui nous fit tous nous figer à l'endroit précis où nous nous trouvions en me faisant bondir le cœur dans la gorge !

— Eh bien, eh bien, eh bien ! J'ai fait quérir Mistral, mon Capitaine de la Garde, et il est demeuré introuvable. Ma

guérisseuse m'a dit que vous aviez tous disparu de la chambre. Je vous ai cherchés dans l'ombre et enfin vous voilà !

Andais, la Reine de l'Air et des Ténèbres, passa un pied par la trouée du mur du fond. Sa carnation pâle n'était que blancheur spectrale dans l'obscurité qui s'épaississait, mais un halo lumineux irradiait autour d'elle, aussi éblouissant que si le crépuscule pouvait être comparé à une flamme.

— Si tu étais resté en pleine lumière, je ne t'aurais jamais trouvé, mais tu étais dans le noir, dans les ténèbres les plus sombres des jardins morts. Et tu ne peux te cacher de moi en ce lieu, Mistral !

— Personne n'a cherché à se dissimuler de vous, ma Reine, dit Doyle, le premier d'entre nous à parler depuis que nous avons été expédiés ici.

D'un geste, elle lui intima de se taire et s'avança sur l'herbe desséchée. Le vent qui avait flagellé les feuilles s'atténuait à présent jusqu'à presque disparaître, tout comme les couleurs.

Son ultime souffle fit voltiger l'ourlet de son ample robe noire.

— Du vent ? s'étonna-t-elle. Il n'y en a pas eu ici depuis des siècles.

Mistral m'avait laissée pour se prosterner à genoux devant elle. La lueur irradiant de sa peau s'affaiblit lorsqu'il s'éloigna de moi et d'Abloec. Je me demandai si ses yeux étincelaient encore d'éclairs tout en pariant que non.

— Et pourquoi as-tu quitté mon côté, Mistral ?

Elle lui releva le menton de ses longs ongles pointus, l'obligeant à redresser la tête et à la regarder.

— J'étais en quête d'un conseil, dit-il d'une voix si basse qu'elle semblait porter loin dans l'obscurité qui s'épaississait encore.

Maintenant qu'Abloec et moi avons cessé nos ébats, toute la luminosité s'estompait, son passage d'une peau à l'autre chez tous ceux présents s'atténuant jusqu'à disparaître. Et bientôt, nous nous retrouverions dans une nuit absolue à se mettre le doigt dans l'œil sans même le cligner au préalable. Un chat n'y aurait pas retrouvé ses petits ; car même les yeux de chat ont besoin d'un peu de lumière pour voir dans le noir.

— Un conseil ? Et dans quel but, Mistral ?

Elle prononça son nom d'une voix geignarde, malfaisante, qui contenait une menace de souffrance, comme une certaine senteur portée par le vent laisse parfois augurer la pluie.

Il tenta de courber la tête mais elle la maintint relevée de ses ongles fichés sous son menton.

— Tu es venu chercher conseil auprès de mes Ténèbres ?

Abloec m'aïda à me remettre debout et me retint tout contre lui, non pas en un geste romantique, mais comme le font tous les Feys lorsqu'ils se sentent nerveux. Nous nous touchions, blottis l'un contre l'autre dans le noir, comme si ce contact pouvait empêcher des trucs bien moches de se produire.

— Oui, répondit Mistral.

— menteur ! lui lança la Reine, et la dernière image que je vis avant que l'obscurité n'engloutisse le monde fut le scintillement d'une lame dans son autre main qui surgit en un éclair de sa robe, là où elle l'avait dissimulée.

Je réagis sans réfléchir :

— *Non !*

Sa voix sembla ramper hors des ténèbres jusque sur ma peau.

— Meredith, ma nièce, m'interdirais-tu par hasard de punir l'un de mes propres gardes ? Non pas l'un de *tes* gardes, mais l'un des *miens* ! Des *miens* !

L'obscurité s'était épaissie et je dus faire des efforts considérables pour pouvoir respirer. Je savais qu'elle avait la capacité de rendre l'air environnant si lourd qu'il pourrait annihiler en moi toute vie, ou tellement le densifier que mes poumons de mortelle ne pourraient plus l'inspirer. Elle avait bien failli me tuer ainsi la veille lorsque j'avais perturbé l'un de ses petits « divertissements ».

— Le vent s'est levé dans les jardins morts.

La voix profonde de Doyle se fit entendre, si basse, si caverneuse, qu'elle sembla vibrer le long de mon échine.

— Vous avez senti le vent, mais à présent, il a disparu. Maintenant, les jardins sont morts, tout aussi morts qu'ils le seront à jamais.

Une lumière verte blafarde surgit de l'obscurité. Doyle

retenait en coupe entre ses mains des flammes d'un verdâtre nauséeux, matérialisation de l'une de ses Mains de Pouvoir. J'avais pu voir ce que provoquait l'effleurement de ce feu sur des Sidhes, les faisant souhaiter la mort. Mais comme tant d'autres choses à la Féerie, il avait de multiples usages. C'était aussi une lumière bienvenue dans le noir.

Un éclairage qui nous révéla que ce n'était plus le bout des doigts d'Andais qui obligeait Mistral à relever le menton, mais le tranchant de sa lame, Terreur Mortelle. L'un des quelques rares objets de pouvoir pouvant véritablement tuer un Sidhe immortel.

— Et que se passerait-il si ces jardins se régénéraient ? demanda Doyle. Comme ces rosiers dans l'antichambre de la Salle du Trône qui ont refleurir.

Elle eut un sourire des plus déplaisants.

— Me proposerais-tu de faire couler un peu plus du précieux sang de Meredith ? Ce fut le prix pour la régénérescence des roses.

— Il existe d'autres moyens pour donner la vie ne nécessitant pas de verser le sang, dit-il.

— Et tu crois pouvoir faire revenir ces jardins à la vie rien qu'en baisant ? lui demanda-t-elle, obligeant Mistral à se redresser sur les genoux en appuyant sa lame aiguisée contre sa gorge.

— Oui, répondit Doyle.

— J'aimerais bien voir ça ! s'exclama-t-elle.

— Je ne crois pas que cela fonctionnera en votre présence, dit Rhys.

Une mini lumière était apparue au-dessus de sa tête. Sphérique et d'une douce blancheur, elle illuminait son chemin. Un éclairage que bon nombre de Sidhes et de Feys inférieurs pouvaient produire à volonté ; une petite capacité magique de derrière les fagots que possédaient la plupart. Quant à moi, si je souhaitais m'éclairer dans le noir, je devais m'équiper d'une torche ou d'une allumette.

Rhys s'avança vers la Reine, entouré de son halo diffus.

— Une petite copulation après quelques siècles de chasteté t'aurait-elle enhardi la langue, le borgne ?

— La copulation m’a fait connaître un grand bonheur, dit-il. C’est cela qui m’a enhardi.

Il leva le bras droit, lui en présentant le dessous. La lumière n’étant pas suffisamment vive et l’angle de vision n’étant pas le bon, je ne pus voir ce qui semblait si intéressant.

La Reine fronça les sourcils ; puis, alors qu’il se rapprochait d’elle, ses yeux s’écarquillèrent.

— Qu’est-ce que c’est que ça ?

Sa main s’était suffisamment baissée pour que Mistral ne soit plus obligé de se contorsionner pour éviter une coupure tout en restant agenouillé.

— C’est précisément ce dont vous pensez qu’il s’agit, ma Reine, dit Doyle, qui commença à se rapprocher d’elle également.

— Vous êtes assez près comme ça, tous les deux ! leur lança-t-elle, appuyant ces propos en contraignant Mistral à s’étirer à nouveau.

— Nous ne vous voulons aucun mal, ma Reine, lui affirma Doyle.

— Mais il se pourrait que moi, je t’en veuille, les Ténèbres !

— Cela demeure votre privilège.

J’ouvris la bouche pour rectifier ce qu’il venait de dire, parce qu’à présent, il était le Capitaine de ma Garde. Elle n’avait plus le droit de le blesser comme bon lui chantait, plus maintenant.

La main d’Abloec resserra sa prise sur mon bras.

— Pas encore, Princesse. Les Ténèbres n’a pas encore besoin de ton aide, me souffla-t-il contre les cheveux.

J’aurais souhaité le contredire mais son raisonnement était juste. J’ouvris la bouche pour contester, mais alors que je levais les yeux vers son visage, je perdis toute envie de discuter.

Quelque chose cogna contre ma hanche et je réalisai qu’il n’avait pas lâché la coupe en corne. Il l’incarnait et elle l’incarnait, lui, d’une manière mystique, mais alors qu’il l’avait en main, sa personnalité semblait s’être affirmée, plus... réfléchie. Ou plutôt, disons que ses suggestions l’étaient.

J’appréciai modérément qu’il ait pris la liberté de m’influencer comme ça, mais laissai couler. Nous avions suffisamment de problèmes pour aller nous écarter du sujet.

— Qu'est-ce qu'il y a sur le bras de Rhys ? murmurai-je.

Mais Abloec et moi étant plongés dans le noir, la Reine de l'Air et des Ténèbres pouvait entendre tout ce qui s'y chuchotait. Ce fut donc elle qui répondit :

— Montre-lui, Rhys. Montre-lui ce qui t'a rendu si hardi.

Rhys ne lui tourna pas le dos, préférant se déplacer en crabe dans notre direction, suivi de cette douce lumière blanche semblant venir de nulle part qui délimitait les contours de son buste. Pire qu'inutile lors d'un combat, faisant de lui la cible idéale. Mais les immortels ne connaissent pas ce type de sueurs froides. J'en avais déduit que, quand on ne peut mourir, on pouvait s'exposer ainsi au danger à volonté.

Nous fûmes éclairés en premier par un effleurement nimbé d'une blancheur aussi pure qu'une aube naissante dérivant dans le ciel à l'heure où elle n'est rien d'autre que la dissipation du crépuscule. Alors que Rhys se rapprochait de nous, cette luminosité éblouissante sembla se diffuser plus loin, glissant le long de son corps, révélant qu'il était nu.

Il me présenta le dessous de son bras où je discernai les contours bleu pâle d'un poisson s'étirant du dessus du poignet jusqu'au coude, la tête orientée vers sa main. Il semblait curieusement recourbé, tel un demi-cercle attendant son autre moitié.

Abloec l'effleura comme l'avait fait la Reine, légèrement, juste du bout des doigts.

— Je n'ai pas vu ça sur ton bras depuis que j'ai cessé mon activité de gérant de pub.

— Je connais bien le corps de Rhys, lui dis-je. Cela n'y était pas auparavant.

— Pas au cours de ton existence, me précisa Abloec.

— C'est un poisson, pour quelle raison... demandai-je à Rhys.

— Un saumon, pour être plus précis, m'apprit-il.

Je me contins pour ne pas déblatérer des conneries. J'essayai de faire ce que mon père m'avait toujours enseigné : réfléchir avant de l'ouvrir. Sauf que je réfléchis tout haut...

— L'une de nos légendes dit qu'étant la plus ancienne créature vivante, le saumon possède toutes les connaissances remontant à la nuit des temps. Il symbolise la longévité en

raison de cette légende même.

— Une légende, ah vraiment ? me nargua Rhys avec un petit sourire.

— J'ai un diplôme en biologie, Rhys ; rien de ce que tu pourras me dire ne me convaincra que le saumon ait précédé les trilobites, voire même les dinosaures. Le poisson actuel est simplement ça, actuel, sur l'échelle géologique.

Abloec me regardait curieusement.

— J'avais oublié que le Prince Essus avait insisté pour que tu sois éduquée parmi les humains, dit-il en souriant. Lorsque tu t'embarques dans un raisonnement, il n'est pas si facile de t'en détourner.

Son autre main se crispa sur la coupe.

Je fronçai les sourcils avant de m'écarter de lui de quelques pas.

— Arrête ça, tu veux.

— Tu as bu à sa coupe. Il devrait être en mesure de te persuader de presque tout, dit Rhys en me souriant de toutes ses dents. Si tu étais humaine.

— J'en déduis qu'elle ne l'est pas suffisamment, dit Abloec.

— Vous agissez tous comme si ce tatouage presque effacé était important. Je ne comprends pas pourquoi.

— Essus ne t'en a-t-il jamais parlé ? s'enquit Rhys.

Je sourcillai de plus belle.

— Mon père n'a rien mentionné au sujet d'un tatouage sur ton bras.

La Reine laissa échapper une exclamation moqueuse.

— Essus pensait que tu n'étais pas assez importante pour te le mentionner.

— Il ne le lui a pas dit, intervint Doyle, pour la même raison que Galen l'ignore aussi.

Celui-ci était toujours allongé dans le jardin mort. Tous ceux qui étaient tombés à terre étaient demeurés agenouillés ou assis dans cette végétation flétrie. Une faible lueur d'un blanc verdâtre commença à se former au-dessus de sa tête. Non pas en un halo comme Rhys, mais plutôt comme une petite sphère lumineuse.

Galen retrouva alors l'usage de la parole. Il avait la voix

rauque et dut l'éclaircir vigoureusement avant de parvenir à dire :

— Moi aussi, j'ignore tout d'un quelconque tatouage sur Rhys.

— Aucun de nous ne l'a mentionné aux plus jeunes, Reine Andais, dit Doyle. Tout le monde sait que nos disciples se peignaient le corps de symboles pour se protéger avant de se rendre au combat.

— Ils finirent par apprendre à porter des armures, ironisa Andais.

Elle avait légèrement baissé le bras pour que Mistral se sente un peu plus à l'aise à genoux.

— Oui, et seules quelques dernières tribus fanatiques continuèrent à essayer de solliciter nos faveurs et bénédictions. Cette dévotion les a perdues, dit Doyle.

— De qui parles-tu ? lui demandai-je.

— À une époque, nous les Sidhes, leurs dieux, nous peignons de symboles correspondant à l'emblème de bénédiction que nous avons reçu de la Déesse et du Dieu. Mais alors que notre pouvoir s'estompait, il en fut de même des marques sur nos corps, dit Doyle, sa voix aussi épaisse que de la mélasse.

Rhys poursuivit le récit.

— Autrefois, si nos disciples nous imitaient en se peignant le corps, ils obtenaient un peu de la protection, de la magie que nous possédions. C'était en signe de dévotion, en effet, mais il y a de cela longtemps, fort longtemps, cela pouvait littéralement nous faire venir à leur aide, dit-il, en considérant le poisson bleu à peine visible sous son bras. Je n'ai pas porté cet emblème depuis presque quatre millénaires.

— Il est effacé et incomplet, fit observer la Reine près du mur du fond.

— En effet, dit Rhys en acquiesçant et en la regardant. Mais ce n'est que le commencement.

La voix de Nicca se fit entendre, douce. Je l'avais presque oublié, ainsi immobile, à l'écart. Il agita ses ailes gigantesques qui n'avaient été qu'une tache de naissance sur son dos il y avait encore quelques jours à peine, avant de s'y déployer brusquement, enfin tangibles. Elles se mirent à scintiller dans

l'obscurité, leurs nervures semblant se mettre à pulser de lumière au lieu de sang, leurs couleurs semblables à des vitraux illuminés par un soleil invisible.

Il nous présenta son poignet droit où se trouvait sur le côté un motif qui lui recouvrait quasiment la main. La lumière était trop faible pour que je sois sûre de ce dont il s'agissait, mais Doyle me le révéla :

— Un papillon.

— Je n'ai jamais porté d'emblème de la faveur de la Déesse, dit doucement Nicca.

La Reine baissa alors complètement sa lame qui disparut à nouveau dans l'ampleur de sa robe noire.

— Qu'en est-il du reste d'entre vous ?

— Vous serez en mesure de le percevoir si vous y pensez, dit Rhys aux autres.

Frost invoqua une sphère lumineuse d'un gris argent terne qui resta en suspension au-dessus de sa tête tout comme la lumière verdâtre de Galen. Puis il entreprit de déboutonner sa chemise. Il se baladait rarement nu s'il pouvait l'éviter, et je sus avant même qu'il n'expose la courbe parfaite de son épaule droite qu'un motif devait s'y trouver.

Il allait me présenter son biceps lorsque la Reine le rappela à l'ordre :

— Montre-nous ça !

Il le lui montra donc en premier avant de se tourner lentement vers nous. Le dessin, tout aussi pâle et bleuté que le saumon de Rhys, était un petit arbre mort dénudé, enraciné sur une dune de neige, à peine visible, semblant inachevé, comme si on avait commencé le travail sans le terminer.

— Froid Mortel n'a jamais porté d'emblème de faveur, dit la Reine d'une voix étrangement chagrine.

— Non, dit Frost, je n'en avais pas. Je n'étais pas devenu complètement Sidhe la dernière fois que votre peuple a reçu de telles faveurs.

Il réajusta sa chemise d'un haussement d'épaules avant de la reboutonner, non seulement habillé, mais armé. La plupart des autres portaient une épée et une dague, seuls Doyle et Frost portaient des flingues. Rhys avait laissé le sien dans la chambre

avec ses fringues.

Je remarquai une bosse de-ci, de-là sous la chemise de Frost, indiquant qu'il avait en réserve bien plus d'armes qu'on pouvait réellement en repérer au premier coup d'œil. Il aimait être équipé, mais tout cet arsenal révélait qu'il se sentait nerveux. Par rapport à quoi ? Les tentatives d'assassinat, peut-être, voire une tout autre raison ? Son beau visage était proche de moi, dissimulé derrière l'arrogance qu'il revêtait tel un masque. Il était probable qu'il dissimulait ses pensées et sentiments uniquement à la Reine, quoique... Frost avait une forte tendance à être d'humeur changeante.

— Laissez Abloec et Merry terminer ce qu'ils ont commencé, dit Rhys. Laissez-nous tous finir ce qui est commencé.

La Reine Andais prit une profonde inspiration, et je parvins à discerner de l'autre bout de la grotte faiblement éclairée sa poitrine blanche se détachant en V sur sa sombre robe qui montait et descendait au rythme de sa respiration.

— Fort bien, terminez ! Puis venez me rejoindre car il y a beaucoup de choses dont nous devons discuter, dit-elle avant de tendre la main à Mistral et d'ajouter : allez, mon Capitaine, laissons-les à leurs plaisirs !

Mistral ne contesta pas. Il se remit debout et prit sa main pâle.

— Nous avons besoin de lui, dit Rhys.

— Non, ah non ! s'exclama Andais. J'ai donné mes hommes verts à Meredith. Elle n'a tout de même pas besoin du monde entier !

— L'herbe pousse-t-elle sans vent et sans pluie ? demanda Doyle.

— Non !

Sa voix s'était à nouveau durcie, hostile, l'idée de se mettre en colère semblant la tenter, même si elle ne pouvait se le permettre pour le moment.

Andais était une créature dominée par son humeur ; elle y céda toujours. De ce fait, cette retenue, même minime, de sa part était plutôt rare.

— Pour produire le printemps, beaucoup de choses sont nécessaires, ma Reine, dit Doyle. Sans eau ni chaleur, les

plantes dépériront.

Ils se regardèrent fixement, la Reine et ses Ténèbres. Ce fut elle qui détourna les yeux la première.

— Mistral peut rester.

Et elle lui lâcha la main avant de darder son regard sur moi du fond de la grotte.

— Mais que cela soit bien clair entre nous, ma nièce. Il ne t'appartient pas ! Il est à moi ! Il n'est à toi que temporairement. Est-ce bien clair pour tout le monde ?

Nous avons tous opiné du chef.

— Et toi, Mistral, dit la Reine. C'est compris ?

— Mon engagement est levé uniquement pour la durée de cette période avec la Princesse.

— Clairement exprimé, comme toujours, l'approuva-t-elle.

Puis elle nous tourna le dos, semblant prête à retraverser la muraille, avant de nous jeter un dernier coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je vais finir ce que je faisais lorsque j'ai remarqué ton absence, Mistral.

— Ma Reine, de grâce, ne faites pas ça... l'implora-t-il en se laissant tomber à genoux.

Elle se retourna avec un sourire presque charmant, si on faisait abstraction de ses yeux qui, même d'ici, étaient terrifiants.

— Ne voudrais-tu pas rester en compagnie de la Princesse ?

— Non, ma Reine, vous savez que ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Ah bon ? dit-elle, une note de danger dans la voix.

Puis elle sembla glisser au-dessus des broussailles desséchées pour venir ficher la pointe de Terreur Mortelle sous son menton.

— Tu n'es pas venu ici demander conseil aux Ténèbres. Tu es venu pour implorer la Princesse d'interférer en faveur du clan de Nerys !

Les épaules de Mistral s'agitèrent, comme s'il prenait de profondes inspirations ou déglutissait péniblement.

— Réponds-moi, Mistral ! dit-elle avec un crissement de rage semblable au tranchant d'un rasoir.

— Nerys a donné sa vie contre votre promesse de ne pas tuer ses gens. Vous...

Il s'interrompit brusquement, donnant l'impression qu'elle venait de pousser si fermement la pointe contre sa gorge qu'il ne pouvait poursuivre sans risquer de se couper.

— Tante Andais, qu'avez-vous fait aux gens de Nerys ?

— Ils ont tenté la nuit dernière de nous tuer, toutes les deux, au cas où tu l'aurais oublié !

— Je m'en souviens, mais je me souviens aussi que Nerys vous a demandé de lui prendre la vie afin d'épargner sa maisonnée. Vous lui avez fait la promesse que vous les laisseriez vivre si elle mourait à leur place.

— Je n'en ai pas blessé un seul, dit-elle, semblant bien trop satisfaite d'elle.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai tout simplement offert aux hommes l'opportunité de servir leur Reine en se joignant à ma Garde Royale. J'ai besoin de mes Corbeaux en pleine forme.

— Rejoindre votre Garde signifie renoncer à tous devoirs conjugaux et épouser la chasteté. Pourquoi donneraient-ils leur accord à l'une ou l'autre de ces conditions ?

— Toi qui semblais si enclin à cancaner sur mon compte, dis-lui, à présent ! ordonna-t-elle à Mistral en écartant la lame de sa gorge.

— Puis-je me relever, ma Reine ? lui demanda-t-il.

— Relève-toi, fais la roue, peu m'importe ! Mais dis-lui !

Mistral se releva donc, prudemment, et comme elle ne sembla faire aucun geste menaçant à son encontre, il entreprit de traverser la grotte, se dirigeant vers nous. Sa gorge était sombre sous les lumières qui scintillaient par intermittence. Elle l'avait fait saigner. Tous les Sidhes ont la capacité de guérir instantanément d'une coupure aussi superficielle, mais étant donné qu'elle lui avait été infligée par Terreur Mortelle, il guérirait au même rythme qu'un simple mortel ; aussi lentement qu'un humain.

Les yeux de Mistral étaient écarquillés d'effroi mais il n'en évoluait pas moins avec aisance sur le sol infertile, comme s'il ne se souciait pour le moins du monde qu'elle s'en prenne

encore à lui tandis qu'il s'éloignait d'elle. Si j'avais été à sa place, mes omoplates m'auraient fait souffrir de peur de recevoir un méchant coup. Lorsqu'il se retrouva hors de portée de son épée, la panique s'estompa légèrement de ses yeux qui, même en cet instant, étaient de cette nuance vert tornade. Anxieux.

— Tu es assez près, dit-elle. Meredith peut t'entendre de là où tu es.

Il s'arrêta, obéissant, mais il déglutit péniblement, comme s'il n'appréciait pas vraiment qu'elle l'ait empêché de nous rejoindre. Et je ne pouvais l'en blâmer. La Reine possédait des pouvoirs magiques pouvant à cette distance se révéler destructeurs. Elle l'avait probablement fait s'arrêter simplement pour qu'il angoisse. Peut-être n'avait-elle plus aucune envie de lui faire du mal mais en revanche, elle avait encore la ferme intention de lui foutre la trouille. Et elle aimait particulièrement qu'on la craigne.

— Tous les membres de la maisonnée de Nerys ont été mis aux fers, pour qu'ils ne puissent plus avoir recours à leur magie, dit Mistral.

— Je ne peux m'y opposer, lui dis-je. Ils nous ont attaqués en pleine Cour, tous sans exception. Leur magie devrait leur être confisquée quelque temps.

— L'opportunité de faire partie des Corbeaux de la Reine a été offerte aux hommes. Quant aux femmes, elles ont été proposées à la Garde du Prince, pour se joindre à ses Grues.

— Cel est en cellule d'isolement, sous clé. Il n'a aucun besoin de gardes, fis-je remarquer.

— La plupart des femmes n'étaient pas d'accord, cependant, poursuivit Mistral. Mais la Reine se devait de leur donner à tous un choix.

— Un choix entre devenir garde et quoi ? m'enquis-je, presque effrayée de connaître la réponse.

Elle portait Terreur Mortelle. Et je priai pour qu'elle ne les ait pas tout bonnement passés au fil de l'épée. Elle se parjurait devant toute la Cour. Or, j'avais besoin d'Andais sur le trône jusqu'à ce qu'elle me confirme en tant qu'héritière.

— La Reine a ordonné à Ezekial et à ses assistants de les emmurer tous vivants, nous apprit Mistral.

Je le regardai en clignant des yeux, ne parvenant pas vraiment à tout suivre. Ma première pensée fut de protester, arguant que la Reine s'était parjurée ; avant de réaliser que ce n'était absolument pas le cas.

— Ils sont immortels, ils n'en mourront pas, ronronna-t-elle, douceuse.

— Ils souffriront terriblement de la faim et de la soif et souhaiteront mourir, dit Mistral. Mais en effet, étant immortels, ils n'en mourront pas.

Mon regard se reporta sur ma tante.

— Comme vous êtes retorse. C'est sacrément astucieux.

Elle m'adressa un léger salut de la tête.

— Je suis très heureuse que tu apprécies ce raisonnement dans toute sa subtilité.

— Oh, absolument ! Et en toute sincérité. Vous n'avez brisé aucun serment. En vérité, théoriquement, vous avez précisément honoré cette promesse pour laquelle Nerys a sacrifié sa vie. Son clan, sa maisonnée, sa lignée de sang vivront.

— Cela n'est pas une vie, dit Mistral.

— Pensiez-vous vraiment que la Princesse exercerait suffisamment d'influence sur moi pour leur épargner ce sort ? s'enquit Andais.

— Autrefois j'aurais consulté Essus pour lui demander son avis à votre sujet, poursuivit-il. J'ai donc cherché à contacter la Princesse.

— Mais elle n'est pas mon frère ! grogna Andais.

— Non, elle n'est pas Essus, mais elle est son enfant. Elle est de votre sang.

— Et qu'est-ce que cela signifie, Mistral ? Qu'elle peut se mettre à marchander au sujet des gens de Nerys ? Ils ont déjà fait l'objet d'un marché avec Nerys en personne.

— Vous jouez sur les termes de ce marché, dit Rhys.

— Mais toutefois en l'honorant, rétorqua-t-elle.

— Certes, dut-il reconnaître, et il en eut l'air si attristé. Non, les Sidhes ne mentent jamais et nous tenons toujours nos promesses. Sauf que notre version de la vérité peut se révéler bien plus dangereuse que n'importe quel mensonge, et il vaut mieux réfléchir méticuleusement à chaque mot de tout serment

que nous prêtons, car nous trouverons toujours un moyen de faire regretter à autrui de nous avoir rencontrés.

Il semblait plus en colère que triste, à présent.

— Oserais-tu critiquer ta Reine ? tonitrua-t-elle.

Je posai la main sur son bras que j'étreignis. Il la regarda, puis me dévisagea. Je ne sais ce qu'il y perçut mais il prit une profonde inspiration ponctuée d'un hochement de tête.

— Personne n'oserait faire ça, Reine Andais.

Et à nouveau, sa voix s'était faite résignée.

— Que donneriez-vous pour un signe indiquant que les jardins reviennent à la vie ? demanda Doyle.

— Que veux-tu dire par *signe* ? s'enquit-elle d'un ton recelant toute la suspicion de quelqu'un qui ne nous connaissait que trop bien.

— Que donneriez-vous pour quelque indice de vie ici, dans les jardins ?

— Un peu de vent n'est pas un signe.

— Mais la régénération de ce lieu ne vaudrait-elle rien pour vous, ma Reine ?

— Bien sûr que si, cela vaudrait quelque chose !

— Cela pourrait signifier que notre pouvoir nous revient.

Elle s'avança, l'épée à la main, dont l'argent scintilla faiblement à la lumière.

— Je sais pertinemment ce que cela signifierait, les Ténèbres.

— Et que vaudrait le retour de notre pouvoir pour vous, ma Reine ?

— Je vois où tu veux en venir, les Ténèbres. N'essaie pas de jouer à ces jeux-là avec moi. Car c'est moi qui les ai inventés !

— Alors je n'y jouerai pas. Je m'exprimerai sans détour. Si nous parvenons à ramener quelque soupçon de vie dans ces mondes souterrains, alors vous attendrez avant de punir les gens de Nerys, de quelque manière que ce soit. Ou qui que ce soit d'autre.

Un rictus aussi cruel et froid qu'un matin d'hiver recourba les lèvres d'Andais.

— Bien joué, les Ténèbres, bien joué !

Ma gorge se serra lorsque je réalisai que s'il avait omis ce dernier petit bout de phrase, elle en aurait pris d'autres pour

cibles de sa colère. Quelqu'un qui aurait été important pour Doyle, ou moi, ou pour nous deux, si elle avait pu le repérer. Rhys avait bien raison : jouer ainsi sur les mots était à vos risques et périls.

— Et que dois-je attendre ? demanda-t-elle.

— Que nous fassions revenir la vie aux jardins morts, dit-il.

— Et si vous n'y parvenez pas, que se passera-t-il ?

— Alors, lorsque nous serons tous convaincus que la Princesse et ses hommes ne peuvent régénérer la verdure, vous pourrez faire des gens de Nerys ce que vous aviez prévu.

— Et si vous parvenez à raviver les jardins ?

— Si nous y apportons le moindre soupçon de vie, vous laisserez la Princesse Meredith choisir le châtiment de ceux qui ont tenté de l'assassiner.

— Judicieux, les Ténèbres, dit-elle avec un hochement de tête appréciateur. Quoique pas assez. Si vous n'y apportez qu'un soupçon de vie, alors j'autoriserai Meredith à punir les gens de Nerys.

Ce fut au tour de Doyle de hocher la tête.

— Si la Princesse et certains de ses hommes apportent le moindre soupçon de vie à ces jardins, alors Meredith seule décidera du châtiment à appliquer au clan de Nerys.

Elle sembla y réfléchir quelques instants avant d'approuver du chef.

— Accordé.

— Donnez-vous votre parole, la parole de la Reine de la Cour Unseelie ? lui demanda-t-il.

— Je la donne, acquiesça-t-elle.

— Certifié, dit Rhys.

— Bien, bien, vous l'avez, votre promesse ! dit-elle avec un geste dédaigneux. Mais n'oubliez pas, je dois donner mon approbation qu'il y ait au moins un soupçon de vie. Et il vaudrait mieux que cet indice soit assez impressionnant pour que je ne puisse affirmer le contraire, les Ténèbres. Parce que, comme tu le sais, c'est ce que je ferai, si l'opportunité m'en est offerte.

— Je le sais, dit-il.

Elle me lança ensuite un regard loin d'être amical.

— Prends ton pied avec Mistral, Meredith. Fais-toi plaisir en sa compagnie, mais assure-toi qu'il me revienne quand vous en aurez fini !

— Je vous remercie de me le prêter, lui dis-je en préservant la neutralité absolue de ma voix.

Elle me fit une de ces têtes !

— Ne me remercie pas, Meredith. Du moins, pas encore. Tu n'as couché avec lui qu'une fois.

Puis elle brandit son épée vers moi avant de poursuivre :

— Quoique je constate que tu as découvert ce qu'il considère comme plaisir de la chair... il aime infliger la souffrance.

— J'aurais pensé qu'il serait votre amant idéal, Tante Andais.

— J'aime aussi causer de la souffrance, en effet, ma nièce Meredith, mais sans être celle qui en pâtit.

Je déglutis péniblement, dans l'incapacité d'exprimer mes pensées, avant de parvenir à dire finalement :

— J'ignorais que vous étiez une sado-puriste, Tante Andais.

Elle me fusilla du regard, les sourcils froncés.

— Une *sado-puriste*... quelle drôle d'expression !

— Je voulais seulement dire que j'ignorais que vous n'aimiez pas du tout que la souffrance soit infligée à votre corps.

— Oh ! J'apprécie un peu de dents, un peu d'ongles, mais pas comme ça.

Et à nouveau, elle fit un geste vers ma poitrine. Celle-ci me faisait souffrir là où il m'avait mordue. On pouvait y voir une empreinte quasi parfaite de sa mâchoire, bien qu'elle n'ait pas pénétré la peau. Cela me vaudrait une ecchymose, tout au plus.

Elle secoua la tête comme pour en chasser une pensée, puis se retourna en faisant tourbillonner amplement sa robe noire, dont elle empoigna le bas pour s'en envelopper. Elle me lança un dernier regard par-dessus son épaule avant de s'enfoncer dans les ténèbres, repartant par où elle était venue. Mais ses dernières paroles étaient de peu de réconfort :

— Une fois que Mistral se sera occupé d'elle, ne venez pas vous plaindre qu'il a brisé votre petite Princesse !

Et le fragment d'obscurité où elle s'était trouvée se retrouva béant.

Nous avons tous simultanément laissé échapper un soupir de

soulagement rappelant le bruissement du vent dans les branchages. Quelqu'un émit un rire nerveux.

— Elle a au moins raison sur un point, dit Mistral, les yeux saturés de regret. J'aime en effet causer un peu de douleur. Je suis désolé si je t'ai blessée, mais cela fait si longtemps que...

Il écarta largement les mains, en ajoutant :

— Je me suis laissé aller. J'en suis désolé.

Rhys se mit à rire, puis Doyle, Galen et Frost se joignirent à cette hilarité subtilement virile.

— Qu'est-ce qui vous fait marrer ? leur demanda Mistral.

Rhys se tourna vers moi, le visage toujours rayonnant de rire.

— Veux-tu le lui expliquer, ou dois-je le faire ?

J'en rougis, en fait, ce qui ne m'arrivait pas souvent. Le tenant toujours par la main, j'entraînai Abe à ma suite sur l'herbe sèche cassante pour me retrouver face à Mistral. Je regardai le sang qui coulait lentement, sombre sur son cou pâle, puis fixai ses yeux si anxieux. Je ne pus m'empêcher de sourire.

— J'aime ce que tu as fait avec mon sein. C'est ce niveau d'intensité que j'apprécie, juste à la limite de me mordre jusqu'au sang.

Il sourcilla, interloqué.

— Tu aimes quand ça va plus loin avec les ongles qu'avec les dents, dit Rhys. Cela ne te dérange pas de saigner un peu à cause de griffures.

— Mais seulement si on a eu droit à un peu de préparation, dis-je.

— De préparation ? s'étonna Mistral.

— Des préliminaires, lui expliqua Abloec.

L'expression étonnée s'estompa, cédant la place à une tout autre. Ses yeux s'emplirent d'une émotion chaleureuse et assurée. Ce seul regard posé sur moi me parcourut de frissons.

— Je peux faire ça, dit-il.

— Alors retire ton armure, lui suggérai-je.

— Quoi ? s'exclama-t-il.

— Mets-toi à poil, lui lança Rhys.

— Je peux m'exprimer par moi-même, merci, lui rétorquai-je en lui jetant un coup d'œil réprobateur dans mon dos.

Il fit un léger geste signifiant : *Je t'en prie*. Puis je reportai toute mon attention sur Mistral. En le dévisageant, je remarquai que ses yeux commençaient déjà à se radoucir en ce gris atténué des nuages de pluie. Je lui fis un sourire qu'il me retourna, hésitant un instant, comme si cela n'était pas vraiment dans ses habitudes.

— Déloque-toi, lui dis-je.

Il eut un large sourire.

— Et ensuite ?

— Nous allons faire l'amour.

— Moi en premier, intervint Abloec en m'étreignant par-derrière.

— D'accord, acquiesçai-je.

Le visage de Mistral s'assombrit alors ; je pus quasiment distinguer des nuages dans ses yeux. Non pas simplement dans la couleur de ses iris mais une image tangible de nuées qui dérivait en traversant ses pupilles.

— Et pourquoi passerait-il en premier ? s'enquit-il.

— Parce qu'il pourra prendre part aux préliminaires, lui répondis-je.

— Elle veut dire qu'une fois que je l'aurais baisée, tu pourras poursuivre, plus brutalement, dit Abloec.

À nouveau, Mistral eut un sourire, quoique nuancé, qui fit s'emballer mon cœur.

— Tu as vraiment aimé ce que j'ai fait avec ton sein ? me demanda-t-il.

Je déglutis avec effort en me blottissant contre Abloec, comme si j'avais peur de l'homme face à moi qui me toisait de toute sa hauteur.

— Oui, murmurai-je en confirmant du chef.

— Bien ! dit-il, en débouclant les sangles de cuir de son armure, avant d'ajouter dans un murmure : Très bien !

Chapitre 4

Notre peau luisait déjà lorsque Abloec me déposa sur un lit improvisé de vêtements épars, mince matelas composé des chemises et tuniques de mes gardes, juste suffisant pour que toute cette végétation morte ne me transforme pas en pelote d'épingles. Cela correspondait à tout ce qu'ils avaient porté, c'est-à-dire pas grand-chose, et ils s'étaient tous retrouvés dans le plus simple appareil. Néanmoins, je pouvais sentir, écrasées sous mon poids, les brindilles sèches, les feuilles qui s'effritaient, desséchées et recroquevillées.

Ce n'était pas la sensation du sol en hiver. Indépendamment du froid, de l'épaisseur de neige, on ressent une impression d'attente dans la terre même, on sait qu'elle n'est qu'assoupie et que le soleil la réveillera, annonçant l'arrivée du printemps. Mais pas ici. C'est la différence entre un corps profondément endormi et un autre dénué de vie. Au premier regard, vous ne la percevrez peut-être pas, mais au toucher, vous ne pourrez l'ignorer. Le sol contre lequel me pressait Abloec ne retenait rien en ses entrailles. Aucune chaleur, aucun souffle, aucune vie. Vide, comme les yeux des trépassés qui, l'instant d'avant, reflètent leur personnalité et qui ne sont plus que miroirs enténébrés. Les jardins n'attendaient pas de se réveiller à la vie ; ils étaient simplement morts.

Contrairement à nous.

Abloec, allongé sur moi dans toute sa nudité, m'embrassa. La différence de taille signifiait que c'était bien là tout ce qu'il pouvait faire mais c'était amplement suffisant pour déclencher le scintillement lunaire de nos corps.

Il se redressa en prenant appui sur les bras pour me dévisager. Sa peau luisait si intensément qu'à nouveau, ses iris prirent l'apparence de grottes grises assombries. Jamais encore

je n'avais rencontré de Sidhes dont les yeux n'étincelaient pas lorsque leur pouvoir prenait son essor. Sa longue chevelure se déploya, nous enveloppant, les lignes blanches qui s'y mêlaient émettant une lueur délicatement bleutée. Il se redressa plus haut, appuyé sur les mains et le bout des pieds comme s'il faisait des pompes, son corps en suspension au-dessus du mien.

De pâles lignes bleues faisaient briller la blancheur de son épiderme en une composition mouvante de plantes grimpantes, de fleurs, d'arbres et d'animaux. Rien ne se figeait, rien ne durait. Peu nombreux, ces tracés linéaires ne se mouvaient pas aussi vite que ça. J'aurais dû reconnaître le type de flore et de faune, mais au-delà de les qualifier de petit ou de grand, mon cerveau semblait être dans l'incapacité de retenir ces images éphémères.

Je suivis des doigts ce bleu qui se répandit sur ma main et me chatouilla lorsqu'il se déversa sur le scintillement blanc de ma peau. Alors même que je la fixais, je n'aurais su dire quelle était la plante qui y croissait et y fleurissait. Comme si je n'étais pas supposée la voir, ou du moins en avoir totalement conscience. Pas encore, peut-être jamais.

Je renonçai donc à donner un sens à ces lignes mouvantes pour parcourir des yeux le corps d'Abloec. Il se maintenait au-dessus de moi, comme m'abritant, avec autant de facilité que s'il avait pu rester comme ça sans se fatiguer pour l'éternité. Ma main descendit, cheminant sur cette robustesse stable, et enserra son membre érigé.

Il tressaillit au-dessus de moi.

— Je devrais te toucher, parvint-il à dire.

Sa voix était tendue, dénotant l'effort qui lui était nécessaire. Mais pourquoi ?

Ses bras, ses épaules et ses jambes le soutenaient ainsi, toujours en suspens, comme s'il était fait de pierre plutôt que de chair. Ce n'était pas sa force qui donnait à sa voix cette sonorité pâteuse. Du moins pas sa force physique, mais de caractère.

Ma main se resserra délicatement sur sa verge, si terriblement dure. Sa respiration s'altéra et je pus voir son ventre frémir sous l'effort.

— Cela fait combien de temps ? lui demandai-je.

— Je ne m'en souviens même pas.

Ma main remonta en glissant pour lui caresser le gland. Sa colonne vertébrale s'arqua et il faillit me tomber dessus, avant que ses bras et ses jambes ne reprennent leur position affermie.

— Je croyais que les Sidhes ne mentaient jamais.

— Je ne m'en souviens pas *précisément*, dit-il, d'une voix qui s'était faite à présent haletante.

Mon autre main s'immisça vers le bas pour venir cueillir ses couilles au creux de ma paume. Je me mis à jouer délicatement avec elles.

Il déglutit si bruyamment que cela n'aurait pu m'échapper, puis parvint à dire :

— Si tu n'arrêtes pas de faire ça, je vais jouir, et ce n'est pas ainsi que je veux jouir la première fois.

Je n'en continuai pas moins à le titiller, doucement. Il était si dur, d'une dureté frissonnante. En le tenant simplement comme ça au creux de ma main, je sus que l'expression *mourir de désir* n'était pas des mots en l'air. Il scintillait et son énergie m'était perceptible, mais elle ne pulsait pas comme celles des autres, elle semblait plus calme.

— Que désires-tu pour cette première fois ? lui demandai-je ; ma voix s'était faite plus profonde, s'épaississant au contact de son sexe ainsi tenu dans mes mains.

— Je veux entrer en toi, entre tes jambes... je veux te faire jouir avant de jouir. Mais je ne sais pas si je possède encore la discipline nécessaire.

— Alors oublie la discipline. Cette fois, pour la première fois, ne t'en inquiète pas.

Il secoua la tête et les lignes bleutées animant ses cheveux semblèrent briller plus intensément.

— Je veux te donner tant de plaisir que tu me voudras nuit après nuit dans ton lit. Tant d'hommes, Meredith, tant d'hommes dans ton lit ! Je ne veux pas avoir à attendre mon tour. Je veux que tu viennes me chercher, encore et encore, parce que personne ne t'apportera autant de plaisir que moi.

Un bruit nous fit tourner la tête et nous remarquâmes que Mistral s'était agenouillé à côté de nous.

— Magne-toi et finis-en, Abloec, sinon je n'attendrai pas

pour passer en second.

— Ne te soucierais-tu pas comme moi de donner du plaisir à la Princesse ? lui demanda Abe.

— Contrairement à toi, je n'aurai pas de deuxième chance, Abloec. La Reine a décrété que cette occasion sera la seule que j'aurai jamais en compagnie de la Princesse. Alors non ! Ma performance ne me préoccupe pas plus que ça.

Cela étant dit, il passa la main dans mes cheveux, l'y enfonçant profondément, m'effleurant le cuir chevelu des doigts. Je blottis ma tête contre sa paume. Puis il m'empoigna violemment. Mon poulx s'emballa dans ma gorge, m'arrachant un gémissement qui n'avait rien à voir avec la douleur. Ma peau s'anima de flammèches, semblant chauffée à blanc.

— Nous n'avons pas à nous montrer délicats, dit Mistral, avant d'ajouter, rapprochant son visage plus près du mien : n'est-ce pas, Princesse ?

— Non, murmurai-je.

Et il me tira plus fort les cheveux, me faisant crier. Je sentis plutôt que je vis certains des gardes avançant vers nous. Mistral resserra à nouveau sa prise, m'obligeant à me tordre le cou et à me déplacer légèrement sous le corps d'Abloec.

— Je ne te fais pas mal, Princesse, n'est-ce pas ?

— Non, fut tout ce que je parvins à murmurer.

— Je ne crois pas qu'ils t'aient entendue, dit-il.

Sa main effectua soudain un mouvement violent de torsion, m'empoignant plus fort par les cheveux.

— Hurle pour moi, me murmura-t-il, les lèvres plaquées à mon oreille.

Les lignes bleues rampèrent de ma peau à la sienne et, à nouveau, les contours de cet éclair apparurent sur le côté de son visage.

— Et que me feras-tu, si je ne hurle pas ? lui susurrai-je en retour.

Il m'embrassa sur la joue avec une extrême douceur.

— Mal.

— De grâce, dis-je dans un soupir, mon souffle s'exhalant, frémissant.

Mistral s'esclaffa, d'un rire merveilleusement caverneux, le

visage appuyé contre le mien, m'empoignant toujours par les cheveux.

— Grouille-toi, Abloec, grouille-toi ! Sinon nous devons en venir aux mains pour voir qui passera le premier.

Puis il me lâcha si brutalement que cela me fit un peu mal, m'arrachant un gémissement, me confiant aux bons soins d'Abloec. Je ne parvenais pas à fixer mon regard, mon souffle trop rapide s'entrecoupait par moments. Mon rythme cardiaque semblait ne pas savoir si j'étais effrayée ou excitée. Mais cela donnait l'impression que, maintenant qu'il avait posé les mains sur moi, Mistral ne pouvait plus vraiment y renoncer. Ses doigts s'éternisèrent sur ma jugulaire, comme s'il avait l'intention d'aider mon poulx à se décider.

— Je n'aime pas causer de douleur, dit Abloec, dont la verge n'était plus aussi guillerette.

— La souffrance n'est pas la seule voie vers le plaisir, lui dis-je.

Ses yeux sombres se plissèrent en me fixant de son visage irradiant.

— Tu n'as pas besoin de souffrir pour avoir du plaisir ?

— Non, lui confirmai-je avec un hochement de tête, en sentant toujours une douleur lancinante là où Mistral m'avait empoignée.

La voix profonde de Doyle se fit entendre de l'obscurité.

— Meredith aime la brutalité, mais aussi la tendresse. En fonction de son humeur du moment, et de la tienne.

Abe comme Mistral tournèrent les yeux vers lui.

— La Reine ne se préoccupe pas le moins du monde de nos humeurs, dit Mistral.

— Mais cette future reine s'en souciera, lui affirma Doyle.

Abloec baissa les yeux vers moi puis, semblant quasiment faire des pompes, il entreprit de se laisser descendre lentement, se rapprochant de mon corps, mais je lui fis obstacle. Sa bouche trouva la mienne avant qu'il ne se soit appuyé contre moi. Il m'embrassa et le bleu s'intensifia comme un néon en s'embrasant de lignes cramoisies et vert émeraude qui parcoururent la main de Mistral. J'eus la sensation qu'elles étaient des cordes, attirant ma bouche contre la sienne, et

Abloec tout contre moi. Celui-ci se retrouva à moitié agenouillé, à moitié allongé sur la partie inférieure de mon corps. J'écartai les jambes afin que son membre, dans toute sa splendeur, puisse s'installer entre elles. Mais ce fut son doigt qui le premier en localisa l'entrée, pour se faire une idée de la situation, selon moi.

— Tu es encore moite, dit-il d'une voix étranglée.

Je m'apprêtai à lui répondre lorsque la bouche de Mistral me bâillonna, et je ne pus que répondre à son baiser. Mes hanches se levèrent à la rencontre du doigt baladeur d'Abloec. Ce que je sentis par la suite fut ses mains qui remontaient sur mes hanches, l'extrémité de son sexe se frottant contre ma fente.

Mistral éloigna alors ses lèvres des miennes pour murmurer tout en gémissant :

— Baise-la, mais baise-la ! Baise-la donc, de grâce !

Et ce dernier mot expiré en un soupir prolongé prit fin en une sorte de hurlement frustré.

Abloec me pénétra alors et c'est seulement à cet instant que son pouvoir commença à pulser. Presque comme un gigantesque vibromasseur, sauf que celui-ci était chaud, vivant, et que derrière se trouvaient un cerveau et un corps.

Un cerveau qui l'incita à adopter des rythmes qu'aucune assistance mécanique n'aurait jamais pu produire. J'observai Abloec qui me pénétrait et se retirait de sa hampe scintillante. Mais il ne faisait aucun doute que c'était bien de la chair qui entraît et sortait de moi. Moelleuse, ferme, vibrante.

Mistral m'empoigna à nouveau par les cheveux et me tira la tête en arrière, me dérobant à la vue Abloec qui s'appliquait à la tâche, utilisant sa magie sur mon corps. L'expression sur les traits de Mistral m'aurait effrayée si nous nous étions trouvés seuls. Il m'embrassa avec fougue, si fort, à m'en faire des bleus. J'avais le choix entre ouvrir la bouche pour l'accueillir ou me couper les lèvres sur mes propres dents. J'optai pour l'ouvrir toute grande.

Sa langue plongea illico à l'intérieur, comme s'il essayait de faire à ma bouche ce qu'Abloec faisait entre mes jambes. Ce n'était que sa langue, qu'il introduisait sans relâche, poussant jusqu'à ce qu'il me force à l'ouvrir si démesurément que ma

mâchoire commença à me faire mal. La poussant si profondément dans ma gorge que j'en suffoquai. Alors, il l'en retira. Je crus qu'il avait agi ainsi pour me permettre de déglutir et de reprendre mon souffle, mais en réalité, il s'était reculé pour rire à gorge déployée, un roulement de plaisir typiquement masculin qui vint me danser sur la peau. On y discernait un écho. Un écho semblable à un lointain grondement de tonnerre.

Cette interruption fut l'occasion rêvée pour me concentrer à nouveau sur Abloec. Il avait trouvé un rythme qui le faisait plonger au plus profond de moi avant de ressortir, comme un roulis. Un rythme qui m'aurait finalement conduite à l'orgasme. Et même au-delà. Son membre vibrait en moi. Comme si sa magie répondait au rythme de son corps, si bien que chaque fois qu'il me pénétrait profondément, la magie vibrait plus vite, pulsant encore plus fort.

— Abloec, intervienst-tu pour que ta magie vibre en même temps que tu me fais l'amour ? lui demandai-je, saisissant l'opportunité que m'avait offerte Mistral.

Sa voix me parvint, tendue par la concentration.

— Oui.

Je m'apprêtais à m'exclamer : *Oh, par la Déesse !*, lorsque la bouche de Mistral prit à nouveau possession de la mienne, et je n'eus que le temps d'exprimer :

— Oh, par la Dé...

Mistral venait de me pénétrer si profondément et brutalement de sa langue que cela me donna l'impression de faire une fellation à un homme bien trop gros pour que ce soit confortable. Si on se rebellait, cela faisait mal, mais si on se détendait, on y parvenait, enfin, parfois. On peut laisser un homme faire ce que bon lui semble dans votre bouche sans pour autant se faire briser la mâchoire. Jamais encore on ne m'avait embrassée comme ça, et tout en me battant contre moi-même pour le laisser faire, je me rappelai qu'il s'était montré aussi forcené en d'autres circonstances. Cette pensée me fit m'ouvrir davantage pour l'accueillir, comme pour les accueillir tous les deux, d'ailleurs.

Ils étaient si habiles, de manière si différente, que je me demandais ce que ce serait d'avoir toute leur attention, en

exclusivité, l'un après l'autre. Mais il n'y avait aucun moyen de suggérer à Mistral d'attendre son tour, de nous faire de la place, parce que je parvenais à peine à respirer avec sa langue plongée au fond de ma gorge et j'étais encore moins capable de parler. Et comme je l'aurais souhaité ; j'aurais préféré ne pas avoir à me débattre pour pouvoir reprendre mon souffle. Ma mâchoire était suffisamment douloureuse pour me distraire de la surprenante baise dont me gratifiait Abloec. Mistral avait dépassé les bornes, passant de « *comme c'est agréable* » à « *arrête, bon sang !* ».

Nous n'avions pas prévu de code qui lui ferait comprendre que j'en avais marre. Et quand on est privé de la parole, on a généralement quelque moyen de communication préarrangé. J'entrepris de le repousser par les épaules, de toutes mes forces. Je n'étais pas aussi costaud qu'un Sidhe pur sang, mais il m'était arrivé de traverser d'un bon coup de poing la portière d'une voiture afin d'intimider des agresseurs. Ma main s'était retrouvée en sang, mais je ne l'avais pas brisée. Je me mis donc à le pousser, et il me poussa à son tour.

Sa bouche avait pénétré si profondément à l'intérieur de la mienne que je ne pouvais même pas le mordre. J'étouffais, et il s'en foutait !

Je pouvais sentir l'orgasme qui s'annonçait. Je ne voulais pas que l'excellente performance d'Abloec soit gâchée parce que je suffoquais.

Les ongles peuvent être utilisés pour le plaisir, ou encore pour exprimer son point de vue. Je les enfonçai donc dans la chair ferme du cou de Mistral, profondément, lui gravant la peau de sillons sanglants. Il s'écarta alors de moi d'un sursaut et, à la vue de la rage sur son visage, je me félicitai à nouveau que nous ne soyons pas seuls.

— Quand je dis d'arrêter, arrête ! lui dis-je.

Et je réalisai que moi aussi, j'étais en colère.

— Mais tu n'as pas dit d'arrêter.

— Parce que tu t'es assuré que j'en étais incapable !

— Tu as pourtant dit que tu aimais que ça fasse mal !

J'avais quelques problèmes à reprendre ma respiration car Abloec vibrait et bougeait toujours en moi. J'étais au bord de

l'orgasme.

— J'aime la souffrance, jusqu'à un certain point, mais pas une mâchoire brisée. Nous devons établir certaines procédures avant que... ce... soit... ton... tour...

Et ce dernier mot s'éleva en un hurlement qui me fit m'arc-bouter, agitée de convulsions. Mistral m'attrapa la tête, sinon je me la serais fracassée contre le sol dur.

Le plaisir que m'avait procuré Abloec se diffusa dans tout mon être, me submergea, me pénétra, par ondes successives. Des ondes de plaisir, des ondes de pouvoir, semblant se propager à l'infini. Comme s'il était en mesure de contrôler ce qui se produisait, semblant vouloir contrôler, comme tout le reste, mon orgasme libérateur qui submergea chaque centimètre carré de ma peau... avant de reprendre, se diffusant sur mon épiderme en une ruée qui envoya mes mains à la recherche de quelque chose à agripper, mon corps s'agitant en tous sens. Mon buste se souleva du sol avant d'y retomber violemment, encore et encore, tandis qu'Abloec maintenait mes hanches et mes jambes piégées contre lui.

Quelqu'un derrière moi m'alpagua, tentant de me maintenir plaquée au sol, mais l'intensité de mon plaisir était bien trop forte. Je ne pouvais rien faire d'autre que de me débattre en hurlant, un hurlement prolongé et irrégulier après l'autre. Mes doigts trouvèrent de la chair à lacérer, et alors, des mains puissantes me retinrent fermement par le poignet. Mon autre main rencontra ensuite mon corps qu'elle se mit à griffer. Puis une autre localisa aussi ce poignet-là, le clouant au sol.

— Va-t'en, Abloec, termine, veux-tu ! entendis-je dire plusieurs voix qui parvinrent à submerger mes cris.

— Tout de suite, Abloec ! lui intima urgemment Mistral.

Il s'exécuta et soudainement, le monde ne fut plus que blancheur éblouissante. J'eus la sensation de sa semence, chaude et épaisse, qui jaillit entre mes jambes, ainsi que de son membre enfoui en moi aussi profondément que possible. Je me sentais léviter dans cette vive luminescence, y percevant des étoiles rouges, vertes et bleues. Puis ce fut le néant, rien à part cette lumière blanche, si blanche...

Chapitre 5

Je ne perdis pas connaissance, du moins pas complètement, mais je me sentais comme désossée, impuissante, m'abandonnant à la sensation de bien-être que m'avait procurée le pouvoir d'Abloec. Mes paupières papillonnèrent avant de s'ouvrir, lorsque les genoux me maintenant la tête délicatement bloquée se mirent à bouger. Et je découvris Mistral au-dessus de moi qui me retenait toujours par les poignets.

— Je veux te faire mal, mais pas te briser, me dit-il, comme s'il avait compris en me regardant qu'il devait m'apporter quelques éclaircissements.

Il me fallut m'y reprendre à trois fois pour répondre.

— Heureuse de te l'entendre dire, parvins-je enfin à prononcer.

Il se mit alors à rire et entreprit de dégager précautionneusement ses genoux pour me reposer la tête par terre, avec délicatesse. J'avais apparemment mis notre lit improvisé en paille, de la végétation desséchée s'accrochant par endroits à ma peau.

Je cherchai les autres des yeux et ce faisant, dus tourner la tête, vers laquelle rampa Abloec, un peu tremblotant, comme si lui et Mistral allaient échanger leur place. Il me fallut quelques instants pour fixer mon regard au-delà d'Abe, plus loin, au cœur de l'obscurité traversée de lueurs de néon bleu, vert et rouge. Il y avait des couleurs partout. Certaines lignes individuelles s'étaient embrasées et d'autres s'étaient enroulées comme de la ficelle en un cordage plus résistant, plus épais du fait de leur union. Doyle, le plus proche de nous, était agenouillé, tentant de me rejoindre, semblait-il. Sa peau sombre était couverte de lignes bleues et cramoisies. Son épée était tirée de son fourreau, comme si se trouvait parmi nous quelque créature que le métal

pouvait occire.

Rhys se tenait juste derrière lui, enveloppé d'un réseau de lignes bleues et rouges ; et d'autres silhouettes encore apparaissaient dans la pénombre recouvertes de tracés verts et bleus, ainsi que de motifs de plantes efflorescentes. J'aperçus une longue chevelure pâle qui scintillait. Des plantes grimpantes mortes et des lignes de pouvoir vertes recouvraient Hedera. Brie était à côté d'un arbre, l'enlaçant ou ligoté au tronc par des tracés linéaires verts et bleus. On avait plutôt l'impression que l'arbre s'était penché vers lui, ses fins branchages dénués de vie étreignant son corps dénudé comme autant de bras. Adair était perché dans un autre, se tenant debout au sommet sur l'une de ses épaisses branches. Il tendait la main au travers, semblant y voir des choses qui m'étaient invisibles. J'aperçus d'autres corps par terre, recouverts de végétation irrémédiablement flétrie.

Frost et Nicca étaient agenouillés un peu plus loin, leurs corps entortillés de serpentins tout bleus semblables à des reptiles. Ils retenaient quelqu'un par les bras et les jambes. Plusieurs secondes me furent nécessaires pour réaliser qu'il s'agissait de Galen, recouvert d'une lueur d'un vert vif, à tel point qu'il en avait presque disparu à la vue. Les autres paraissaient apprécier vivement le pouvoir, ou tout du moins, ne pas en souffrir, mais le corps de Galen semblait agité de convulsions, encore plus violentes que celles qui m'avaient secouée lorsque Abloec m'avait fait jouir. Mistral m'apparut et je réalisai qu'il se soutenait au-dessus de mon corps, tout comme Abe quelques instants plus tôt. Mais contrairement à lui, il ne m'embrassa pas, s'assurant que je ne puisse voir qu'une chose : son visage.

— À mon tour, dit-il.

Et l'expression dans ses yeux fut amplement suffisante pour m'effrayer. Non pas par peur de Mistral, mais par peur de ce qui était en train de se passer. Un événement d'envergure, phénoménal – et quel en serait le prix ? Une leçon que j'avais apprise depuis que tout ceci avait commencé était que tout pouvoir a un prix.

— Mistral, l'appelai-je.

Mais il se laissait déjà descendre sur moi. Le vent était de retour, un vent léger qui m'effleura le corps de ses doigts invisibles. Les feuilles mortes bruissaient et les plantes grimpantes semblèrent exhaler un soupir sous cette bourrasque soudaine.

Je me redressai juste assez pour regarder Mistral qui s'était laissé descendre vers moi. Je l'appelai à nouveau. Il leva les yeux à l'appel de son nom, mais rien sur son visage ne semblait vraiment indiquer qu'il m'eût entendue. C'était sa seule chance en un millénaire de posséder une femme. Lorsque nous quitterions les jardins, cette opportunité aurait disparu.

Si j'avais su que les autres ne couraient aucun risque, je n'aurais pas mis en doute cette expression qui transparaissait dans son regard. Mais je n'en avais aucune certitude. Ni qu'aucun de nous ne soit vraiment en sécurité. Et je n'appréciais pas du tout de ne pas être au courant de ce qui se passait en réalité.

Ses mains glissèrent lascivement sur l'intérieur de mes cuisses, avec délicatesse, caressantes. Un geste empreint de douceur qui me fit écarter les jambes, entre lesquelles il s'agenouilla.

— Que se passe-t-il, Mistral ?

— Aurais-tu peur ? s'enquit-il sans me regarder.

— Oui, lui dis-je, et ma voix était douce dans le vent qui prenait son essor.

— Bien, répliqua-t-il.

Ce fut Abloec qui me répondit :

— Je suis la coupe enivrante tout comme Medb pour les rois d'autrefois. Tu t'y es abreuvée profondément.

Je penchai la tête en arrière pour le regarder, à genoux derrière moi.

Je savais que *Medb* signifiait « hydromel », une déesse souveraine à qui durent s'unir charnellement neuf rois d'Irlande avant qu'elle ne les autorise à régner. Mais la plupart de cela n'était que raconter ; personne ne parlait d'elle parmi les Sidhes comme d'une véritable déesse, une véritable personnalité. J'avais posé la question et la seule réponse qu'on m'avait donnée était qu'elle incarnait la coupe qui enivre. Une autre

façon de dire qu'elle correspondait à de l'hydromel. On m'avait laissé entendre qu'elle n'acquerrait jamais de réalité tangible.

— Je ne comprends pas, dis-je.

La main d'Abloec passa, caressante, sur ma joue.

— Je donne le pouvoir de souveraineté à la Reine, comme Medb donnait le pouvoir aux rois. On m'a oublié parce que le monde a viré au chauvinisme et qu'il n'y eut plus de votes pour les reines. J'étais simplement Accasbel. On me dénia ma fonction. Dans la littérature humaine, on trouve même que je suis une ancienne divinité du vin et de la bière. Je suis à l'origine du premier pub en Irlande et j'étais un disciple de Partholon. C'est tout ce que je suis à présent du point de vue mythologique.

Il se pencha plus près de mon visage et je me rallongeai contre le sol, ses mains posées de part et d'autre de ma tête.

— Jusqu'à aujourd'hui. J'ai de nouveaux devoirs.

Juste à cet instant, les doigts de Mistral localisèrent l'ouverture de mon vagin et j'aurais tourné les yeux vers lui, si les mains d'Abloec ne s'étaient pas approchées de mon visage, m'empêchant de jouir du spectacle de Mistral engagé dans son exploration.

— Il fut un temps, me murmura Abloec, où sans moi, ou Medb, personne ne régnait en Irlande, ni à la Féerie ni nulle part dans les îles. Le sithin nous a fait venir ici dans un but précis. Il a fait venir tout le monde dans une intention particulière, y compris Mistral.

Les feuilles mortes passèrent en coup de vent sur mon corps, comme si des doigts crispés pianotaient sur mon ventre et mes seins.

— Faisons à nouveau bon accueil à notre raison, Meredith, dit Abloec.

Ce n'était plus un doigt qui me touchait là, en bas, bien que Mistral ne m'eût pas pénétrée. Pour quelqu'un qui aimait causer de la souffrance, il se montrait relativement patient, et délicat.

— Quelle raison, de quelle raison parles-tu ? murmurai-je à l'oreille d'Abloec.

— De la raison d'être, Meredith. Un homme sans devoir n'est qu'une moitié d'homme.

Mistral me pénétra soudain d'un grand coup de reins déterminé. J'en cambrai le dos, décollant du sol avec un hurlement. Abloec me lâcha et je pus finalement baisser les yeux vers Mistral.

La tête rejetée en arrière, les yeux clos, son corps s'était uni au mien aussi profondément qu'il lui avait été possible. On n'y discernait plus aucune ligne colorée. Je remarquais que nous étions tous les trois dans ce cas-là. Le scintillement de sa peau semblait s'être altéré. Il me fallut quelques instants avant de réaliser que quelque chose se mouvait en fait *sous* son épiderme. Comme un reflet, mais ce n'était pas le reflet de quelque chose qui m'environnait.

Il resta comme ça, figé au-dessus de moi, le bas de son corps ajusté au mien aussi confortablement que possible, en appui sur les avant-bras. Il ouvrit les yeux puis les posa sur moi, et comme au travers de fenêtres donnant sur quelque lointaine étendue de ciel, je vis que des nuages vaporeux s'y mouvaient, semblant poussés à vive allure par un vent tempétueux. Je compris que c'était ce que je percevais aussi sous sa peau. Des nuages, des nuages d'orage y tourbillonnaient !

Le vent s'intensifia, effleurant mon visage de mes cheveux et de petites virevoltes de feuilles mortes. Un orage s'annonçait et je pouvais l'observer qui prenait son essor à l'intérieur même du corps de Mistral, le Maître des Vents, le Maître du Ciel, à une époque un dieu des Tempêtes. Et le premier éclair scintilla dans ses yeux.

Ce qui avait eu lieu jadis n'était pas terminé finalement.

Chapitre 6

Mistral se retira de moi, le corps parcouru d'un grand frisson. Le voir affecté à ce point me coupa le souffle. Je crus voir la pluie tomber dans ses yeux, accompagnant les éclairs qui y étincelaient. Puis, il cligna des paupières et je réalisai qu'il s'agissait de larmes.

Si nous nous étions trouvés seuls, je lui aurais demandé pourquoi, en aurais parlé avec lui, mais avec autant d'hommes dans le périmètre, je ne pouvais m'y résoudre, ni faire remarquer devant les autres qu'il pleurait, et pas davantage lui en demander la raison en espérant obtenir une réponse sincère. Néanmoins, le fait que Mistral, le Maître des Tempêtes, soit autant troublé après avoir goûté mon corps signifiait énormément pour moi.

— Cela faisait tellement longtemps, dit doucement Abloec.

Mistral se tourna vers lui et acquiesça simplement de la tête, ces quelques larmes scintillant le long de ses joues. Puis son regard se posa sur moi et je perçus sur son visage de la douceur, ainsi qu'une souffrance à l'état brut dans ses yeux. Il m'embrassa et, cette fois, ce fut un baiser tendre.

— J'ai oublié mes bonnes manières, Princesse, pardonne-moi.

— Tu peux m'embrasser fougueusement mais évite de m'étouffer.

Il m'offrit un faible sourire et un hochement de tête encore plus imperceptible en signe d'acquiescement. Puis il se laissa descendre précautionneusement tout contre moi, ses testicules s'appuyant contre mon bas-ventre, sa dure turgescence contre mon ventre. Il s'installa sur moi de tout son poids en poussant un soupir, avant de m'enlacer, joue contre joue, et ce fut comme si une tension phénoménale le quittait, il sembla se faire plus

léger en même temps que son poids réel s'appesantissait. Je déposai un doux baiser contre la courbe de son oreille, le seul endroit qui m'était accessible.

Il frissonna à nouveau, pesant si fortement contre l'avant de mon corps que cela fut contagieux : je me mis à frissonner à mon tour. Le vent balayait mon visage de nos cheveux, entremêlant nos mèches rouges et grises, comme si nos pouvoirs respectifs scintillant tels des néons s'étaient entortillés ensemble. Plus fort unis que séparés. Les nuages qui traversaient ses iris tourbillonnaient à une telle allure que les suivre des yeux me donnait le vertige.

Puis ses bras desserrèrent leur étreinte et il se redressa pour me dévisager.

— Je ne veux pas parcourir ton corps en le couvrant de baisers. Je veux le parcourir en le mordillant.

Je dus déglutir avec effort avant de parvenir à répondre d'une voix haletante :

— Pas de sang, pas de marques permanentes et rien d'aussi dur que ce que tu as fait à mon sein. Tu ne m'as pas assez préparée pour ça.

— Préparée ? s'étonna-t-il.

— Grâce à des préliminaires, lui expliqua Abloec, toujours agenouillé derrière ma tête, si immobile que j'en avais même oublié jusqu'à sa présence.

Nous avons tous deux tourné les yeux vers lui.

— Fais-nous un peu de place, lui demanda Mistral.

— Je suis le seul présent avec vous à l'intérieur de ce cercle et je dois y demeurer.

Un *cercle*, pensai-je, avant de réaliser qu'en effet, des lignes bleues, vertes et rouges nous encerclaient. Tous les autres en étaient recouverts, mais elles formaient comme une barrière autour de nous trois. Une barrière que le vent pouvait traverser à volonté, mais que d'autres entités ne pourraient franchir. Je n'étais pas sûre de ce que seraient ces intrus potentiels, mais j'en connaissais suffisamment sur les cercles magiques pour savoir que leur fonction était de maintenir certaines créatures à l'intérieur, et d'autres à l'extérieur. C'était leur nature et cette nuit concernait essentiellement la nature des choses.

Mes mains remontèrent sur le dos de Mistral en suivant la ligne de sa colonne vertébrale, jouant le long des muscles qui lui permettaient de se soutenir ainsi, à me frôler. Il ferma les yeux et déglutit avant de les rouvrir pour les poser sur moi.

— Tu désires quelque chose ?

— Toi, lui dis-je.

Cela me valut un sourire. Sincère, pas libidineux ni sadique ni triste, un simple sourire, que j'appréciai comme j'appréciais ceux de Frost et de Doyle. Ils s'étaient tous présentés à moi sans véritablement sourire, comme s'ils avaient même oublié comment faire. Comparé au parcours des deux autres, Mistral apprenait vite.

Je levai une main vers son visage pour suivre du doigt sa lèvre inférieure.

— Fais ce que tu veux. Simplement, n'oublie pas les règles.

Son sourire recélait un soupçon d'émotion qui n'était pas vraiment du bonheur. Je n'étais pas sûre que les conditions que je lui imposais soient simplement trop ardues, ou si je lui rappelais de tristes souvenirs.

— Pas de sang, pas de marques permanentes, rien d'aussi violent que ce que j'ai fait à ton sein, parce que je n'ai pas encore fait suffisamment de préliminaires.

C'était quasiment mot pour mot ce que je lui avais dit.

— Bonne mémoire.

— La mémoire est tout ce qu'il me reste.

Et sur ces propos, cette profonde souffrance reparut dans son regard. Je pensais avoir compris à présent. Il s'amusait bien et était déterminé à en profiter, mais lorsqu'il en aurait terminé, il n'y en aurait pas davantage. La Reine le remettrait dans le carcan solitaire de ses règles, de sa jalousie, de son sadisme. Serait-ce pire pour lui d'avoir connu cet instant avant qu'il ne connaisse à nouveau le rejet ? Cela le ferait-il souffrir de me regarder m'ébattre avec mes hommes, sans en faire dorénavant partie ? Ce n'était pas tant que je sois aussi spéciale que ça à ses yeux, ni même pour eux, mais simplement que j'étais la seule femme avec qui les gardes avaient pu briser leur vœu de chasteté.

Je me redressai pour l'embrasser.

— Je suis toute à toi.

Il m’embrassa à son tour, tout d’abord doucement, puis plus fougueusement. Sa langue s’enfonça entre mes lèvres. Je les entrouvris, lui permettant d’explorer ma bouche, où il plongeait plus profondément, avant de se retirer un peu, juste assez pour que ce soit simplement un agréable baiser passionné. La sensation qu’il me procurait m’attirait plus près encore, m’incitant inexorablement à me redresser pour presser mon corps tout contre le sien, et mes bras vinrent brusquement lui enlacer le dos, mes seins fermement plaqués contre ses pectoraux.

Il laissa échapper un faible gémissement et le vent se fit soudain tiède sur ma peau. Sa bouche s’écarta de la mienne... ses yeux avaient une intensité sauvage. Des nuages d’orage les traversaient, mais au ralenti, si bien que de les regarder n’était plus si étourdissant. Si je n’avais pas reconnu ce que j’y voyais, j’aurais pensé que ses iris étaient simplement du gris des nuages de pluie.

Il enfouit son visage au creux de mon cou. Il posa ses lèvres sur ma chair plus qu’il ne m’embrassa. La chaleur de son souffle s’y diffusa lorsqu’il expira un soupir. J’en frissonnai et ce fut tout. Il me mordit, me faisant gémir, et mes doigts se crispèrent le long de son dos, mes ongles traçant des sillons sur sa peau.

Puis il planta ses dents dans mon épaule, vite et fort, m’arrachant un cri, avant de déplacer sa bouche à nouveau. Je ne crois pas qu’il se faisait confiance pour retenir ma chair tendre ainsi pendant trop longtemps. Je savais ce qu’il voulait, me mordre plus fort, et je pouvais sentir l’effort qui lui était nécessaire afin de résister à ce désir irrépressible de ses lèvres, de ses mains, de tout son corps. Il se faisait plaisir tout en ayant beaucoup de mal à contrôler ses pulsions.

Sa bouche se posa sur le côté du sein qu’il n’avait pas marqué, qu’il prit à peine entre ses dents. Je le retins en plaquant mes mains sur ses joues, avec douceur, mais cela l’arrêta. Son regard se leva vers le mien, ses lèvres s’entrouvrirent et je vis son visage se décomposer. Selon moi, il s’attendait à ce que je lui dise d’arrêter. Et même si cela avait été dans mon intention, je n’aurais pas eu le cœur à le faire. De

toute façon, ce n'était pas ce à quoi j'avais pensé.

— Plus fort, dis-je à la place.

Il me gratifia d'un sourire vorace et à nouveau, j'aperçus en lui quelque chose qui m'aurait fait hésiter à me retrouver en tête à tête avec lui. Mais était-ce là la véritable nature de Mistral, ou des siècles de déni l'avaient-ils rendu fou de désir ?

Il planta les dents sur mon flanc, qu'il mordit fortement, assez pour que je me mette à me tortiller sous lui. Puis il descendit un peu plus bas, jusqu'à ma taille, et cette fois, lorsque je sentis le léger relâchement de sa mâchoire, je lui dis :

— Plus fort.

Et il me mordit plus profondément encore, jusqu'à ce que je sente presque ses dents se rejoindre dans ma chair.

— Assez, assez ! dis-je en gémissant.

Il releva la tête comme s'il avait l'intention de s'arrêter complètement. Je lui souris.

— Je n'ai pas dit d'arrêter, seulement que c'était assez fort comme ça, ajoutai-je.

Il plaça sa bouche sur le côté opposé de mon corps pour me mordre à nouveau, sans précipitation, suffisamment fort pour que je lui mentionne, quasi instantanément, de ne pas aller plus loin. Il leva alors les yeux vers moi et ce qu'il perçut le satisfait, car il me mordit à proximité du nombril si fort, si vite, que je dus lui dire de lâcher prise.

Il avait néanmoins eu le temps de marquer mon ventre de leurs empreintes rougies. D'autres du même style étaient visibles de-ci, de-là sur mon corps, mais rien d'aussi parfait que celles-ci : des empreintes nickel de dents sur ma chair blanche. Les contempler me fit frissonner.

— Tu as aimé ? murmura-t-il.

— Oh, oui ! répondis-je.

Le vent qui m'effleura la peau transportait une note d'humidité. Lorsque Mistral me lécha plus bas, sous le ventre, il sembla souffler en traversant cette ligne humide, comme s'il avait également une bouche, et pouvait souffler là où bon lui semblait.

Mistral pressa ses lèvres là où sa langue venait de passer et me mordit. Fortement et vivement, suffisamment pour me faire

sursauter et décoller le buste du sol.

— Assez ! m'écriai-je, dans un éclat de voix résonnant quasiment comme un hurlement.

Le vent s'intensifia en soufflant sur mon corps encore plus de feuilles mortes, balayant mon visage de mes cheveux, si bien qu'un instant, ce que faisait Mistral disparut momentanément à ma vue. L'air recélait un soupçon de bruine. Mais il ne pleuvait jamais dans les jardins morts.

Puis je sentis sa bouche sur mon Mont de Vénus, reposant sur les poils frisés. Je ne pouvais toujours rien voir, mais je savais ce qu'il faisait. Il me mordit et je hurlai :

— Assez !

Je repoussai d'une main mes cheveux en arrière pour y voir plus clair et pouvoir le regarder. Sa langue passa d'un coup entre mes jambes. Et ce seul effleurement subtil m'emballa le poulx, ma bouche s'entrouvrant en un O silencieux.

— Tu sais ce que je veux te faire, dit-il, ses mains m'enserrant les cuisses, les doigts enfoncés juste un peu, le visage frôlant mon intimité, si proche que son souffle la caressait.

Je me contentai d'acquiescer de la tête, ne faisant plus du tout confiance à ma voix. D'un côté, je ne voulais surtout pas qu'il me blesse ; mais de l'autre, je voulais qu'il aille néanmoins jusqu'à cette limite du supportable. Une limite que j'appréciais. Que j'appréciais énormément.

Finalement, je retrouvai ma voix. Elle semblait presque ne plus m'appartenir, si haletante, si impatiente.

— Va lentement et quand je dirai stop, arrête.

Il me gratifia de ce même sourire qui avait empli ses yeux étourdissants de nuées d'une lueur de férocité, et je me rendis compte que ce n'était pas mon imagination. Un éclair jouait au chat et à la souris parmi les lourds nuages gris qui défilaient dans ses iris. Il s'était éclipsé, mais à présent il était de retour, les illuminant d'une éclatante et brusque luminosité blanche, si blanche, donnant pendant une seconde l'impression que ses yeux étaient aveugles. Puis le vent ralentit et l'atmosphère sembla s'appesantir, s'épaissir, et je sentis comme de l'électricité dans l'air.

Il me força alors à m'ouvrir largement avec ses doigts, si forts, si épais. Puis il me lécha sur toute la longueur de ma fente, de haut en bas, en va-et-vient, encore et encore, jusqu'à ce que je me torde sous l'emprise de ses mains et de sa bouche, qu'il pressa tout contre moi. Et seulement alors me laissa-t-il sentir le bord de ses dents qui enserrèrent la partie la plus intime de mon corps...

Puis il les referma lentement, si lentement, si précautionneusement...

— Plus fort, dis-je, le souffle court.

Et il obéit.

En prenant autant de ma chair là en bas qu'il put en accueillir dans sa bouche, puis il me mordit, si fort que mon buste décolla complètement du sol et que je le gratifiai d'un hurlement. Mais je ne hurlai pas *arrête !*, ni même *assez !* Je ne fis que hurler, à pleins poumons, la colonne vertébrale arquée, les yeux exorbités fixés sur lui, la bouche grande ouverte. Et la sensation de ses dents dans ma chair me fit jouir. Il me fit jouir et, au cœur de l'orgasme, mes hurlements se transformèrent en mots :

— Arrête, arrête ! Oh, Dieu ! Arrête !

Alors même que la jouissance me submergeait, je pouvais sentir ses dents qui se resserraient juste un peu trop. Quand on ressent une douleur en plein milieu d'un orgasme, on doit arrêter. Et on a généralement mal lorsque s'estompe la sensation de bien-être qui suit.

— Arrête !!! hurlai-je encore, et il obéit.

Je me laissai retomber par terre, incapable de fixer mon regard, m'efforçant à grand-peine de reprendre mon souffle, dans l'incapacité même de bouger. Mais alors que mon corps reposait impuissant, parcouru d'ondes agréables, je commençai à ressentir de la douleur à l'endroit où ses dents s'étaient posées et je savais que, plus tard, cela ferait encore plus mal. J'avais permis à mon désir, et à celui de Mistral, de nous faire basculer au-delà de cette fragile limite.

Sa voix me parvint, semblant lointaine :

— Je ne t'ai pas fait saigner, et je ne t'ai pas mordu aussi fort que sur ton sein.

J'acquiesçai de la tête, étant donné que je ne pouvais toujours pas parler. L'air était si étouffant, comme à l'approche de l'orage, qu'il en était devenu quasi irrespirable, presque autant que lorsque la Reine densifiait l'atmosphère.

— Est-ce que tu as mal ? me demanda-t-il.

— Un peu, répondis-je, ayant enfin retrouvé ma voix.

La douleur s'intensifiait. Je n'avais que très peu de temps, puis cela me ferait simplement jongler. Je voulais qu'il en termine avant que le plaisir ne cède vraiment devant la souffrance.

Il rampa sur moi à quatre pattes, sans vraiment me toucher, mais après m'avoir dévisagée, il me demanda :

— Est-ce que ça va, Princesse ?

J'opinaï du chef, avant de dire :

— Aide-moi à me retourner.

— Pourquoi ?

— Parce que si nous en finissons avec toi sur moi, cela va faire encore plus mal.

— J'ai été trop brutal, dit-il, contrit.

Un éclair surgit tout d'abord dans l'un de ses yeux, puis dans l'autre, comme s'il circulait d'un côté de son esprit à l'autre. Celui bleu clair qui lui zébrait la joue en pâlit encore par contraste avec cette intensité.

Puis il entreprit de s'éloigner de moi à quatre pattes comme s'il avait décidé d'arrêter purement et simplement. Je le rattrapai par le bras.

— N'arrête pas, par la Déesse lumineuse, n'arrête pas ! Aide-moi seulement à me retourner. Si tu me prends par-derrière, tu ne frôleras pas l'endroit qui est meurtri.

— Si je t'ai fait aussi mal, nous devons cesser.

Mes doigts se resserrèrent sur son bras.

— Si c'était ce que je voulais, je te le dirais. Tous les autres ont eu trop peur de me faire mal, et même si tu es allé trop loin, j'aime ça, Mistral ! J'adore même carrément !

— J'avais remarqué, dit-il en m'adressant un sourire presque timide, que je lui retournai.

— Alors terminons ce que nous avons commencé.

— Si tu en es sûre.

Et en l'entendant parler ainsi, sincèrement, je fus convaincue que je serais en sécurité seule en sa compagnie. S'il consentait à abrégé le premier préliminaire qu'on lui ait offert depuis des siècles et qu'il faisait durer de peur de me blesser, alors il aurait la discipline de se contrôler en privé. Que le Consort nous protège, mais il en avait davantage que je n'en aurais jamais. Combien d'hommes auraient renoncé au *finish* après un tel départ ? Si peu, oh oui, si peu !

— J'en suis sûre, lui dis-je.

Il sourit à nouveau, et alors je perçus un mouvement au-dessus de nous. Une fluctuation grisâtre à proximité de la haute voûte rocheuse. Des nuages... une minuscule masse nuageuse.

— Baise-moi, Mistral, lui dis-je, les yeux fixés sur lui.

— Est-ce un ordre, ma Princesse ? me demanda-t-il en souriant, et je discernai une subtile inflexion dénotant qu'il n'en était pas particulièrement ravi.

— Seulement si tu le conçois ainsi.

Son regard se posa sur moi.

— J'aimerais mieux être celui qui commande, me dit-il.

— Alors n'hésite surtout pas, l'encourageai-je.

— Retourne-toi, m'intima-t-il, d'une voix n'ayant pas vraiment la même fermeté qu'auparavant, comme s'il était loin d'être convaincu de ma docilité.

J'avais suffisamment récupéré pour rouler à plat ventre, bien que j'eusse l'impression de me retourner au ralenti. Il se recula pour se placer à genoux près de mes pieds.

— Je veux que tu te mettes à quatre pattes.

Je fis ce qu'il demandait, ou plutôt, ordonnait. Il me fit me retourner face à Abloec qui était toujours agenouillé, immobile, devant notre matelas de fortune. Je m'attendais à discerner chez lui de la lubricité, ou une expression me laissant savoir qu'il appréciait le spectacle, mais ce n'était pas ce que son visage révélait. Son doux sourire paisible ne semblait pas coller avec ce que nous étions en train de faire en direct sous son nez, du moins selon moi.

Mistral me caressait le cul et je le sentis qui se frottait contre ma fente. Mon bas-ventre était sensible sur l'avant, mais le reste de ma personne était impatient.

- Tu es toute moite, constata Mistral.
- Je sais.
- Tu as vraiment dû apprécier.
- Absolument.
- Tu aimes vraiment quand c'est aussi brutal ?
- Parfois, dis-je, l'extrémité de sa verge se frottant à mon intimité, si proche, mais sans me pénétrer.
- On y va ? demanda-t-il en accentuant la question.

Je baissai le buste et la partie inférieure de mon corps se leva à sa rencontre, se pressant contre lui. Seul son léger mouvement de recul m'empêcha de l'accueillir à l'intérieur de moi. J'émis un petit cri de protestation. Le vent avait le parfum de la pluie, de la pression de l'orage qui menace, et lorsqu'il éclaterait, je voulais qu'il soit en moi.

Il se mit à rire, de cette sonorité merveilleusement virile.

— Dois-je prendre ça pour un oui ?

Je le lui confirmai.

Le visage et les mains posés sur le sol aride, la joue appuyée contre les feuilles craquantes et les plantes flétries, je dus fermer les yeux. Je poussai des fesses en l'air contre lui, lui demandant, sans un mot, qu'il me prenne. En fait, je ne m'étais pas rendu compte que je m'exprimais à voix haute jusqu'à ce que j'entende ma propre voix qui chantonnait :

— De grâce, de grâce, de grâce...

Encore et encore, tout doucement, proche d'un murmure, les lèvres plus près de la terre stérile que de l'homme que j'implorais.

Il me pénétra juste de son gland et le vent changea instantanément, semblant s'être réchauffé. Je pouvais toujours sentir la pluie, mais également une odeur métallique : le parfum de l'ozone, des éclairs. L'atmosphère était chaude, pesante et, en cet instant, je compris que ce n'était pas tant Mistral que je voulais à l'intérieur de moi lorsque éclaterait l'orage, mais que celui-ci n'éclate qu'au moment où il m'aurait pénétrée. Car il était l'orage incarné, comme Abloec avait incarné la coupe. Mistral incarnait l'oppressive pression atmosphérique et la promesse de la foudre, de celle qui vous hérissé les poils sur la nuque.

Je me redressai et me poussai contre lui. Il m'immobilisa alors en m'empoignant par les hanches.

— Non, dit-il, non, je te dirai quand.

J'appuyai à nouveau mon buste contre le sol desséché.

— Mistral, de grâce, ne le sens-tu pas ? Ne le sens-tu pas ? lui dis-je.

— L'orage, dit-il d'une voix plus sourde, dans un roulement grondant semblant contenir un écho de tonnerre.

Puis je me redressai encore, mais pas pour le forcer à faire ce que je voulais. Je souhaitais le voir. Constater si d'autres changements s'étaient opérés à part ce grondement de tonnerre dans sa voix. Son pouvoir se manifestait toujours par un scintillement, mais on avait l'impression que de sombres nuées grises s'étaient mêlées à cette luminescence, dont je ne percevais que la brillance diffuse au travers de ce voile nuageux.

Il me regarda fixement et ses yeux s'illuminèrent d'éclairs, si vivement qu'un instant, son visage se retrouva obscurci par cette lumière aveuglante. Cet éblouissement s'estompa, laissant dans mon champ de vision des vestiges d'images. Mais sans les éclairs, ses yeux n'étaient plus du gris des nuages de pluie ; ils étaient noirs. De cette noirceur qui tourbillonne dans le ciel, nous poussant à nous mettre vivement à l'abri, car à la seule vue de ces nuées, on sent l'approche d'un danger. De quelque phénomène qui vous submergera, vous consumera, vous frappera de cette puissance prête à tomber du ciel.

J'en frissonnai, parcourant mon corps du regard avant de le tourner vers lui. J'en frissonnai, parce que je me demandais... serais-je trop mortelle pour y survivre ? Son pouvoir allait-il brûler le long de ma chair, me blesser peut-être ? J'espérais que non.

J'eus l'impression qu'Abloec avait lu mes pensées. Sa voix basse empreinte de douceur se fit entendre, attirant mon attention. Il était toujours agenouillé devant nous, sa peau pâle semblait s'estomper dans la pénombre qui s'épaississait, comme s'il se dissipait à l'intérieur de ce cercle de pouvoir qui nous contenait, dessiné par des lignes bleues, rouges et vertes qui lui traversaient les cheveux pour se poursuivre dans l'ombre jusqu'aux hommes au-delà. Ses yeux étaient animés d'étincelles

de toutes ces couleurs, mais on avait l'impression que son pouvoir s'étendait, qu'Abloec en était l'incarnation, cessant d'être la personne qui nous était familière. S'il n'y prenait garde, il finirait par n'être plus que constitué de ces lignes de pouvoir qui poursuivaient leur tracé dans l'obscurité.

— La terre et le ciel sont engagés en une danse fort ancienne, Meredith, me dit-il. Ne redoute pas le pouvoir. Il t'a attendue trop longtemps pour permettre maintenant que tu sois blessée.

Je recouvrai ma voix dans un murmure rauque.

— Regarde-le.

— Oui, dit Abloec, c'est l'orage incarné.

— Je suis mortelle.

Je crus le voir sourire, mais je n'en étais pas certaine, ne parvenant pas à discerner nettement son visage bien qu'à quelques centimètres devant moi.

— En ce temps et en ce lieu, tu es la Déesse, la terre prête à aller à la rencontre de la foudre tombée du ciel. Cela te donne-t-il l'impression de faire référence à une simple mortelle ?

Ce fut le moment que choisit Mistral pour me rappeler sa présence. Il se pencha sur mon dos et me mordit tout en me pénétrant d'un coup. Ces deux sensations simultanées me firent me presser davantage contre lui. Il me mordit plus fort et je me tortillai sous lui, piégée entre sa verge et l'étau de sa mâchoire, qui relâcha sa prise... ses bras m'enlacèrent et il s'appuya sur moi de tout son poids, que mon dos soutint en majeure partie, chaud et solide. Ses mains se promenaient en m'effleurant les seins et le ventre. Il était à l'intérieur de moi, mais comme il l'avait fait précédemment, une fois là, il cessa de bouger.

— Cela fait trop longtemps, dit-il, sa joue frôlant la mienne. Je ne saurais tenir si tu gigotes comme ça.

Je tournai la tête. Il se trouvait suffisamment près pour que, lorsqu'un éclair illumina son regard, j'en fus une seconde aveuglée. Je perçus des flashes blancs et noirs contre mes paupières fermées.

— Je ne peux m'empêcher de bouger, lui dis-je, les yeux toujours clos.

Il soupira. Il ne me pénétra pas plus profondément mais bougea en moi. Je me contorsionnai en retour, lui arrachant un

cri de plaisir comme de protestation.

Un grondement de tonnerre se répercuta dans toute la grotte, semblable à un roulement de tambour phénoménal martelé sur les parois rocheuses et à même ma peau.

— Chut ! Silence, Meredith ! Si tu bouges, je ne pourrai me retenir.

— Et comment pourrais-je rester inerte alors que tu es en moi ?

Il m'étreignit alors, en disant :

— Cela fait tellement longtemps que quelqu'un n'a pas réagi à mon corps.

Puis il se redressa sur les genoux, son membre toujours enfoui en moi comme en un fourreau. Il poussa ensuite des hanches contre moi en me laissant savoir que, ainsi penché sur mon corps, il ne m'avait pas complètement pénétrée. L'extrémité de son pénis rencontra ce point précis à l'intérieur de mon ventre, et je réalisai qu'il serait sans doute trop long dans cette position. Dans ce cas de figure, la pénétration peut s'avérer douloureuse. Cela ne me faisait pas encore mal, mais cela risquait de le devenir tandis qu'il se poussait en moi avec délicatesse. La pensée de ce qu'il pourrait me faire était excitante, quoiqu'un peu effrayante. Je voulais le sentir me pilonner tout en m'y refusant. Excitant, certes, mais il s'agissait de l'un de ces scénarios qui fonctionnaient beaucoup mieux en fantasme qu'en réalité.

Son gland me pénétra, tout d'abord doucement, puis plus fort, tentant de se frayer un chemin plus profondément. S'y enfonçant lentement, résolument, et étroitement, jusqu'à ce que je ne puisse réprimer un cri de protestation.

Le tonnerre gronda à nouveau et le vent se mit à souffler en rafales. Je pouvais sentir l'odeur de la pluie et de l'ozone, comme si la foudre venait de frapper à proximité, alors que les éclairs ne s'étaient manifestés que dans les yeux de Mistral.

— Jusqu'à quel point apprécies-tu la douleur ? me demanda-t-il d'une voix grondante d'orage tout comme celle de Doyle évoquait parfois le grognement menaçant d'un chien.

Je crus comprendre sa question, et j'hésitai. Quel degré de souffrance pourrais-je supporter tout en l'appréciant ? Je

choisis l'honnêteté, le moins risqué. Je jetai un regard par-dessus mon épaule jusqu'à ce que je rencontre le sien, et quelles que soient les recommandations à la prudence que je m'apprêtais à énoncer, aucune ne franchit mes lèvres. Il s'agissait de quelque chose d'élémentaire. Son membre conservait encore une indéniable rigidité, mais à l'intérieur de cette hampe de chair gonflée se mouvaient des nuages, gris, noirs et blancs, bouillonnant et tourbillonnant. La foudre zébra à nouveau ses yeux et, cette fois, elle circula en lui, descendant dans son corps en une ligne irrégulière scintillante qui emplît le monde de l'odeur métallique de l'ozone. Mais cela ne nous affecta pas physiquement comme l'aurait fait la foudre, ressemblant plutôt à une virevolte lumineuse.

Le tonnerre fit étinceler ses yeux, éclairés l'un après l'autre par cette intense luminosité éblouissante. Environ tous les trois éclairs, la foudre frappait, suivant dans son corps sa trajectoire descendante en marquant sa peau. Son ample chevelure libérée de sa queue-de-cheval dansait au gré du vent qu'avait déclenché son pouvoir, telle une douce couverture grise piégée sur un fil à linge alors que l'orage tonne en se rapprochant.

J'avais beau avoir souvent fait l'amour avec des guerriers Sidhes, ou même avec des Feys, la vue de Mistral derrière moi me laissait sans voix. J'avais vu beaucoup de merveilles, mais rien d'aussi exceptionnel !

— Jusqu'à quel point apprécies-tu la douleur ? me demandait-il à nouveau, les éclairs étincelant par intermittence, leur lueur lui emplissant la bouche se déversant au rythme de ses paroles.

Je dis alors la seule chose qui me vint à l'esprit :

— Finis-en.

Ses lèvres souriantes recélaient un soupçon de cette luminescence.

— Finir ; juste finir ?

— Oui, dis-je en appuyant mon propos de la tête.

— Y prendras-tu plaisir ?

— Je ne sais pas.

Son sourire s'épanouit, ses yeux lancèrent des éclairs et cette ligne zigzagante lui parcourut tout le corps en scintillant, d'une telle intensité que j'en fus momentanément aveuglée. Il

entreprit alors de se retirer.

— Qu'il en soit ainsi ! dit-il de cette profonde voix grondante.

Le tonnerre lui fit écho en se répercutant contre la voûte rocheuse et, un instant, il sembla que même les parois résonnaient à l'unisson.

Puis il se poussa en moi aussi vite et aussi durement que possible, et il était bien trop long ! J'en hurlai et ce n'était pas vraiment de plaisir. Bien que je tente de m'en empêcher, je ne pus que me tortiller, essayant de m'écarter en rampant loin de cette douleur fulgurante.

Il m'empoigna alors par les cheveux, violemment, me maintenant ainsi sur place tandis qu'il se mettait à me pilonner.

Je hurlai et, cette fois, ce hurlement contenait quelques mots.

— Termine, par la Déesse, de grâce, qu'on en finisse ! Lâche-moi, va-t'en !

Il m'obligea ensuite en me tirant les cheveux d'une secousse à me redresser à genoux, compressant nos corps l'un contre l'autre, toujours enfoui au plus profond de moi. Cette position s'avéra plus confortable, un peu moins profonde et indolore.

Il m'enlaça de son autre bras par l'avant du corps, m'étreignant fort contre lui. Sa poigne se resserra sur mes cheveux en m'arrachant un cri, mais pas de souffrance.

— Je sais que je t'ai blessée auparavant, dit-il, les lèvres contre ma joue. Mais il semblerait que ton corps m'ait déjà pardonné. Si vite d'ailleurs, que tu cries pour moi de plaisir.

Sur ce, il me tira brutalement la tête en arrière. Et cela fit mal, mais j'appréciais cette douleur. Sans savoir pourquoi, comme ça, tout simplement.

— Tu aimes ça, murmura-t-il contre mon visage et je sentis le vent m'effleurer.

— Oui, répondis-je.

— Mais pas l'autre position, dit-il.

Et le vent nous souffleta, si violemment qu'un instant, nous vacillâmes.

Mon regard se détourna de lui pour s'orienter vers le plafond de la grotte et y découvrir qu'y grouillaient des nuages amoncelés. Des nuages qui semblaient identiques à ceux qui se

mouvait sous sa peau.

À nouveau, il me tira brusquement par les cheveux, m'obligeant à le regarder.

— Et moi qui croyais que je jouirais trop vite. Il semble qu'à présent je prends tout mon temps !

— Tu ne jouiras pas avant que n'éclate l'orage, dit la voix d'Abloec qui, étrangement, ne lui ressemblait guère.

Mistral relâcha sa poigne dans mes cheveux et nous pûmes tous deux le regarder. Ce que je vis fut des yeux qui tourbillonnaient comme emplis de grenats, d'émeraudes et de saphirs liquéfiés. Sa chevelure s'était gonflée autour de lui, non pas que le vent l'ait ébouriffée, mais plutôt comme la queue d'un oiseau ou une pèlerine retenue soigneusement par des mains invisibles. Des lignes colorées scintillaient au travers, avant de se réunir en ce qui ressemblait à un sombre cordage. Ces cordes étincelantes de couleur étaient connectées à l'extérieur de notre cercle magique à des formes obscures. Tous les hommes se trouvant là dans les jardins morts en étaient recouverts. J'essayai de voir s'ils allaient bien, mais le tonnerre gronda, résonnant en nous traversant le corps, et il sembla que le monde même s'ébranlait.

Mistral frissonna autour de moi, à l'intérieur de moi. J'en frémis à mon tour. Il m'étreignit de ses bras puissants. Sans me faire mal pendant quelques instants, sans même se soumettre à cette tentation.

— Si te prendre en levrette est trop insupportable, alors que reste-t-il d'autre ? Je t'ai aussi fait mal par-devant.

Je m'inclinai en arrière, me laissant complètement aller contre lui.

— Si tu es assez fort pour te soutenir au-dessus de moi pendant que nous baisons, tu ne frôleras pas la partie sensible.

— Au-dessus de toi ? dit-il, surpris.

— Je te ferai face, toi au-dessus de moi, mais la seule chose qui me touchera est ce qui se trouve en ce moment même à l'intérieur de moi.

— Si tu es allongée, je ne serai pas capable de te pénétrer autant.

— Je soulèverai le bassin pour venir à ta rencontre, lui dis-je,

avant de lui demander : alors, l'es-tu ?

— L'es-tu quoi ? s'enquit-il, et les éclairs dans ses yeux m'aveuglèrent un moment.

— Assez fort, dis-je, la vue piquetée de points blancs luminescents.

Il éclata alors d'un rire évoquant le grondement sourd du tonnerre non seulement à mon oreille.

Ce grondement se propagea le long de mon corps. Il sembla circuler à l'intérieur même de ses os avant de pénétrer les miens.

— Oui, me répondit-il. Oh oui, je suis assez fort !

— Prouve-le, lui dis-je d'une voix atténuée jusqu'au murmure qui faillit se perdre dans le tintamarre du vent et de l'orage.

Il me laissa me dégager et m'aida à m'allonger sur ce qui restait de notre couverture improvisée. Je me serais plus inquiétée à ce propos si nous nous étions apprêtés à faire l'amour dans la position classique du missionnaire. Mais si nous nous y prenions comme il fallait, je devrais à peine me retrouver en contact avec le sol.

Je m'allongeai donc un moment contre la terre dure et sèche, les jambes repliées, entre lesquelles hésita Mistral, agenouillé. Des éclairs clignotaient dans ses yeux, descendant en zigzaguant le long de son corps, si bien qu'on eut momentanément l'impression qu'ils jaillissaient de ses iris pour pénétrer par sa jambe dans le sol. J'entendis un grésillement plus lointain et vis le premier éclair surgir dans les nuages tourbillonnant au plafond. L'odeur de l'ozone s'atténua, celle de l'averse qui s'annonçait s'intensifia.

— Mistral, maintenant... pénètre-moi maintenant...

— Je vais frôler l'avant de ton corps, dit-il. Cela risque de te faire mal.

— Pénètre-moi, je vais te montrer.

Il se pencha au-dessus de moi, se soutenant sur les bras. Puis il se glissa en moi et avant même qu'il n'ait fini de me pénétrer, j'élevai le bassin à sa rencontre.

Je redressai le buste en une sorte d'exercice de muscu, ressemblant en fait à un crunch abdominal. Je ne pourrais pas

maintenir cette position à l'infini, mais j'y arriverais pendant un certain temps si je m'aidais des mains, en m'agrippant à mes cuisses. Il me maintenait simultanément en position, les jambes largement écartées.

Je l'observai tandis qu'il se poussait en moi sous l'éclat lunaire d'un blanc lumineux que diffusait ma peau et l'étincellement des éclairs lointains qu'il avait fait se déclencher dans les nuées mouvantes au plafond. C'était quasiment comme si, à présent que la foudre restait en suspens, il ne semblait plus y avoir autant de lui enfoui à l'intérieur de moi.

Se maintenant ainsi au-dessus de moi, il se mit à me pistonner de cette longue hampe qui entraît et ressortait de mon corps, tandis que je me bloquais en une boule très serrée.

— J'adore voir ton membre entrer et sortir entre mes jambes, lui confiai-je.

Il baissa la tête, me caressant le corps de ses cheveux, pour voir son sexe œuvrer en pénétrant et en se retirant du mien.

— Ouiii, dit-il dans un souffle, ouiii !

Puis il commença à perdre le rythme et dut détourner les yeux de la vue de nos corps en cette union des plus intimes, pour reprendre bientôt ses longues poussées assurées. Le tonnerre martelait tout l'univers, les éclairs grésillaient avant de venir frapper violemment le sol. L'orage menaçait.

Il accéléra le mouvement, de plus en plus vite, de plus en plus violemment, en s'écrasant à l'intérieur de moi. Mais dans cette position, la sensation était simplement exquise. Je pouvais sentir dans mon bas-ventre l'amorce du plaisir qui montait.

— Je vais bientôt jouir, parvins-je à lui dire d'une voix presque semblable à un hurlement au-dessus du tumulte du vent et de l'orage.

— Pas encore, dit-il, pas encore !

Je n'étais pas sûre de savoir s'il s'adressait à moi ou à lui-même, mais il sembla soudain s'autoriser à me baiser aussi brutalement qu'il en avait envie, se poussant en moi et en dehors de moi avec une telle frénésie que cela m'ébranla tout le corps, me frottant le cul dans les feuilles en me faisant crier de la plus pure des extases.

Des éclairs commencèrent alors à pleuvoir des nuées.

Chauffés à blanc, tombant l'un après l'autre, comme si les nuages eux-mêmes hurlaient et que c'était la manière la plus rapide de nous balancer la foudre. Le sol tremblait sous ce martèlement et les grondements de tonnerre. On aurait dit que la foudre frappait le sol au même rythme soutenu que le membre de Mistral me frappait. Encore, encore et encore, il s'y poussait à grands coups de reins, puis encore, encore et encore, la foudre frappait la terre de plein fouet. Du monde émanait une odeur métallique d'ozone, chaque poil se dressant dans cette danse électrisée.

Il me fit jouir et je hurlai, mes doigts s'enfonçant dans mes cuisses, me maintenant en position, encore, tandis que l'orgasme m'ébranlait, me submergeait, et que mon ventre était agité de spasmes autour de son sexe. Mes hurlements se perdirent dans la violence de l'orage mais j'entendis Mistral pousser un hurlement au-dessus de moi, une seconde avant que sa verge ne me pénètre vigoureusement une dernière fois. Il éjacula alors en moi et la foudre frappa la terre telle une gigantesque main blême.

L'intense luminosité blanche qui en résulta m'aveugla, et j'enfonçai les ongles dans mes cuisses afin de me remémorer où je me trouvais et ce que je faisais. J'espérai que sa décharge satisferait tout ce qu'il avait tant désiré. Mais finalement, je dus me laisser retomber au sol et rallonger les jambes, me retrouvant couchée sur la terre desséchée, à bout de souffle, m'efforçant de réapprendre à respirer.

Il s'effondra sur moi, toujours enfoui en moi, son cœur qui battait à tout rompre me donnant l'impression qu'il allait jaillir de son corps pour venir me toucher. La pluie commença à tomber, tranquillement.

— Est-ce que je t'ai fait mal ? s'enquit-il d'abord, essoufflé.

J'essayai de le caresser, mais fus même incapable de lever le bras, de bouger.

— Je ne sens rien pour le moment, lui dis-je.

Son souffle s'exhala en un long soupir.

— Bien.

Puis son rythme cardiaque ralentit progressivement tandis que la pluie redoublait d'intensité. Je tournai la tête de côté

pour éviter que les gouttes ne s'écrasent sur mon visage.

J'avais pensé que les conditions météo à l'intérieur de la grotte s'estomperaient avec l'orgasme de Mistral. Mais bien que l'orage soit terminé, un ciel nous surplombait toujours. Un ciel nuageux, pluvieux. Or, il n'avait pas plu dans les mondes souterrains de la Féerie depuis au moins quatre siècles. Nous avions là un ciel et de la pluie, et étions toujours sous terre. Incroyable ! Mais l'averse de printemps sur mon visage était chaude, délicate, encourageant les fleurs à s'épanouir.

Il se souleva et se retira, avant de s'allonger à côté de moi. Son visage était mouillé, et je crus initialement que c'était dû à la pluie. Avant de réaliser qu'il s'agissait de larmes. La pluie s'était-elle mise à tomber parce qu'il n'avait pu les retenir, ou n'y avait-il entre elles aucun lien de cause à effet ? Je n'en savais rien. Tout ce que je savais était qu'il pleurait. Je lui ouvris les bras.

Le visage enfoui entre mes seins, il laissa libre cours à ses sanglots.

Chapitre 7

Abloec, Mistral et moi nous remîmes debout sous cette légère ondée printanière. Il me fallut un peu de temps pour remarquer qu'il y avait de la lumière à présent. Non pas cette lueur scintillante colorée que diffuse la magie, mais une luminosité blafarde, comme si une lune se trouvait à proximité de la voûte rocailleuse que, d'ailleurs, je ne voyais plus. La pierre avait disparu sous une brume nuageuse.

— Un ciel ! murmura quelqu'un. Il y a un ciel au-dessus de nos têtes !

Je me tournai vers les hommes qui avaient été retenus à l'extérieur du cercle étincelant produit par la magie d'Abloec pour repérer qui venait de parler. Mais au moment où je les vis, je ne m'en souciai plus. Peu m'importait qu'il pleuve, qu'il y ait un nouveau ciel, ou une lune fantomatique. Toutes mes pensées étaient fixées sur l'absence incontestable de certains de mes gardes. De plusieurs en fait.

Frost et Rhys n'étaient qu'ombres pâles dans la pénombre, avec, à leurs côtés, la présence plus sombre des Ténèbres.

— Doyle, où sont les autres ?

Ce fut Rhys qui répondit :

— Le jardin les a intégrés.

— Que veux-tu dire ? lui demandai-je en avançant d'un pas vers eux, mais Mistral me retint.

— Jusqu'à ce que nous ayons découvert ce qui se passe, nous ne pouvons risquer ta vie, Princesse.

— Il a raison, approuva Doyle.

Il s'avança vers nous, nu, glissant avec grâce. Mais quelque chose dans sa démarche disait que le combat n'était pas fini. Il évoluait comme s'il s'attendait à tout moment à ce que le sol même s'entrouvre et passe à l'attaque. Le regarder ainsi

progresser m'effraya. Quelque chose clochait, horriblement.

— Reste avec Mistral et Abe. Frost, va rejoindre Merry. Rhys, viens avec moi.

Je pensai que quelqu'un allait sûrement protester mais pas un ne pipa mot. Ils le suivirent comme ils l'avaient fait depuis un millénaire. Mon poulx me martelait la gorge. Je ne comprenais pas ce qui était en train de se passer, tout en étant quasi convaincue que les hommes ne m'obéiraient jamais comme ils lui obéissaient. Tandis que Doyle s'avavançait d'un pas digne sur le sol qui s'était ameubli, Rhys telle une petite ombre blafarde à son côté, je saisis alors la raison pour laquelle ma tante Andais n'avait jamais couché avec lui : pour ne pas lui donner la moindre occasion de l'engrosser. Elle ne partageait pas son pouvoir, et Doyle était un meneur d'hommes. Il avait l'étoffe d'un Roi. Je le savais, sans être sûre jusqu'à cette seconde que les autres en aient eu conscience. Sans doute instinctivement, au plus profond d'eux-mêmes, ils avaient compris ce qu'il était et ce qu'il deviendrait.

Il se dirigea avec Rhys vers une lisière d'arbres gigantesques. Puis il regarda en l'air, comme s'il avait repéré quelque chose parmi ces branches mortes dépouillées se découpant contre le crépuscule adouci par la pluie.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Mistral.

— Je ne vois rien... commença à dire Abe, et je perçus qu'il retenait d'un coup sa respiration.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'était ? lui demandai-je.

— Aisling, je crois, murmura Frost.

Je lui lançai un regard. Je me rappelais que certains des hommes avaient touché les arbres. Adair, par exemple, y avait grimpé. Je me souvenais de l'avoir aperçu dans les branches pendant nos ébats et le déploiement de notre magie. En revanche, lorsque celle-ci m'avait frappée, je ne me souvenais pas d'avoir aperçu Aisling.

— J'ai vu Adair grimper à un arbre, mais je ne me rappelle pas avoir vu Aisling faire de même, dis-je.

— Il a disparu dès son entrée dans le jardin, m'expliqua Frost.

— Je croyais qu'il était resté dans la chambre avec Barinthus

et les autres, ajoutai-je.

— Non, il n'est pas resté en arrière, m'affirma Mistral.

— Je n'arrive pas à voir ce que Doyle est en train de regarder.

— Tu ferais mieux de t'en abstenir, dit Abe. Je sais que moi, c'est ce que je ferais.

— Arrête de me traiter comme une gamine ! Qu'est-ce que tu regardes ? Qu'est-il arrivé à Aisling ?

Je m'écartai de Mistral. Mais lui comme Abloec se trouvaient encore entre moi et la lisière d'arbres.

— Poussez-vous ! leur intimai-je.

Ils échangèrent un regard, sans broncher. Ils ne m'obéiraient pas comme ils obéissaient à Doyle.

— Je suis la Princesse Meredith NicEssus, Détentrice des Mains de Chair et de Sang. Vous faites partie de la Garde Royale, mais vous n'êtes pas vous-mêmes royaux. Ne laissez pas le sexe vous monter à la tête, messieurs ! Dégagez !

— Faites ce qu'elle dit, renchérit Frost.

Ils échangèrent à nouveau un regard, avant de s'écarter, me débloquent la vue. À la différence de Frost, Doyle aurait eu la présence d'esprit de ne pas venir à ma rescousse sur ce coup-là, étant donné que maintenant, ce n'était toujours pas à moi qu'ils obéissaient, mais à lui. Mais cela serait un problème à régler une autre nuit. Cette nuit, cette nuit même, je voulais voir ce que tous les autres avaient déjà vu.

Une forme pâle semblait pendue à la branche la plus haute du plus grand des arbres. Je crus tout d'abord qu'Aisling s'y était intentionnellement suspendu par les mains et s'y balançait, avant de remarquer que ses bras lui retombaient en fait le long du corps. En effet, il y était bien suspendu, mais pas par les mains. La pluie redoubla d'intensité.

— La branche... murmurai-je, elle lui a transpercé la poitrine !

— Oui, confirma Mistral.

Je déglutis si bruyamment que cela en fut douloureux. Peu de choses pouvaient provoquer la mort aux Hautes Cours de la Féerie. Des légendes couraient sur des Sidhes immortels qui restaient droits dans leurs bottes après une décapitation, toujours bien vivants. Mais aucune histoire ne racontait que l'on

pouvait survivre sans cœur.

Certains des gardes avaient refusé qu'Aisling dorme dans la même chambre que nous, pensant qu'il était bien trop dangereux. C'était un homme d'une telle beauté que tous ceux qui le voyaient en tombaient instantanément et éperdument fous d'amour. Même des déesses et des dieux avaient autrefois succombé à ses charmes, c'est du moins ce que racontaient les anciens récits. De ce fait, il avait délibérément gardé sur le dos la majeure partie de ses vêtements, y compris un voile vapoureux dont il s'enturbannait complètement la tête, seuls ses yeux demeuraient visibles.

Je lui avais ordonné de faire usage de son pouvoir de séduction sur l'une de nos ennemis, qui avait participé à un complot visant à tuer Galen et qui avait bien failli réussir. Mais je n'avais pas eu entièrement conscience de ce que je lui avais demandé de faire, ni de ce que j'avais condamné sa victime à voir à tout jamais. Elle nous avait avoué ce qui nous intéressait, mais s'était également crevé les yeux avec les ongles dans une tentative désespérée de se libérer de son emprise.

Il avait même craint de retirer devant moi sa chemise, de peur que je sois trop mortelle pour caresser des yeux sa chair, sans mentionner sa belle gueule. Je n'en avais pas été envoûtée, mais à la vue de ce corps pâle pendu sans vie, abandonné à la pénombre et à la pluie, je repensais à lui. Je me remémorais sa peau, dorée, aussi dorée que si son corps parfait à la carnation pâle avait été parsemé de poudre d'or. Étincelant, non pas simplement de sa puissance magique, mais tel un joyau reflétant la lumière. Il avait semblé comme pailleté de cette beauté qu'il incarnait. Et à présent, il était pendu là-haut, exposé aux éléments, mort ou mourant. Et la raison m'en était inconnue.

Chapitre 8

Nous nous dirigeâmes vers ce corps pendu. Sous nos pieds, la végétation sèche et piquante se fondait à la terre qui s'ameublissait. Encore un peu plus de cette pluie torrentielle et elle ne serait que boue. Je dus m'abriter les yeux de la main avant de les lever vers le corps dans l'arbre.

Un corps, juste un corps. Je me distanciais déjà de lui. Je procédais déjà à ce transfert mental qui m'avait permis d'enquêter sur des meurtres à Los Angeles. Le corps, *ça*, et non *il*, et absolument en rien Aisling. Ce *ça* était suspendu là, une branche noire plus épaisse que mon bras lui transperçant la poitrine, en ressortant d'au moins soixante centimètres. Il avait fallu une sacrée force pour transpercer ainsi la poitrine d'un homme comme lui, un guerrier de la Cour Unseelie, quasi immortel, adoré à une époque comme un dieu. De tels êtres résistent à la mort. Il n'avait même pas crié... ou avait-il hurlé au vent son trépas et y avais-je été sourde ? Mes hurlements de plaisir avaient-ils submergé ses cris de désespoir ?

Non, non, je devais arrêter de raisonner comme ça, sinon je ne pourrais que prendre mes jambes à mon cou, en hurlant.

— Est-il... commença à dire Abe.

Aucun des hommes ne lui répondit ni ne finit sa phrase. Nous avions tous le nez en l'air, les yeux fixes, comme si, en ne le formulant pas, nous l'empêcherions d'être réel. Il était suspendu, si mou, telle une marionnette brisée, mais épais, charnu et bien plus réel que n'importe quel pantin. Absolument immobile et flasque, les membres appesantis, que même le sommeil le plus profond ne pouvait imiter.

Je m'exprimai dans ce silence mouillé de pluie.

— Mort.

Et ce seul mot sembla résonner plus fort qu'en réalité.

— Mais comment ? Pourquoi ? demanda Abe.

— La cause est plus qu'évidente, répondit Rhys. Quant à la raison, cela demeure un mystère.

Je détournai les yeux de ce qui était suspendu à l'arbre pour les diriger vers la pénombre qui submergeait les jardins. Je ne les détournai pas d'Aisling, cherchant plutôt à repérer les autres, m'efforçant de faire abstraction de la contraction qui m'étreignait la gorge, de l'accélération de mon pouls. Je ne tentai pas de terminer la pensée qui m'avait fait me retourner et scruter l'obscurité. S'y trouvait-il d'autres hommes morts, ou mourants ? Qui d'autre s'était retrouvé empalé par quelque arbre ensorcelé ?

Il n'y avait rien à voir, à part les branches mortes qui s'étiraient, dénudées, vers les nues. Aucun autre arbre ne recélait d'horribles trophées. La contraction qui me comprimait la poitrine s'atténua lorsque je me fus assurée que tous étaient vides, à l'exception de celui-ci.

Je connaissais à peine Aisling, qui n'avait fait partie de mon escorte que depuis un jour à peine. Il n'avait jamais été mon amant. J'étais désolée de l'avoir perdu, mais il y en avait d'autres parmi mes gardes dont je me souciais davantage et qui n'étaient toujours pas de retour. J'étais heureuse qu'ils ne décorent pas les arbres, mais je me demandais ce qui avait bien pu leur arriver. Où étaient-ils passés ?

Doyle parla, si près de moi que j'en sursautai.

— Je ne vois aucun des autres dans les branchages.

— Non, en effet, lui confirmai-je avec un hochement de tête.

Puis je regardai Frost qui se tenait près de moi, mais pas suffisamment pour me prendre dans ses bras. Je voulais être réconfortée par l'un d'eux, mais ce n'était qu'un souhait d'enfant. Un souhait d'enfant pour des mensonges, qu'on me dise qu'aucun monstre ne se cachait dans le noir sous le plumard. J'avais grandi dans un monde où les monstres étaient bien trop réels.

— Tu retenais Galen, et Nicca était avec toi, lui dis-je. Que lui est-il arrivé ?

Frost repoussa ses mèches trempées, leur argenté s'étant fait aussi gris que les cheveux de Mistral sous la luminosité blafarde.

— Galen a été englouti par la terre, répondit-il, ses yeux trahissant sa souffrance. Je n'ai pas pu le retenir. On aurait dit qu'une puissance phénoménale l'attirait inexorablement.

J'eus brusquement froid, malgré la pluie tiède.

— Lorsque Amatheon a fait de même dans ma vision, il y est allé de son plein gré. Il s'est laissé sombrer dans la boue. Aucune force ne l'y a contraint.

— Je ne peux que raconter ce qui s'est passé, Princesse, dit-il d'une voix qui s'était éteinte.

S'il pensait que je le critiquais, alors tant pis ! Je n'avais pas le temps de lui tenir la main.

— C'était une vision, dit Mistral. Il arrive parfois que de ce côté-ci du voile ce ne soit pas si facile.

— Qu'est-ce qui n'est pas si facile ? lui demandai-je.

— D'être consumé par son pouvoir.

Je secouai la tête en essuyant impatiemment la pluie ruisselant sur mon visage. Cela commençait sérieusement à m'agacer. Qu'il pleuve dans ces jardins était un miracle en soi mais cela ne suffisait pas à apaiser cette peur glacée.

— Comme je voudrais que la pluie diminue, dis-je sans réfléchir.

En colère et effrayée, je pouvais bien m'énerver contre la flotte qui tombait sans risquer de blesser sa susceptibilité.

Et la giboulée, de pluie torrentielle se transforma en légère bruine. Mon cœur m'avait à nouveau bondi dans la gorge, mais pas pour la même raison qu'auparavant. C'était un véritable don qu'il pleuve ici et je n'avais pas vraiment eu l'intention de chasser l'averse.

— Chut, Meredith... ne brise pas la bénédiction que représente cette pluie, dit Doyle en m'effleurant les lèvres d'un index calleux.

J'acquiesçai de la tête pour lui signifier que j'avais compris. Il éloigna son doigt, lentement.

— J'avais oublié que le sithin écoute tout ce que je raconte, dis-je en déglutissant si fort que cela en fut douloureux. Je ne veux pas que la pluie s'arrête.

Nous restâmes plantés là, particulièrement tendus, attendant. Oui, Aisling était bien mort et plusieurs gardes

manquaient à l'appel, mais ces jardins desséchés, autrefois le cœur même de notre monticule, de notre pouvoir, étaient plus importants que la vie de quiconque. Et lorsque ce lieu s'était étiolé jusqu'à n'être plus rien, notre pouvoir avait fait de même.

Je vis avec soulagement que cette tiède bruine printanière continuait à tomber. Nous avons tous soufflé un bon coup, quoique sans crier victoire.

— Prends garde à ce que tu dis, Princesse, me murmura Mistral.

Je me contentai d'acquiescer.

— Nicca s'est relevé, les yeux fixés sur ses mains, poursuivit Frost comme si je le lui avais demandé. Il les a tendues vers moi, mais avant que je n'aie pu les saisir, il avait disparu.

— Disparu, mais comment ? s'enquit Abe.

— Comme ça, comme s'il s'était évaporé dans les airs.

— Il a été aspiré par sa sphère d'influence, expliqua Mistral.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je.

— L'air, la terre.

— Je ne comprends pas, dis-je en faisant un geste à son intention, comme pour dissiper de la fumée entre nous.

— Aubépin a été happé par ce tronc là-bas, dit Rhys en indiquant du doigt un arbre gigantesque à l'écorce grisâtre. Sans opposer la moindre résistance. Il s'est laissé faire, le sourire aux lèvres. Je parierais presque tout que si nous pouvions en identifier l'espèce, il s'agirait d'une aubépine.

— Galen et Nicca ne se sont pas laissé faire avec le sourire, précisa Frost.

— Ils n'ont jamais été adorés en tant que divinités, expliqua Doyle. De ce fait, ils ne savent pas comment se détendre pour se fondre dans le pouvoir. Et si on se débat, il combat en retour. Si on se laisse prendre, alors c'est plus facile.

— Je sais qu'à une époque, certains Sidhes pouvaient voyager au travers des terres, des arbres, des airs. Mais vous voudrez bien m'excuser, les mecs, c'était un millier d'années avant ma naissance. Un millier d'années avant la naissance de Galen. Nicca est plus âgé, mais a toujours été d'un tempérament trop faible pour être un dieu.

— Il se pourrait que cela ait changé, dit Abloec.

— Tout comme le pouvoir d'Abe est revenu, dit Doyle.

Abloec opina du chef.

— Autrefois, il y a de cela si longtemps que je ne tenterai même pas de me le remémorer précisément, je ne faisais pas seulement des reines. Je faisais des déesses.

— Qu'est-ce que tu racontes ? lui demandai-je.

Il leva devant lui la coupe en corne.

— Les Grecs y croyaient aussi, Princesse. Que la boisson divine pouvait vous rendre immortel, pouvait faire de vous un dieu.

— Mais ils n'en buvaient pas.

— En boire est... commença-t-il, semblant chercher ses mots ; plutôt métaphorique, parfois. Il s'agissait de mon pouvoir et de celui de Medb, qui attribuait aux dieux et déesses de notre panthéon leurs marques de puissance. Ces lignes colorées, Princesse, tracées à même la peau.

Rhys regarda son bras où s'était imprimé le poisson. Mais à présent, il y en avait un deuxième, l'un nageant vers le bas et l'autre vers le haut, formant ensemble un cercle, en une version aquatique du yin et du yang. Les contours en étaient plus précis, d'un bleu vif clair, plus profond qu'un ciel d'été. Les boucles de Rhys étaient aplaties par la pluie, si bien que le visage qu'il tourna vers nous semblait surpris, comme s'il manquait quelque chose.

— Tu portes maintenant les deux marques, constata Doyle.

Avec ses cheveux rassemblés en une tresse serrée, son apparence était inaltérée. Au milieu de tout ce chaos, il me faisait penser à quelque sombre rocher auquel j'aurais pu m'accrocher.

— Cela ne peut être aussi simple que ça, dit Rhys en le regardant.

— Essaie, dit-il.

— Essaie quoi ? demandai-je.

Tous les hommes échangèrent un regard de connivence. Quant à moi, autant dire que j'étais larguée.

— Rhys était une divinité de la mort, expliqua Frost.

— Je sais : Crom Cruach.

— Ne te rappelles-tu pas l'histoire qu'il t'a racontée ?

demanda Doyle.

À cet instant précis, je n'arrivais pas à m'en souvenir. La seule chose qui occupait mes pensées était que Galen et Nicca étaient peut-être morts, ou blessés, et qu'en quelque sorte, c'était de ma faute.

— J'apportais autrefois bien plus que la mort, Merry, précisa Rhys, l'œil toujours fixé sur son bras où était apparue cette nouvelle marque.

Mon cerveau se remit enfin à fonctionner.

— Selon les légendes, les divinités celtiques de la mort sont également celles de la guérison, dis-je.

— Selon la légende, répéta Rhys, avant de regarder Aisling.

— Essaie, réitéra Doyle en s'adressant à Rhys, vers qui je tournai les yeux.

— Veux-tu dire que tu pourrais le faire revenir d'entre les morts ?

— La dernière fois où ces deux symboles figuraient sur mon bras, je le pouvais, en effet, dit-il en me regardant, une grande souffrance se reflétant sur son visage.

Ce qu'il m'avait raconté me revint alors en mémoire. À une époque, ses disciples lui vouaient un culte en se tailladant et en se blessant intentionnellement, faisant ainsi offrande sacrificielle de leur sang et de leur douleur, mais il avait été en mesure de les soigner, avant de perdre cette capacité, laissant penser à ses fidèles qu'il leur montrait ainsi son mécontentement. Ils en avaient conclu qu'il souhaitait des mises à mort et commencèrent à lui offrir des sacrifices. Il les avait tous massacrés afin de mettre un terme à ces atrocités. Trucidant son propre peuple pour en sauver d'autres.

Il n'avait jamais perdu la faculté de tuer de petites créatures d'un simple toucher. À Los Angeles, il avait retrouvé le pouvoir de tuer d'autres êtres de la Féerie d'un seul geste ou d'un seul mot. Il avait tout du moins liquidé une Gobeline par ce moyen.

Rhys avait l'œil fixé sur le corps sans vie d'Aisling.

— Je vais essayer.

Sur ce, il confia ses armes à Doyle et à Frost, avant de toucher l'arbre. Il parut attendre quelques instants, semblant juger la réaction de celui-ci. Pour la première fois, je réalisai

qu'il se demandait s'il le tuerait, lui aussi. Une pensée qui ne m'avait même pas effleurée.

— Est-ce que ce n'est pas un peu trop risqué pour Rhys ? demandai-je.

Il me lança un regard, me souriant de toutes ses dents.

— Si j'étais plus grand, je n'aurais pas besoin de faire de l'escalade.

— Je ne plaisante pas, Rhys. Je préférerais ne pas avoir à t'échanger contre Aisling. Et je ne veux assurément pas vous retrouver tous les deux empalés là-haut.

— Si j'étais vraiment convaincu de ton amour pour moi, je ne m'y risquerais sans doute pas.

— Rhys...

— Ça ira, Merry, je sais où je mets les pieds, dit-il avant de se tourner vers l'arbre et de commencer à y grimper.

Doyle posa la main sur mon épaule.

— Tu ne peux tous nous aimer de la même façon. Il n'y a aucune honte à cela.

J'approuvai d'un signe de tête, lui accordant tout crédit en la matière. Néanmoins, cela me brisait le cœur.

Rhys, tel quelque fantôme blafard contre la noirceur de l'arbre, était parvenu juste en dessous de la branche où était suspendu Aisling. Il s'apprêtait à l'atteindre de la main lorsqu'une onde de magie rampa sur ma peau, me coupant le souffle.

Doyle la sentit également passer et se mit à hurler :

— Attends ! Ne le touche pas !

Rhys redescendit, se laissant glisser sur l'écorce lissée de pluie.

— Rhys ! Grouille-toi !!! hurlai-je à mon tour.

L'air se mit alors à miroiter autour du corps d'Aisling, semblable à une vague de chaleur, avant d'exploser. Non pas en une averse de chair, de sang et d'os, mais en une nuée d'oiseaux minuscules, plus petits et délicats que des moineaux. Des dizaines d'entre eux nous survolaient. Nous nous jetâmes tous au sol en nous protégeant la tête. Frost me couvrit de son corps pour m'épargner les voltiges de cette flopée gazouillante. De mignons volatiles, certes, mais les apparences peuvent être

trompeuses.

Lorsque Frost se fut redressé suffisamment pour que je puisse voir clairement à nouveau, ils avaient disparu dans l'obscurité des sous-bois. Je m'étirai, tentant de mieux voir.

— La paroi de la grotte semble plus éloignée qu'auparavant, dis-je.

— En effet, répondit Doyle.

— La forêt s'étend sur des kilomètres à présent, fit observer Mistral, dont la voix reflétait l'émerveillement.

— On appelait ce lieu les jardins morts et non la forêt morte, fis-je remarquer.

— C'était les deux autrefois, m'apprit Doyle avec douceur.

— Ce fut à une époque un monde à part, Merry, tout un monde souterrain, m'expliqua Rhys. Composé de forêts, de ruisseaux et de lacs, et de tant de merveilles à contempler. Mais il a décliné, comme notre pouvoir. Jusqu'à ce que, finalement, il ne reste que ce que tu as vu lorsque nous y avons pénétré... une zone aride infertile entourée d'une lisière d'arbres morts où poussait autrefois un jardin fleuri.

Il s'avança vers les arbres en pleine croissance, avant de poursuivre :

— La dernière fois que j'ai vu cela se produire à l'intérieur d'un monticule de la Féerie, quel qu'il soit, remonte à plusieurs siècles.

Abe m'enlaça par-derrière, ce qui me surprit et je me contractai instinctivement. Il s'écarta alors de moi.

— Tu m'as surprise, c'est tout, le rassurai-je en lui tapotant le bras.

Il hésita, puis m'étreignit.

— C'est toi qui as accompli ça, Princesse.

Je me retournai légèrement pour le regarder. Il souriait.

— Je crois que tu y es aussi pour quelque chose, lui dis-je.

— Ainsi que Mistral, ajouta Doyle.

Sa voix profonde tenta d'adopter un ton neutre et y parvint presque, car l'admettre le blessait quelque peu. Il avait été convaincu que la Bague de la Reine, à mon doigt en ce moment, avait choisi Mistral comme Roi. Ce n'avait été que plus tard que j'étais parvenue à le persuader qu'il ne s'agissait pas tant de

Mistral que simplement de mes premiers ébats au Royaume de la Féerie en portant ce bijou. Ce que Doyle avait fini par accepter, mais il semblait à nouveau en douter.

— Doyle, l'appelai-je.

Il eut un hochement de tête à mon intention.

— Pour de tels miracles, qu'est-ce que le bonheur individuel, Princesse ?

Je l'avais quasiment forcé à ne pas m'appeler par mon titre, pour finalement devenir pour lui Meredith, ou Merry. Ce n'était plus d'actualité, semblait-il. Je lui touchai le bras. Il s'écarta, en douceur mais résolument.

— Tu abandonnes bien trop facilement, mon ami, lui dit Frost.

— Il y a un ciel au-dessus de nos têtes, Frost.

Doyle fit un grand geste vers ce qui nous entourait, le revolver à la main.

— Nous devons traverser cette forêt, dit-il en exposant son visage à la pluie chaude qui tomba sur ses yeux clos.

— Il pleut une fois encore à l'intérieur du sithin, dit Frost.

Doyle rouvrit les paupières et le regarda en l'empoignant par le bras, ténèbres contre lumière.

— Dois-tu exprimer les choses de manière aussi évidente, Frost ? Il semblerait que ce soit Mistral qui ait accompli ça.

— Je ne renoncerai pas à mes espoirs, les Ténèbres. Je ne les perdrai pas, alors que cela vient à peine de se produire. Et tu devrais toi aussi ne pas y renoncer.

— Aurais-je raté quelque chose ? s'enquit Rhys.

— Tu n'as rien raté du tout, dit Doyle en secouant négativement la tête.

— Alors là, c'est bien trop proche d'un mensonge et nous ne mentons jamais, répliqua Rhys.

— Je n'en débattrai pas maintenant avec toi, dit Doyle, les yeux fixés sur la haute silhouette de Mistral.

Ce regard bref, mais amplement éloquent, me révéla la jalousie qui le taraudait.

— Considère ton propre pouvoir, les Ténèbres, intervint Abe.

— Ça suffit ! dit Doyle. Nous devons mentionner à la Reine ce qui s'est passé.

— Regarde là, sur ta poitrine, les Ténèbres, insista Abloec.

Doyle lui lança un regard courroucé avant de baisser les yeux. Je fis pareil. Difficile à voir contre la noirceur de sa peau et sous cette luminosité blafarde, mais...

— Il y a des lignes sur ta peau, des lignes rouges !

Je me rapprochai, essayant de déchiffrer ce que le pouvoir d'Abloec avait tracé sur Doyle.

Je tendis la main, suivant du doigt sur son torse ce réseau linéaire. Doyle s'écarta, hors de ma portée.

— Je ne pourrai en supporter davantage, Princesse.

— Ton symbole est à nouveau dessiné sur ton corps, dit Abe. Ce n'est pas seulement Mistral qui est de retour.

— Mais c'est *lui* qui fait revenir la Féerie à ce qu'elle était ! dit Doyle. Et j'étais prêt à me mettre en travers de son chemin, car mon cœur ne m'autorisait pas à perdre ce combat. Mais c'était avant que cette merveille ne se produise. Les jardins morts sont revenus à la vie, et ma marque de pouvoir est réapparue. J'ai servi cette Cour siècle après siècle tandis que nous perdions petit à petit tout ce que nous avons été. Comment pourrais-je faire autrement que de la servir alors que nous commençons à récupérer tout cela ? Soit mon serment de la servir a un sens, soit il n'a jamais signifié quoi que ce soit. Soit je peux agir pour le bien de notre peuple, soit je n'ai jamais été les Ténèbres de la Reine. Soit je m'y engage, soit je ne suis rien ! Ne le comprends-tu pas ?

Abloec s'approcha de lui et posa la main sur son bras.

— Je t'entends bien, ô honorables Ténèbres, mais je te dis que ce pouvoir a de bonnes intentions. Tout comme la Déesse, qui est une Déesse généreuse. Le Dieu est un Dieu généreux. Ils ne donnent pas d'une main pour reprendre de l'autre. Ils ne sont pas aussi cruels.

— J'ai trouvé que les servir était des plus cruel.

— Non, tu as trouvé que d'être au service d'Andais l'était, rétorqua Abe d'une voix douce.

Un oiseau émit un gazouillis ensommeillé et interrogateur dans les sous-bois enténébrés, nous notifiant qu'il s'installait pour la nuit.

Puis, nous parvint de l'obscurité :

— Je te prenais pour un imbécile d'ivrogne, Abloec, mais je comprends à présent que ce n'était pas l'alcool qui te rendait ainsi. C'est simplement ton état normal !

Nous nous sommes tous tournés vers cette voix. La Reine Andais émergea de la paroi d'où elle était sortie plus tôt. Nous nous étions montrés plus que négligents en ne pensant même pas qu'elle pourrait revenir par là.

Abe se prosterna instantanément sur un genou, dans la boue.

— Je n'avais aucune intention de vous offenser, ma Reine.

— Tu m'en diras tant !

Elle s'avança de quelques pas vers nous, avant de s'arrêter, en faisant la grimace.

— Heureuse de voir la pluie et les nuages, mais la boue, j'aurais pu m'en passer.

— Nous sommes désolés que cela vous déplaie, ma Reine, dit Mistral.

— Ces excuses seraient d'autant plus agréables à mes oreilles si tu les faisais à genoux, lui lança-t-elle.

Mistral se laissa tomber agenouillé à côté d'Abloec, leurs longs cheveux alourdis par la pluie traînant dans la boue. Je n'aimais pas les voir ainsi. J'avais peur pour eux.

Elle se fraya un chemin dans la gadoue qui maintenant lui arrivait aux chevilles jusqu'à ce qu'ils soient à portée de main, puis poursuivit sa progression pour venir effleurer du bout des doigts les pectoraux de Doyle.

— Quels chiots ! dit-elle en souriant.

Doyle demeura impassible sous sa caresse, quoique Andais sache en faire une torture. Elle les allumait, les tourmentait, pour finalement leur refuser la libération. Elle excellait à ce jeu, et cela depuis des siècles.

Elle toucha le bras de Frost.

— Ton arbre est sombre sur ta peau, à présent.

Elle s'avança ensuite vers Rhys pour caresser le poisson et son double. Puis elle vint vers moi, et je dus réprimer un mouvement de recul à son approche. Elle posa la main sur mon ventre, à l'endroit précis où se trouvait mon papillon, tel le tatouage le plus parfait du monde.

— Quelques heures plus tôt, ce papillon agitait encore ses

ailles, se débattant pour échapper au piège de ta chair.

Je baissai les yeux vers sa main en espérant qu'elle ne descende pas plus bas. Elle ne m'aimait pas, mais elle aurait pu me tripoter simplement parce qu'elle savait que je la haïssais. Pour ma tante, le sexe et la haine faisaient toujours bon ménage.

— Mes gardes m'ont dit qu'il deviendrait un tatouage.

— Et t'ont-ils dit ce que c'était ?

— Une marque de pouvoir.

Elle acquiesça de la tête.

— Les autres portent les contours d'une créature, ou un motif, mais ton papillon semble bel et bien réel. On dirait une photo imprimée à même ta peau. Ce n'est pas ce que la magie d'Abloec peut t'offrir. Cela..., dit-elle en appuyant plus fort contre mon ventre, signifie que tu peux marquer autrui. Cela signifie que ceux que tu marqueras possèdent des pouvoirs inférieurs et ils se rueront en masse vers la chaleur de ton feu intérieur.

Puis elle m'enlaça par la taille, m'étreignant contre cette robe noire parmi tant d'autres qu'elle affectionnait tant.

— Les hommes n'aiment pas ça, non, pas du tout, me chuchota-t-elle à l'oreille. Ils n'apprécient pas que je te touche, pas du tout...

Elle me lécha alors le bord de l'oreille.

— Pas... du... poursuivit-elle en passant la langue sur la courbure de mon cou... tout.

Et là, elle me mordit, fort et soudainement. Pas jusqu'au sang mais je sursautai !

Elle releva ensuite la tête en ajoutant, calmement :

— Et moi qui pensais que tu aimais souffrir, Meredith.

— Indirectement.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire.

Elle me lâcha pour se mettre à déambuler autour du groupe que nous formions.

— Où sont les autres qui ont disparu de la chambre en ta compagnie ?

— Le jardin les a pris, répondit Doyle.

— Les a pris, mais comment ça ?

— Il les a intégrés dans les arbres et les fleurs et la terre, dit-

il, sans rencontrer son regard.

— Nous reviendront-ils, comme Amatheon qui a réémergé de terre ? Ou leur mort était-elle le prix à payer pour bénéficier de ce miracle ? s'enquit-elle dans un murmure, quoiqu'il semblât avoir de l'écho.

— Nous l'ignorons, répondit Doyle.

Un oiseau se remit à chanter, émettant un trille aigu ondulant au-dessus de nos têtes. C'était comme si un son pouvait se faire caresse, une merveilleuse sensation nous envahit, juste indescriptible. On aurait dit un rappel que l'aube s'annonçait et que la mort ne serait pas éternelle. Le son de l'espoir qui renaît à chaque printemps pour vous laisser entendre que l'hiver ne durera plus longtemps, et que la terre n'est pas morte.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Mistral et Abe levèrent le nez en l'air, semblant orienter leur visage vers les chauds rayons éclatants que déversait le soleil avec gratitude.

Andais avait fait demi-tour, la dernière note mélodieuse résonnant dans les airs, se dirigeant vers cette section de la paroi à la trouée béante d'obscurité que le retour de la magie semblait ne pas avoir touchée.

— Tu feras de la Cour de l'Air et des Ténèbres une pâle imitation de la Cour Dorée sur laquelle règne ton oncle, Meredith. Tu rempliras la noirceur qui est notre quintessence de lumière et de musique, et nous nous éteindrons en tant que peuple.

— Il y avait autrefois bon nombre de Cours, dit Abloec, certaines sombres et d'autres lumineuses, toutes composaient la Féerie. Nous ne nous divisions pas entre le bien et le mal comme dans cette notion religieuse des chrétiens. Nous étions l'un et l'autre réunis en un seul, comme nous étions supposés l'être à l'origine.

Andais ne daigna même pas lui répondre, se contentant de dire :

— Vous avez ramené les jardins morts à la vie. Je ne tenterai pas de contourner la promesse que j'ai faite. Rendez-vous donc à l'Antichambre de la Mort pour sauver les gens de Nerys, si vous le pouvez. Transfusez cette magie Seelie scintillante au

second cœur de la Cour Unseelie et constatez combien de temps ils pourront survivre.

Et sur ces mots, elle repartit.

Nous avons attendu que notre rythme cardiaque s'apaise ; puis Mistral et Abe se relevèrent, les tibias maculés de boue. Aucune voix émanant de l'obscurité ne leur ordonna de se prosterner à nouveau. J'expirai un bon coup, n'ayant même pas réalisé que j'avais retenu mon souffle.

— Qu'a-t-elle voulu dire au sujet de notre Cour ayant deux cœurs ? demandai-je.

— À une époque, au cœur de chaque monticule de la Féerie se trouvait un jardin, une forêt ou un lac, m'expliqua Abe. Mais chaque Cour en possédait également un autre, de pouvoir, qui reflétait la magie qui lui était spécifique.

— Tu as redonné la vie à l'un des cœurs, dit Mistral, mais je me demande s'il sera sage de régénérer l'autre.

— L'Antichambre de la Mort est la salle de torture, où la plupart des magies se retrouvent inopérantes, équivalant au point mort, observai-je.

— Mais autrefois, Meredith, c'était bien plus que ça.

— En quoi ? demandai-je en interrogeant mes hommes du regard.

— Des créatures bien plus anciennes que la Féerie, bien plus âgées que nous, y étaient retenues captives. Des vestiges du pouvoir des peuples que nous avons vaincus.

— Je ne suis pas bien sûre de comprendre, Mistral.

— Aide-moi à lui expliquer, dit-il en sollicitant Doyle des yeux.

— Il y avait autrefois des créatures enfermées dans l'Antichambre de la Mort qui pouvaient véritablement faire passer les Sidhes dans l'autre monde, utilisées en tant que méthodes d'exécution ou de supplice, ou simplement comme menace de ces châtiments. La Reine ne s'en souciait pas plus que ça, car comme tu le sais, elle apprécie grandement de mettre la main à la pâte. Nous regarder nous faire déchiqueter un membre après l'autre n'était pas aussi amusant que si elle s'en chargeait personnellement.

— Et nous guérissions mieux après sa propre intervention,

commenta Rhys.

Ce qu'approuva Doyle de la tête en ajoutant :

— En effet, elle pouvait nous torturer plus longtemps et plus souvent si ces créatures ne s'y mettaient pas aussi.

— Mais de quel type de créatures s'agit-il ? demandai-je, n'aimant pas du tout l'air sérieux qu'ils avaient tous.

— D'horribles monstres, dit-il. Au moindre regard posé sur eux, un mortel serait devenu fou.

— Et depuis quand ces trucs ont-ils disparu du sithin ?

— Depuis un millénaire, peut-être même bien avant, répondit-il.

— Les forêts n'ont pas disparu depuis aussi longtemps que ça, dis-je.

— Non, en effet.

— Mais pourquoi avez-vous l'air aussi inquiet ?

— Parce que si toi, ou le pouvoir de la Déesse se manifestant par ton intermédiaire, peux déclencher de tels phénomènes, dit Abe en indiquant du geste la forêt toujours en expansion, alors nous devons nous préparer à ce que le deuxième cœur de notre Cour puisse revenir complètement à la vie, lui aussi.

— Merry est peut-être trop Seelie pour faire resurgir des ténèbres de l'oubli de telles horreurs, fit remarquer Mistral avec espoir.

— Ses deux Mains de Pouvoir sont celles de Chair et de Sang, dit Doyle. Ce ne sont pas des dons magiques Seelies.

— Je suis venu trouver la Princesse afin d'obtenir de l'aide pour les gens de Nerys, mais je ne la mettrai pas maintenant en danger, pas pour une maisonnée truffée de traîtres, se ravisa Mistral.

— Si nous les sauvons, ils vireront leur cuti, lui fis-je remarquer.

— Ils restent convaincus que ta mortalité est contagieuse, dit Rhys. Ils pensent toujours que si tu prends place sur le trône, nous nous mettrons tous à vieillir et à dépérir.

— Penses-tu que la Cour de Nerys ne possède plus suffisamment d'honneur pour réaliser que je tente de m'assurer que le sacrifice de leur chef n'ait pas été vain ? Nerys a donné sa vie pour que sa maisonnée ne soit pas détruite, et je veux que ça,

au moins, ait un semblant de sens.

Les hommes semblèrent y réfléchir quelques instants.

— Ils ont su préserver leur honneur, dit finalement Doyle. En revanche, j'ignore s'ils feront preuve de gratitude.

Chapitre 9

— C'est la magie divine qui nous a fait venir ici, dit Rhys. Mais comment allons-nous sortir de là ? Il n'y a plus de porte pour repartir des jardins morts.

— Meredith, appela Frost, attirant mon attention. Demande au sithin de nous donner une porte de sortie.

— Et crois-tu que ça sera aussi simple que ça ? lui demanda Rhys.

— Oui, si le sithin souhaite que Merry sauve le clan de Nerys, lui rétorqua Frost.

— Et en cas contraire, ou s'il s'en contrefiche ?

— Si tu as une meilleure suggestion, je t'écoute, lui dit Frost avec un haussement d'épaules.

Rhys écarta les mains en signe de réponse négative.

— J'ai besoin d'une porte qui mène hors d'ici, dis-je en considérant la sombre muraille.

L'obscurité se dissipa légèrement et une grande porte dorée apparut sur la paroi rocheuse. Un *merci* flotta sur mes lèvres, mais certaines magies ancestrales n'apprécient pas les remerciements, allant même jusqu'à en prendre offense. Je m'empressai donc de le ravalier, avant de murmurer :

— Quelle porte magnifique !

Des bas-reliefs apparaissaient tout autour du chambranle, des plantes grimpantes ciselées dans le bois comme par un doigt invisible.

— C'est nouveau, ça, chuchota Rhys.

— Franchissons-la avant qu'elle ne décide de s'escamoter, suggéra Frost.

Et il avait plus que probablement raison. Mais curieusement, aucun d'entre nous ne semblait vouloir s'y résoudre avant que les vignes vierges ne finissent d'être tracées comme par

enchantement. Ce ne fut que lorsque le bois cessa de se mouvoir que Doyle effleura la poignée dorée. Il la tourna avant de nous précéder dans un corridor presque aussi noir que sa peau. S'il s'immobilisait, il se fondrait dans le décor.

Rhys toucha la muraille.

— Cela fait des lustres que nous n'avions eu un corridor aussi sombre que celui-ci dans le sithin.

— C'est la même roche que dans la chambre de la Reine, fis-je remarquer dans un murmure.

J'avais connu tant de déplaisantes expériences dans le boudoir d'Andais aux murs brillants de noirceur que voir le sithin s'assombrir autant m'effrayait.

Mistral fut le dernier à passer la porte. Lorsqu'il eut posé le pied de l'autre côté, elle disparut, laissant place à la lisse paroi crépusculaire, intacte et rigide.

— Le corridor où Mistral et Merry se sont envoyés en l'air s'est transformé en marbre blanc, dit Frost. Qu'est-ce qui a fait que celui-ci est devenu noir ?

— Je n'en sais rien, répondit Doyle en scrutant ce couloir enténébré. Il a bien trop changé. Je ne sais pas où nous sommes dans le sithin.

— Regarde là, dit Frost, les yeux fixés sur le mur à l'opposé.

Doyle s'avança à côté de lui, fixant ce qui, selon moi, ressemblait à une paroi aveugle. Puis il laissa échapper un son rauque, sifflant.

— Meredith, rappelle la porte.

— Pourquoi ?

— Contente-toi de le faire.

Sa voix était calme mais vibrait d'un sentiment d'urgence, comme s'il s'obligeait à murmurer alors qu'il aurait voulu hurler. En l'entendant, je me gardai de le contredire.

— J'aimerais une porte pour retourner aux jardins morts, appelai-je.

Elle réapparut, tout en or et bois clair, sculptée de lierre. Doyle ayant fait signe à Mistral de prendre la tête du groupe, celui-ci tendit la main vers la poignée dorée, tenant dans l'autre son épée qu'il avait sortie de son fourreau. Mais que se passait-il ? Pour quelle raison semblaient-ils si alarmés ? Qu'est-ce que

j'avais raté ?

Mistral s'y engouffra, suivi d'Abloec, moi au milieu, Rhys et Doyle fermant la marche avec Frost, qui fut le dernier à passer. Mais avant que je n'aie franchi le chambranle, Abloec s'arrêta, et la voix de Mistral nous parvint des jardins morts, empreinte d'urgence :

— Demi-tour, faites demi-tour !

— Nous ne pouvons pas retourner dans le corridor, lui lança Doyle.

J'étais prise en sandwich entre Rhys appuyé contre mon dos et Abe devant moi. Nous étions immobilisés entre les deux Capitaines de la Garde, chacun d'eux semblant déterminé à nous faire avancer dans la direction opposée.

— Nous ne pouvons avoir deux Capitaines, Mistral, dit Frost. Sans un seul leader, l'indécision prévaudra et nous serons en danger.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? m'enquis-je.

On perçut un bruit provenant de l'autre bout du corridor... un glissement pesant qui me congela le cœur. Je craignais de l'avoir reconnu. Non, je devais sûrement me tromper ! Puis un autre bruit nous parvint : une sonorité aiguë gazouillante... pouvant être prise pour des pépiements d'oiseaux, mais à tort.

— Oh, par la Déesse ! murmurai-je.

— Avance, Mistral, tout de suite, ou nous sommes perdus ! lui intima Doyle.

— Ce n'est pas notre jardin derrière cette porte, lui répondit-il.

Les sons flûtés évoquant des oiseaux se rapprochaient, devançant ceux que produisait ce corps pesant en train de glisser. Les Sluaghs, le cauchemar de la Cour enténébrée, un royaume à part entière, étaient véloce, mais les Volants de la Nuit l'étaient plus encore. Nous nous trouvions dans leur colline creuse ; il semblait que nous avions traversé pour nous retrouver dans leur sithin. Et s'ils nous surprenaient là... il se pouvait que nous en réchappions, ou pas !

— Y a-t-il des Sluaghs qui nous attendent de l'autre côté ? demanda Doyle à Mistral, de l'urgence dans la voix.

— Non, lui lança celui-ci par-dessus son épaule.

— Alors, fonce, tout de suite ! lui ordonna Doyle.

Abloec trébucha comme si Mistral s'était brusquement écarté de son chemin. Nous franchîmes la porte à toute berzingue, poussés par Doyle semblable à quelque puissance élémentaire dans notre dos, ce qui nous fit choir les uns sur les autres. Ensevelie sous les muscles de tous ceux tombés sur moi, je ne pouvais rien voir à part de la chair blanche.

— Où sommes-nous ? demanda Frost.

Rhys se dégagea, m'aidant à me remettre debout. Doyle, Mistral et Frost étaient tous en alerte, les armes tirées, cherchant à repérer l'ennemi à abattre. La porte avait disparu, nous laissant sur la berge d'un lac assombri.

Quoique le définir par ce terme soit un peu exagéré. Le lit en était asséché à l'exception d'un peu d'écume visqueuse tout au fond de ce plan d'eau mourant. Des ossements y étaient éparpillés ainsi que sur la rive. Ils avaient un aspect brillant, atténué par la luminosité blafarde qui tombait de la voûte rocheuse, donnant l'impression que la lune avait été râpée contre la pierre. Tout autour et au bord, les parois rocailleuses de la grotte s'élevaient abruptement dans les ténèbres, longées d'une saillie étroite, avant de retomber droit dans le lac.

— Rappelle la porte, Meredith, dit Doyle, son visage sombre, vigilant, toujours tourné vers cette contrée infertile.

— Oui, et cette fois, sois plus précise sur notre destination, ajouta Mistral.

Je perçus une inspiration aiguë et jetai un coup d'œil dans la direction d'Abloec, toujours par terre. Sous la faible lumière, sa main était noire, brillante.

— Mais que sont ces os qui peuvent trancher la chair sidhe ?

— Ce sont les os des plus puissants Sluaghs, lui répondit Doyle. Des créatures tellement fantastiques que lorsque ce peuple a commencé à voir son pouvoir s'estomper, leur magie n'était plus suffisante pour les garder en vie.

Je m'accrochai à Rhys et murmurai :

— Nous sommes dans les jardins morts des Sluaghs !

— Oui. Rappelle la porte, tout de suite !

Doyle me lança un regard, avant de le reporter sur le paysage obscurci.

— Active-toi, Merry ! dit Rhys, qui me tenait contre lui d'une main, le flingue dans l'autre.

— J'ai besoin d'une porte pour le sithin des Unseelies.

Et elle apparut... sur l'autre rive du lac asséché !

— Allons bon, voilà qui est pratique, murmura Rhys avec ironie tout en m'étreignant un peu plus.

— Il y a de la place pour le contourner en marchant tout au bord, si nous faisons gaffe, dit Mistral. Nous pourrions progresser entre les parois de la grotte et le lit du lac, si nous avançons prudemment en évitant les ossements.

— Fais très attention, lui conseilla Abe.

Il s'était remis debout à présent, la main et le bras gauches couverts de sang, la coupe en corne toujours dans la droite, et rien de plus, étant donné qu'il avait laissé ses armes dans la chambre. Mistral s'était quant à lui rhabillé et réarmé. Frost était aussi armé qu'en début de soirée. Doyle ne portait que ce qu'il était parvenu à attraper. Pourtant, même s'il n'était pas couvert jusqu'au cou, cela ne limitait en rien la quantité d'armes qu'il portait.

— Frost, panse la blessure d'Abloec, dit-il. Puis nous nous mettrons à courir vers la porte.

— Ce n'est pas trop grave, les Ténèbres, lui mentionna Abe.

— Il s'agit d'un lieu de pouvoir pour les Sluaghs, pas pour nous, dit Doyle. Je ne prendrai pas le risque que tu meures parce qu'on ne t'aura pas fait de pansement.

Frost ne le contesta pas et se dirigea vers Abloec pour lui bander la main avec un long morceau de tissu qu'il avait déchiré de sa propre chemise.

— Pourquoi tout fait-il plus mal quand on est sobre ? s'enquit ce dernier.

— Les choses semblent aussi s'améliorer dans cet état, dit Rhys.

Je levai les yeux vers lui.

— Tu sembles parler en connaissance de cause. Mais je ne t'ai jamais vu torché.

— J'ai passé la majeure partie du XVI^e siècle aussi saoul que me le permettait ma constitution. Tu as pu voir comment Abe a travaillé dur pour se bourrer la gueule, mais nous ne restons pas

dans cet état bien longtemps. Pourtant moi, j'ai essayé. Je m'y suis efforcé, la Déesse sait à quel point.

— Mais pourquoi ? Pourquoi durant ce siècle en particulier ?

— Et pourquoi pas ? me rétorqua-t-il sur le ton de la plaisanterie, dont Rhys faisait invariablement usage quand il cherchait à dissimuler des choses.

L'arrogance de Frost, l'impassibilité de Doyle, l'humour de Rhys : tout autant de moyens de se planquer.

— Sa blessure nécessite l'intervention d'un guérisseur, dit Frost, mais j'ai fait ce que j'ai pu.

— Fort bien, dit Doyle, se remettant en route, nous précédant en longeant le bord du lac vers la porte irradiant d'une douce lumière dorée qui s'était présentée à mon appel.

Mais pourquoi était-elle apparue de l'autre côté ? Pourquoi pas à côté de nous, comme les deux fois précédentes ? Pourquoi s'était-elle matérialisée là ? Pourquoi le sithin des Sluaghs, ainsi que celui des Unseelies, obéissaient-ils à mes souhaits ?

La berge était si étroite que Doyle, trop large d'épaules, dut s'adosser à la paroi pour progresser. J'étais mieux adaptée physiquement que les hommes pour avancer sur ce sentier, mais je dus quand même plaquer mon dos nu contre la muraille lisse. Les pierres n'étaient pas froides comme dans une grotte ordinaire, mais étrangement tièdes. Cette saillie sur laquelle nous avancions, centimètre par centimètre, était prévue pour de plus petites créatures, voire certaines sans pattes. Les squelettes qui la jonchaient correspondaient à des êtres qui avaient nagé, ou rampé, mais à rien de bi, ni de quadrupède. Les ossements ressemblaient aux restes entremêlés de poissons, de serpents et autres bestioles généralement dépourvues d'ossature dans les océans de la terre des mortels. Ces êtres avaient dû ressembler à des poulpes, sauf que ceux-ci n'ont généralement pas de squelette.

Nous étions parvenus à mi-parcours autour de cette rive étrécie jonchée d'os, lorsque l'air se mit à onduler près de la porte, puis à tourbillonner quelques instants. Sholto apparut. Sholto, le Roi des Sluaghs, le Seigneur de l'Insaisissable.

Chapitre 10

Sholto avait en tout point de vue le physique d'un noble Sidhe Seelie : grand, beau et musclé. Sa longue chevelure d'un blond platine évoquait l'éclat du soleil hivernal mêlé d'un soupçon de neige. Le bras en écharpe, il tourna la tête vers la lumière et une touche sombre rappelant une ecchymose lui marbra le visage. Kitto nous avait dit que Sholto avait été attaqué par sa propre Cour. Elle craignait que, s'il couchait avec moi, cela le rendrait complètement Sidhe et plus assez Sluagh pour demeurer leur Roi.

Quatre silhouettes vêtues de pèlerines se tenaient derrière lui. Elles se déployèrent, certaines vers la porte étincelante, d'autres vers nous.

— Roi Sholto, dit Doyle, nous ne sommes pas venus ici sciemment. Nous te demandons pardon pour avoir pénétré dans ton royaume sans invitation.

Je me serais laissée tomber à genoux, si seulement j'avais eu de la place, mais le rebord de terre noire s'effritait à quelques centimètres à peine de mes orteils, et mon dos était comme scellé contre la paroi rocheuse. Il n'y avait sur ce chemin aucune place pour des génuflexions courtoises et également trop peu pour que les gardes puissent combattre. S'ils s'en prenaient à nous maintenant, nous serions perdants.

Une lame scintilla au côté de l'un des plus petits gardes enveloppé d'une houppelande, qui nous dit :

— Vous êtes nus et quasiment désarmés : seule une situation désespérée vous aurait fait venir ici dans cet accoutrement en compagnie de la Princesse.

— C'est le début de leur invasion, déclama une voix féminine.

Une voix que je connaissais bien : Agnès la Noire, la chef des gardes du corps de Sholto, ainsi que de ses maîtresses à sa Cour.

En pleine crise de jalousie, elle avait tenté de me tuer une fois déjà.

Sholto se tourna légèrement pour la regarder. Ce mouvement révéla que son buste portait pour seul vêtement de larges bandages blanchâtres. Quoi qu'ils recouvrent, ce devait être une terrible blessure.

— Ça suffit, Agnès, ça suffit ! lui dit-il, la réduisant au silence, toute la grotte résonnant d'échos.

Agnès, vêtue d'une pèlerine noire, le surplombant de toute sa hauteur, me lança un regard. Je n'eus qu'un instant pour apercevoir le scintillement dans ses yeux, au cœur de la laideur crépusculaire de son visage. Les Sorcières de la Nuit étaient hideuses ; cela faisait partie intégrante de leur personnage.

L'un des plus petits gardes se pencha vers Sholto, semblant lui murmurer quelque chose à l'oreille, mais les échos qui sifflèrent en se répercutant contre les parois de la grotte n'avaient aucun rapport avec la parole humaine. Il émanait de ce corps de la taille d'un homme le pépiement suraigu d'un Volant de la Nuit. Pourtant il ne pouvait pas l'être puisqu'il se déplaçait sur ses deux pieds.

Sholto se tourna vers nous.

— Voulez-vous dire que c'est notre Reine qui vous a envoyés ici ?

— Non, répondit Doyle.

— Princesse Meredith, me héla Sholto, nous aurions tout à fait le droit de massacrer ton escorte et de te garder ici jusqu'à ce que ta tante paie une rançon pour te récupérer. Les Ténèbres est au courant du protocole, tout comme Froid Mortel. D'autre part, Mistral s'est sans doute laissé égarer par son tempérament volatil, et Abloec n'est pas à ça près, il a tendance à apparaître n'importe où quand l'alcool lui brouille les neurones, n'est-ce pas, Segna ?

La silhouette portant une pèlerine jaune pâle s'exprima alors d'une voix rude.

— Ouais, il était pas content quand il a dessaoulé, hein, porteur de coupe ?

J'avais déjà entendu Abe se faire appeler par ce terme se voulant péjoratif, mais sans réellement en comprendre la

raison, jusqu'à cette nuit. Il s'agissait d'un rappel de ce qu'il avait été jadis ; une manière de lui frotter le nez dans ce qu'il avait perdu.

— Vous m'avez appris à choisir plus prudemment l'endroit où je succombe aux torpeurs éthyliques, mesdames, dit-il de cette intonation amusée teintée d'amertume qui lui était habituelle.

Les deux sorcières s'esclaffèrent. Les autres gardes s'y joignirent en chœur avec un rire sifflant, qui m'indiqua que, quels que soient les deux plus petits, ces zigotos étaient de la même espèce.

— Ne t'inquiète pas, les Ténèbres, dit Sholto, les sorcières n'ont pas aidé Abe à briser son vœu d'abstinence, car cela aurait signifié la peine de mort pour tous. La lacération de la chair blanche d'un Sidhe les divertit quasiment tout autant que le sexe.

La voix pépiante et haut perchée se fit à nouveau vaguement entendre. Sholto acquiesça d'un signe de tête à ce qu'elle lui transmet.

— Ivar vient de me faire une remarque judicieuse. Vous êtes tous trempés et maculés de boue, et cela n'a pu se produire ici dans notre jardin, fit-il observer en indiquant de sa main indemne la terre desséchée qui commençait à se craqueler par endroits, ainsi que le peu d'eau piégée des mètres plus bas, de toute évidence inaccessible.

— Je demande l'autorisation de faire descendre la Princesse de cette saillie, dit Doyle.

— Non, répondit Sholto, elle est suffisamment en sécurité là où elle est. Réponds-moi, les Ténèbres... ou Princesse... ou quelqu'un d'autre ! Comment se fait-il que vous soyez mouillés et tout crottés ? Je sais pertinemment qu'il neige en surface ; n'en profitez pas pour raconter des bobards.

— Les Sidhes ne mentent jamais, lui rappela Mistral.

Sholto et ses gardes s'esclaffèrent de plus belle, le pépiement aigu se mêlant à la voix d'alto des sorcières et au rire ouvertement guilleret de Sholto.

— *Les Sidhes ne mentent jamais !* Épargne-nous ces blagues, ou devrais-je plutôt dire, ce plus gros mensonge parmi tous les

autres.

— Nous ne sommes pas autorisés à mentir, insista Doyle.

— Non, mais la version sidhe de la vérité est tellement cousue de fil blanc qu'elle en est pire qu'un mensonge. Nous, les Sluaghs, préférierions un mensonge bien sincère aux semblants de vérité que nous fait ingurgiter la Cour à laquelle nous sommes censés appartenir. Nous crevons de faim sur un régime de semi-mensonges. Alors parle vrai, si tu peux. Comment se fait-il que vous soyez trempés et tout boueux, et ici ?

— La pluie est tombée dans les jardins morts de notre sithin, expliqua Doyle.

— Encore du baratin ! s'exclama Agnès.

J'eus alors une illumination.

— Je jure sur mon honneur... commençai-je à dire.

L'une des sorcières éclata de rire mais je poursuivis :

— ... et sur Les Ténèbres Qui Dévorent Toutes Choses, qu'il pleuvait dans les jardins Unseelies lorsque nous en sommes sortis.

Je ne faisais pas seulement un serment qu'aucun Sidhe ne briserait intentionnellement en raison de la malédiction qui accompagnait un tel parjure, mais aussi un serment que j'avais requis de Sholto des semaines plus tôt lorsqu'il m'avait retrouvée en Californie. Il m'avait ainsi fait la promesse qu'il ne me voulait aucun mal, et je l'avais cru.

Ce serment solennel réduisit même les Sorcières de la Nuit au silence.

— Fais attention à tes paroles, Princesse, me dit Sholto. Certaines magies sont encore puissantes.

— Je sais ce que j'ai promis, et j'ai conscience de toutes ses implications, Roi Sholto, Seigneur de l'Insaisissable. Je suis trempée de la première averse à avoir arrosé les jardins morts depuis des siècles. Ma peau est maculée de la terre régénérée : elle n'est plus aride.

— Et comment est-ce possible ? demanda Sholto.

— Ce n'est *pas* possible ! dit Agnès. C'est de la magie Seelie, et non Unseelie. Ils conspirent ensemble pour nous exterminer. Je te l'ai dit, la Cour Dorée n'aurait jamais osé si elle n'avait pas reçu tout le soutien de la Reine de l'Air et des Ténèbres. Et en

voici la preuve !

Elle indiqua la porte brillante d'un sombre bras musclé, en un geste quelque peu théâtral.

— Meredith, fais disparaître la porte, me chuchota Doyle.

— Les messes basses ne feront pas de toi mon ami, les Ténèbres ! réagit Sholto.

— J'ai dit à la Princesse de faire disparaître la porte, pour vous montrer qu'il ne s'agit aucunement d'une affaire Seelie.

Agnès se retourna si vivement que sa capuche retomba pour révéler la paille sèche de ses cheveux noirs, et sa peau terriblement abîmée, couverte de pustules et de plaies suppurantes. Les Sorcières dissimulaient leur laideur, fait plutôt exceptionnel chez les Sluaghs, la plupart considérant toute bizarrerie physiologique comme un signe de beauté irréfutable, ou de pouvoir. Celles-ci se cachaient, cependant, tout comme les deux autres gardes plus petits.

Agnès me désigna de sa longue main aux griffes noires.

— Elle n'a pas invoqué cette porte ! Elle est mortelle, et la main mortelle n'a jamais fait apparaître ce type d'accès !

— Princesse, si tu veux bien, dit Doyle d'une voix sourde mais claire, afin de ne pas être accusé de faire des cachotteries.

Je m'exprimai bien haut et fort pour qu'ils puissent m'entendre, et la grotte répercuta l'écho de ma voix, semblant rebondir contre les parois.

— S'il te plaît, fais disparaître la porte maintenant, cela m'est nécessaire.

Il y eut un semblant d'hésitation, comme si elle voulait m'accorder une seconde pour reconsidérer cette requête ; puis elle disparut. Les gardes de Sholto s'agitèrent, et Agnès sursauta comme si on venait de lui pincer le cul.

— La chair mortelle ne peut contrôler le sithin ! Quel qu'il soit !

— Il y a quelques heures à peine, j'aurais été d'accord avec toi, lui dis-je.

— Comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ? s'enquit Sholto.

— J'ai demandé un accès aux jardins morts. Il ne m'est jamais venu à l'esprit que ce que je pouvais invoquer m'amènerait chez toi, Sholto.

— Roi Sholto ! crut bon de rectifier Agnès.
— Roi Sholto, dis-je, consciencieusement.
— Et pour quelle raison cette requête t'a-t-elle donné accès à notre jardin, Princesse Meredith ? s'enquit-il.

— Doyle m'a demandé de nous faire revenir aux jardins morts. C'est tout simplement ce que j'ai fait : j'ai invoqué une porte y menant. Mais sans spécifier quels jardins, et tu connais la suite.

Sholto ne me quittait pas des yeux. L'or triple de ses iris, du métal fondu, des feuilles d'automne et de l'éclat blafard du soleil, lui embellissait le visage, mais sans en rendre l'expression un tant soit peu moins intense. Il me fixait comme s'il voulait me soupeser d'un seul regard.

— Cela ne se peut ! éructa Agnès.

— Si c'était un mensonge, ils en auraient trouvé un bien plus convaincant, lui dit Sholto.

— Crois-tu encore quoi que ce soit que pourrait te raconter ce petit bout de chair sidhe blême, Roi Sholto ? lui demanda Agnès. N'as-tu donc rien appris après ce qu'ils t'ont fait ?

Je n'étais pas certaine de savoir à quoi elle faisait référence, mais j'en déduisis que cela avait un rapport avec les bandages qui emmaillotaient Sholto.

— Silence ! dit celui-ci.

Mais son expression, la manière dont il se retourna, exprimaient un certain embarras. La dernière fois que je l'avais vu, il s'était dissimulé derrière un masque d'arrogance, comme Frost le faisait habituellement. Quel que soit le personnage qu'il avait créé pour se planquer à la Cour, il semblait s'être craquelé, si bien qu'à présent il ne lui restait plus rien pour cacher ses émotions.

— Pouvons-nous t'approcher, Roi Sholto ? lui demandai-je d'une voix claire mais plus douce.

Le grand homme à l'élégance hautaine que j'avais rencontré à Los Angeles n'était plus à présent que l'ombre de lui-même, les épaules légèrement avachies.

— Non, ne vous y risquez pas ! répondit Agnès de sa voix étrangement profonde.

La plupart des Sorcières de la Nuit avaient une intonation

caquetante qui donnait l'impression qu'elles s'étaient goinfrées de gravier.

Sholto se tourna brusquement vers elle et ce mouvement lui coûta cher, car il faillit en perdre l'équilibre. Cela sembla nourrir encore sa fureur.

— Je suis le Roi ici, Agnès, et non toi ! Moi ! dit-il en se frappant le haut de la poitrine. Moi, Agnès, et non toi ! Moi ! Je suis toujours le Roi !

Il nous fit ensuite face. Ses bandages présentaient des taches de sang frais, comme s'il avait fait craquer les points de suture. Sholto était à moitié Sidhe, de haute naissance, et à moitié Sluagh, et ces derniers étaient encore plus difficiles à blesser que les premiers. Qu'est-ce qui avait bien pu l'amocher autant ?

— Les Ténèbres, ramène-la sur la terre ferme, concéda Sholto.

Doyle me fit avancer avec précaution, Rhys ne me lâchant à aucun moment l'autre bras. Ils m'aidèrent à passer sur l'autre rive, plus large. Les autres suivirent, avançant avec réticence vers un terrain moins risqué.

Doyle me prit par la main pour me guider, très formellement, vers les Sluaghs qui attendaient. Nous devons progresser lentement, en raison des ossements, sachant ce qu'ils avaient fait à Abloec, et parce que nous étions tous deux pieds nus. Nous avons assez de blessures pour cette nuit.

— Comme je te hais, Princesse ! me notifia Agnès.

Sholto lui dit alors, sans se retourner :

— Je suis sur le point de perdre toute patience avec toi, Agnès. Il serait dans ton intérêt de ne pas me pousser à bout !

— Ils évoluent telles l'ombre et la lumière, si gracieux dans le champ d'os qui compose notre jardin, dit Agnès, et tu la dévores des yeux comme si elle n'était que ripailles et que tu avais une de ces dalles !

Ce commentaire me fit lever les yeux, les détournant des ossements périlleux.

— Abstiens-toi de faire des commentaires, Agnès, lui dit-il, mais seul son désir se voyait sur son visage.

Elle avait raison, on y lisait bien plus que de la lubricité, quoiqu'il ne s'agisse pas non plus d'amour. On discernait de la

souffrance dans son regard, celle d'un homme n'ayant d'yeux que pour quelque chose qu'il savait lui être inaccessible, la désirant bien plus que quoi que ce soit d'autre au monde. Qu'est-ce qui avait bien pu rendre Sholto aussi transparent aux yeux de l'univers ? Qu'est-ce qui l'avait réduit à ça ?

Doyle s'arrêta dans une zone avec moins d'ossements, juste hors de portée des Sluaghs ; ou plutôt, autant qu'il nous était possible de l'être en ce lieu. Les hommes qui nous avaient suivis demeurèrent quelques pas en arrière, comme si Doyle leur avait fait un signal qui m'avait échappé, afin de ne pas serrer de trop près Sholto et ses gardes. Nous n'étions pas en position de force. Nous avons envahi leur territoire, et pas l'inverse. Du coup, nous devons nous montrer des plus courtois. Je l'avais compris, mais en étudiant le visage de Sholto, j'eus l'impression que nous avions débarqué comme un cheveu sur la soupe, en plein milieu de quelque chose qui ne nous regardait absolument pas.

Je me prosternai en entraînant Doyle avec moi. Je courbai la tête, non pas simplement pour exprimer mon respect, mais parce que je ne pouvais plus supporter la peine sur les traits de Sholto. Je ne la méritais en rien. J'étais trempée, maculée de boue. Je devais avoir l'air d'un truc innommable qu'un chat aurait traîné à l'intérieur après la tempête, et cependant, il me fixait avec un désir douloureux à voir. J'avais déjà donné mon accord pour coucher avec lui, vu qu'il faisait partie de la Garde Royale de la Reine, et qu'il était Roi lui-même. Il m'aurait, alors pourquoi me regardait-il avec l'expression que Tantale avait dû avoir dans le royaume d'Hadès ?

— Tu es la Princesse de la Cour Unseelie, peut-être notre prochaine Reine. Pourquoi te prosternes-tu devant moi ?

Sholto tentait de maîtriser sa voix, de conserver un ton neutre, et y parvint presque.

— Nous sommes venus sur ton territoire par hasard, sans y être invités, lui dis-je, les yeux toujours fixés au sol, la main toujours dans celle de Doyle. Nous sommes entrés sans autorisation. Nous te devons des excuses. Tu es le Roi des Sluaghs, et bien que tu fasses partie de la Cour enténébrée, tu représentes cependant un royaume à part entière. Je ne suis qu'une Princesse royale, potentiellement héritière d'un trône

qui gouverne tes terres. Mais toi, Sholto, tu es déjà Roi. Le Roi de nos invités maléfiques en personne. Toi et tes sujets êtes des invités éminents, l'ultime Meute Sauvage. Merveilleux et terrifiant est ce peuple qui t'a sacré Roi. Quiconque ayant un statut moins important que souverain vous doit le respect sur votre propre territoire.

J'entendis qu'on s'agitait derrière moi, comme si l'un des gardes s'apprêtait à contester le discours que je venais de prononcer, mais la main de Doyle demeura paisible sous la mienne. Il avait pigé que nous étions toujours en danger. De plus, ce que je venais de dire était vrai. À une époque, les Sidhes comprenaient qu'on devait respecter tous les royaumes sous leur tutelle et pas seulement ceux qui étaient de leur sang.

— Relève-toi, voyons, et cesse de te moquer de moi !

Les paroles de Sholto étaient inexplicablement emplies de rage.

Je levai les yeux pour voir ce visage avenant se consumer de colère, à en être défiguré.

— Je ne comprends pas... commençai-je à dire.

Mais il ne me laissa pas le temps de terminer. S'avançant brusquement à grands pas, il m'attrapa par le poignet et m'obligea d'une secousse à me remettre debout, entraînant Doyle à ma suite. Celui-ci resserra son étreinte sur ma main.

Sholto m'attira plus près de lui, ses doigts s'enfonçant dans mon biceps tandis qu'il laissait libre cours à sa rage à quelques centimètres à peine de mon visage.

— Je ne voulais pas croire Agnès ! Je ne croyais pas qu'Andais permettrait un tel outrage, mais à présent, j'ai changé d'avis. À présent, je le crois ! dit-il en me secouant si fort que j'en perdis l'équilibre ; seule la poigne de Doyle m'empêcha de tomber.

— J'ignore ce dont tu parles, dis-je en faisant des efforts considérables pour préserver la régularité de ma voix.

— Ah vraiment ! Vraiment !!!

Il me lâcha brusquement en me propulsant, vacillante, contre Doyle. Puis Sholto plongeait sa main indemne sous les bandages lui recouvrant la poitrine et le ventre, et les déchira.

Doyle pivota, si bien que je me retrouvai derrière lui. Il

s'interposa entre moi et ce qui allait survenir, quoi que cela puisse être. Je ne protestai pas. Sholto était de mauvais poil et je ne l'avais encore jamais vu se mettre dans tous ses états.

— Serais-tu venue constater ce qu'ils ont fait ? Est-ce cela que tu voulais voir ?!!!

Il hurla ces derniers mots, remplissant la grotte d'échos, comme si les parois mêmes hurlaient aussi.

Je pouvais maintenant voir ce qu'il y avait sous les bandages. Sholto était né de l'union d'une noble de la Cour Unseelie et d'un Volant de la Nuit. La dernière fois où je l'avais vu torse nu, sans qu'il fasse usage de magie pour le faire paraître lisse, musclé et complètement sidhe, il s'y trouvait une multitude de tentacules qui prenaient naissance quelques centimètres sous sa poitrine pour s'arrêter juste au-dessus de son bas-ventre. Il avait hérité des tentacules qui servaient de bras et de jambes aux Volants de la Nuit, ainsi que d'autres aux minuscules extrémités suceuses correspondant à des organes sexuels secondaires. Ces petits extras m'avaient incitée à éviter de l'accueillir dans mon lit. Que la Déesse me vienne en aide, je les avais perçus comme des difformités. Mais maintenant, ce n'était plus un problème.

La zone de peau où ils s'étaient trouvés n'était plus à présent que chair à vif, rouge, exposée. Ceux, quels qu'ils soient, qui lui avaient infligé ça ne s'étaient pas contentés de les trancher, mais les avaient rasés, ainsi que la majeure partie de son épiderme !

Chapitre 11

— Quelle tête tu fais, Meredith... tu n'en savais rien ! Tu n'en savais vraiment rien !

Sa voix semblait plus calme, à la fois soulagée et de nouveau blessée, comme s'il ne s'y attendait pas du tout.

Je dus m'obliger à relever les yeux de son ventre écorché vers son visage. Les siens étaient bien trop écarquillés, la bouche entrouverte, comme s'il cherchait à reprendre son souffle. Il avait l'air choqué. Je retrouvai l'usage de la parole dans un murmure rauque.

— Je ne savais pas.

Je m'humectai les lèvres, m'efforçant de me ressaisir. J'étais la Princesse NicEssus, Détentrice de deux Mains de Pouvoir et qui essayait de devenir reine ; je devais sérieusement m'améliorer. Je m'étais instinctivement blottie contre Doyle, dont je m'écartai maintenant. Si Sholto pouvait survivre à une telle blessure, alors le moins que je puisse faire était de ne pas me dégonfler face à cette atrocité.

La voix haut perchée provint à nouveau de l'un des gardes de petit gabarit, et Sholto sembla y faire écho :

— Ivar a raison. Vos visages, tous sans exception, racontent la même chose : aucun de vous n'était au courant. D'un côté, je me sens un peu moins trahi ; mais de l'autre, j'en déduis que la politique à notre Cour est devenue encore plus dangereuse... pour nos deux Cours.

Je m'avançai de quelques pas vers lui, lentement, comme on s'approche d'un animal blessé pour ne pas l'effrayer davantage.

— Qui a fait ça ? lui demandai-je.

— La Cour Dorée.

— Veux-tu parler des Seelies ?

Il acquiesça d'un imperceptible signe de tête.

— Seul Taranis en personne serait capable de t'entraîner loin de tes Sluaghs, dit Doyle. Aucun autre noble de sa Cour ne serait suffisamment puissant pour te capturer comme ça.

Sholto le fixa, d'un regard empli de considération.

— Voilà un immense compliment venant des Ténèbres de la Reine.

— C'est la vérité. La Princesse l'a mieux formulé : les Sluaghs sont les vestiges de la Meute Sauvage. Les derniers dans toute la Féerie. Toi et ton peuple êtes les seuls ayant encore de la magie dans les veines. Cela est loin d'être un pouvoir négligeable, Roi Sholto.

— Nous aurions dû entendre l'échauffourée même à l'intérieur de notre sithin, dit Frost, dont l'intonation reflétait une certaine part d'interrogation.

Sholto le regarda en clignant des yeux, avant de les détourner, semblant avoir soudainement réalisé, embarrassé, qu'il ne souhaitait rencontrer le regard de personne.

— Ce qui ne peut être pris par la force des armes peut facilement être remporté par de la chair tendre, fit remarquer Segna la Dorée de sa voix geignarde qui émana de sous sa capuche jaune sale.

Sholto ne lui intima pas de se taire. Il baissa en fait la tête, un pan de sa chevelure pâle lui assombrissant le visage. Je ne voyais pas à quoi faisait allusion Segna mais, pour Sholto, c'était plus que clair. Elle avait mis le doigt dessus, en plein dans le mille.

— Je n'exigerai pas cela de toi, dit Doyle, mais si le peuple de Taranis t'a blessé, alors cela représente un défi direct à l'autorité de notre Reine. Soit ils croient que nous n'allons pas lancer de représailles, soit que nous ne sommes pas assez puissants pour l'envisager.

Sholto releva alors la tête.

— Comprends-tu à présent pourquoi je pensais que la Reine devait être au courant ?

— Parce que, sans son accord, cette agression aurait encore moins de sens, dit Doyle en opinant du chef.

— Des guerres ont démarré pour moins que ça, ajouta Mistral.

Ce commentaire lui valut un bref regard de Sholto.

— La dernière fois que je t'ai vu, tu étais assis sur le trône du consort, aux pieds de la Princesse Meredith.

— J'en fus honoré, dit Mistral en courbant la tête.

— J'ai moi-même siégé sur ce trône et ce fut un honneur, mais vide de sens. As-tu ressenti la même chose ?

Mistral hésita avant de répondre :

— Non, j'ai plutôt entrevu tout ce que je pouvais espérer, et bien plus encore.

Je m'efforçai de ne pas lui jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule. Sa voix était si prudente ! Je savais qu'il percevait chez ce Roi, là devant nous, quelque chose que moi, je n'avais pas perçu, du moins jusqu'alors. Il désespérait de connaître l'effleurement d'une Sidhe ; il désirait que le scintillement d'une magie supérieure s'assortisse à la sienne. Il ne m'était pas venu à l'esprit que Sholto, au sein de son propre royaume, s'était languï que je tienne ma promesse en lui offrant mon corps. Les tentatives d'assassinat, les meurtres et des manigances politiques bien trop indénombrables m'avaient empêchée de la tenir. Mais je n'avais nullement eu l'intention de me parjurer.

— Loin de moi l'idée que cela soit ressenti comme un honneur dénué de sens, Roi Sholto, lui dis-je. Mais je tiendrai la promesse que je t'ai faite.

— Alors tout de suite... couche avec lui maintenant ! dit à nouveau Segna, sa voix semblable à un geignement grinçant. C'est ce que cette garce de Seelie a dit, aussi : que lorsqu'il serait rétabli, elle coucherait avec lui !

Je fixai Sholto.

— Tu as *permis* qu'on te fasse ça ?!!!

— Jamais ! répondit-il en démentant du chef.

La voix d'Agnès à l'intonation plus cultivée et humaine que celle de sa sœur se fit entendre :

— Sholto, tu as rêvé d'être Sidhe, totalement Sidhe, depuis ta plus tendre enfance. Ne mens pas à quelqu'un qui t'a élevé.

— Je voulais aussi les ailes d'un Volant de la Nuit quand j'étais petit... t'en souviens-tu ?

Elle acquiesça de la tête, celle-ci semblant trop grosse pour ses épaules étroites.

— Comme tu as pleuré lorsque tu as réalisé que tu n'en aurais jamais.

— On désire tant de choses quand on est enfant. J'admets que, par moments, j'ai souhaité qu'ils aient disparu.

Il fit un geste pour toucher ce qui n'était plus, comme un amputé essayant de gratter un membre fantôme. Puis il laissa retomber sa main avant qu'elle n'effleure son ventre si horriblement écorché.

— Mais comment ont-ils pu te piéger, et pourquoi ont-ils fait ça ? s'enquit Doyle.

— Je suis un Roi indépendant, pas seulement un noble de la Garde de la Reine. Si les Seelies ne me percevaient pas comme un être impur, j'aurais pu coucher avec l'une de leurs femmes Sidhes depuis longtemps. Mais ils me considèrent comme un crime pire encore qu'un Sidhe Unseelie. La Reine Andais m'appelle sa Créature Perverse et les Seelies le prennent pour argent comptant. Je ne suis que ça, un monstre, une abomination à leurs yeux.

— Sholto, l'appelai-je dans un murmure.

— Ne t'en préoccupe pas, Princesse... je t'ai vu reculer devant moi, toi aussi.

Je m'approchai de lui.

— Au début, en effet. Mais depuis, je t'ai vu étinceler de ton pouvoir. Ces membres supplémentaires brillaient d'un tel jeu de couleurs qu'ils ressemblaient à autant de bijoux au soleil. J'ai senti ton corps vibrer de magie, ta nudité sur le mien.

Je posai la main sur son bras. Il ne l'écarta pas.

— Tu ne l'as pas baisé ! s'écria Segna.

— Non, mais je l'ai accueilli dans ma bouche, et si tu ne nous avais pas interrompus cette nuit-là, nous aurions sans doute été bien au-delà.

Je n'avais pas particulièrement apprécié les excroissances de Sholto, mais lorsque son pouvoir s'était mis à animer sa peau de scintillements, sa magie répondant à ma caresse buccale, je l'avais vu nettement, pendant un bref et lumineux instant. Je l'avais vu si beau, j'avais alors considéré cette nichée tentaculaire, non pas comme une difformité mais simplement comme une autre partie de lui-même. Je doutais cependant de

pouvoir dormir dans le même lit que lui, mais pour le sexe... le sexe avait semblé être une idée géniale sur le moment. J'essayai maintenant qu'il voie ce que je pensais sur mon visage, mais peut-être que cela s'y reflétait déjà, car il recula de quelques pas et commença à nous raconter le traquenard dans lequel il était tombé.

— J'aurais dû savoir que ce n'était qu'un mensonge, dit-il. Dame Clarisse a proposé de me rencontrer. Elle a envoyé un message disant qu'elle m'avait aperçu sans ma chemise et que, depuis, elle avait été incapable de résister aux fantasmes que cette vue avait suscités en elle. J'ai saisi la perche, sans réfléchir. Je désirais tant me retrouver en compagnie d'une Sidhe, même pour une nuit.

Je ne me sentais pas très souvent coupable, comme beaucoup à la Féerie, mais en cet instant, je sus que si je l'avais accueilli dans mon lit, il n'aurait pas été si vulnérable au piège de cette Seelie. Ou l'aurait-il été encore davantage, en fait ? Ça, on ne le saurait jamais.

J'essayai de l'étreindre tout en évitant d'effleurer son ventre pour ne pas raviver sa souffrance. Segna parvint à m'atteindre par-delà Sholto et me repoussa violemment à l'écart.

— Ne la touche plus à l'avenir, lui lança-t-il sèchement d'une voix que la colère étouffait.

— La voilà qui te fait des câlineries, geignit Segna, et la voilà qui te pelote, parce que ces petits bouts dégueus ont disparu ! Voilà qu'elle veut bien de toi, tout comme l'autre salope de Sidhe !

— Elle m'aurait touché cette nuit-là à Los Angeles si tu nous avais laissés tranquilles, lui rappela-t-il.

Agnès alpagua sa sœur, l'attirant en arrière.

— Il a raison, Segna. Nous avons aussi notre part de responsabilité à endosser pour cette atrocité.

Une larme glissa de l'un de ses yeux d'un jaune chiasseux. Elle se détourna afin de se dérober à ma vue. La plupart des êtres de la Féerie pleuraient lorsque nous pleurions ou laissions ouvertement libre cours à toute démonstration d'émotion. Ce n'était que lorsque nous nous rapprochions d'un trône que nous apprenions à dissimuler nos sentiments. Et dire qu'on nous

prenait pour un peuple libéré !

— Dame Clarisse m’a invité à l’intérieur du sithin des Seelies, poursuivit Sholto. Elle m’a conduit, enveloppé d’une houppelande, par des voies détournées jusqu’à sa chambre à coucher. Puis elle m’a dit que bien que mes tentacules la fascinent, elle en avait également une grande frayeur. Elle a dit qu’elle ne pourrait supporter qu’ils la frôlent pendant que nous ferions l’amour. C’est à ce moment que je me suis conduit comme le dernier des crétins... je l’ai laissée m’attacher, afin de ne pas l’effleurer accidentellement de ces membres qu’elle redoutait tant, tout en disant qu’elle en avait envie.

Il fuyait tout le monde du regard. Je vis son visage s’empourprer même à travers ses mèches blanches. Il se consumait d’embarras.

— Lorsque je me suis retrouvé sans défense, poursuivit-il, des Sidhes se sont glissés dans la chambre. Et ils m’ont fait ce que vous voyez là.

— Leur Roi était-il avec eux ? s’enquit Doyle.

— Un Roi ne se salit pas les mains, lui répondit Sholto en démentant de la tête. Tu le sais pourtant, les Ténèbres.

— Était-il au courant ? demanda Doyle.

— Ils n’auraient pu le faire sans qu’il en ait eu connaissance, dis-je. Ils le craignent bien trop.

— Mais en étant absent, il s’est ménagé une porte de sortie. Il pourra le nier si nécessaire, dit Sholto. Si je pouvais évaluer ce qu’il espérait gagner ainsi, je le croirais volontiers. Mais quel dessein cela était-il censé servir ?

— Certains membres de ton peuple ont cru que la Reine Andais avait autorisé qu’on te fasse ça. Cette atrocité a peut-être été commise dans cette intention. Tu es son plus puissant allié, Roi Sholto. Si tu avais changé de camp, alors que se serait-il passé ? demanda Doyle.

— L’unique raison pour laquelle le Roi pourrait souhaiter que notre Reine perde ses alliés serait s’il avait l’intention de lui déclarer la guerre. Et si un peuple de la Féerie déclare la guerre à un autre, notre traité avec l’Amérique sera rompu. Nous serons tous bannis du dernier pays ayant bien voulu nous accueillir. Si Taranis en est le responsable, le reste de la Féerie

se soulèvera contre lui, et il se fera massacrer.

Nous savions que Taranis s'était brillamment illustré dans une action presque aussi préjudiciable en fin d'année. Il avait fait relâcher L'Innommable, une créature informe constituée des pouvoirs auxquels avaient dû renoncer les Feys. L'une des restrictions qui nous avaient été imposées lorsque le Président Jefferson nous avait autorisés à immigrer sur le sol américain. La Féerie avait procédé à deux Sortilèges d'Étrangeté en Europe afin de nous contrôler suffisamment pour que nous vivions en paix avec les humains, mais arrivés ici, nous avons dû en concevoir un nouveau. Je pense qu'aucun Sidhe n'avait compris ce à quoi nous renoncions. J'étais née longtemps après ce sortilège, si bien que j'avais pris connaissance de notre glorieux passé par les histoires, légendes et rumeurs.

Taranis avait libéré cette magie pour tenter de tuer Maeve Reed, la déesse dorée d'Hollywood, et à une autre époque, la déesse du grand écran. Elle connaissait son secret : son problème pour engendrer un héritier n'incombait pas à cette interminable ribambelle d'épouses qu'il n'arrêtait pas de remplacer. C'était bel et bien le sien, et il s'en doutait depuis une centaine d'années, lorsqu'il avait banni Maeve Reed de la Féerie pour avoir refusé de partager sa couche au moment où il venait de répudier son épouse, qui était ensuite tombée enceinte d'un autre. Maeve avait dit ouvertement au Roi ce qu'elle pensait de sa stérilité, et aujourd'hui, des années plus tard, il avait tenté de prendre sa revanche.

La Reine Andais m'avait rappelée de mon exil lorsque des médecins humains lui avaient appris qu'elle aussi était devenue stérile. Le souverain d'un royaume de la Féerie *incarne* la terre même, et s'il n'est pas fertile, pas sain, la terre comme le peuple dépérissent. Il s'agit d'une magie ancestrale et authentique. Si Taranis était au courant de son infertilité depuis plus d'un siècle et qu'il n'en avait rien dit, alors il avait condamné son peuple à mort, en toute connaissance de cause. Et à la Féerie, on exécutait des souverains pour un tel crime.

— Vous êtes bien silencieux, fit remarquer Sholto. Vous savez quelque chose. Quelque chose que je dois savoir.

— Nous ne sommes pas libres d'en discuter, pas

ouvertement, lui dit Doyle.

— Vous ne serez pas autorisés à rester en tête à tête avec lui, si c'est ce que tu insinues, lui lança Agnès. Nous ne sommes pas aussi stupides que ça !

— Je ne peux la contredire sur ce point, dit Sholto, en essayant à nouveau de caresser ses excroissances disparues. Je me suis mis à la merci des Sidhes un peu trop souvent ces temps-ci.

— Nous ne pouvons révéler cette histoire sans l'autorisation de notre Reine, lui expliqua Doyle. La peine minimum serait un petit séjour dans l'Antichambre de la Mort.

— Je n'exigerais cela de quiconque, dit Sholto.

Il baissa la tête et une plainte lui échappa. Presque un sanglot. J'aurais voulu l'étreindre mais ne tenais pas à énerver plus encore ses Sorcières. De plus, elles avaient en partie raison : je pourrais le toucher maintenant sans frémir. Et cependant, je ne pouvais me voiler la face devant la cruauté de ce qu'on lui avait fait subir... une mutilation. Je me souvenais de la sensation de ces tentacules musclés sur mon corps, un simple effleurement, mais néanmoins réel, et ils avaient leur utilité. C'était un handicap pour Sholto.

— Les Seelies ont dit qu'ils me rendaient service, dit-il à voix basse. Que si je guérissais sans que cette difformité ne réapparaisse, la dame en question honorerait sa promesse en couchant avec moi.

Par compassion, je me mis à le caresser là où s'étaient trouvés ces membres supplémentaires avant de m'arrêter. Les blessures à vif saignaient et le moindre frôlement devait lui être douloureux.

— Mais ces tentacules faisaient partie de toi. C'est comme t'amputer d'un bras, voire pire.

— Sais-tu combien de fois j'ai rêvé de leur ressembler ? dit-il en indiquant du geste les hommes dans mon dos. Agnès a raison. J'ai rêvé d'avoir l'apparence complète d'un Sidhe depuis si longtemps et à présent, comme tu l'as dit, j'ai perdu des morceaux de moi-même. J'ai perdu des bras, et plus encore.

— La Reine n'est pas au courant, dit Doyle.

— En es-tu aussi sûr que ça, les Ténèbres ? N'as-tu

réellement aucun doute ?

Doyle s'apprêta à répondre par l'affirmative, avant de se raviser.

— Non, je n'en suis pas sûr, mais elle ne nous en a pas parlé par ailleurs ; et aucune rumeur faisant preuve du contraire n'a circulé à notre Cour.

— Des guerres ont démarré pour moins que ça, les Ténèbres. Des guerres opposant les Cours de la Féerie.

— Je sais, dit Doyle en acquiesçant du chef.

— Agnès a dit qu'Andais avait dû donner son approbation à Taranis, même tacite, sinon celui-ci ne s'y serait jamais risqué. Penses-tu que ma sorcière a raison ? Penses-tu que la Reine a autorisé que cela soit mis en œuvre ?

— Les Sluaghs sont bien trop importants pour elle, Roi Sholto. Je ne peux imaginer quelques circonstances poussant Andais à prendre un tel risque, celui de remettre en question le serment d'allégeance que les Sluaghs ont prêté à sa Cour. Selon moi, il est plus probable que ceci a été perpétré, du moins en partie, pour tenter de priver la Reine de ta puissance. Pourquoi ne lui en as-tu pas parlé, ou à la Cour ?

— J'ai pensé qu'elle devait le savoir. Qu'elle avait dû donner son autorisation. Je suis d'accord avec les sorcières : je ne crois pas que Taranis oserait faire cela sans qu'Andais ne soit au courant.

— Sans vouloir te contredire, je ne crois pas qu'elle le sache, insista Doyle.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit, Sholto ? lui demandai-je. Une fois, tu m'as dit que toi et moi étions les seuls à pouvoir comprendre ce que c'était d'être *presque* Sidhe. Presque assez grand, presque assez mince, presque... mais pas suffisamment pur pour être accepté parmi eux.

Il sourit presque, presque.

— Nous avons peut-être ça en commun, mais comme je te l'ai dit à Los Angeles, aucun homme ne s'est jamais plaint de ton corps ; seulement des femmes jalouses.

— Au sujet de mes seins, tu as raison, lui dis-je en souriant, ce qui me valut un sourire qui, étant donné son horrible blessure, m'aida à me détendre un peu. Mais je suis bien trop

petite, d'apparence trop humaine pour la plupart des Sidhes, hommes comme femmes, pour qu'ils me permettent de l'oublier.

— Je te l'ai dit alors : ce ne sont que des idiots, dit Sholto en prenant ma main dans la sienne pour la porter à ses lèvres et la baiser, mais lorsqu'il essaya de se pencher vers moi, la douleur l'arrêta à mi-mouvement.

— Sholto, oh, Sholto ! m'exclamai-je en lui caressant la joue.

— J'avais espéré percevoir de la tendresse dans ta voix, mais pas pour cette raison. Épargne-moi ta pitié, Meredith, je ne pourrai le supporter !

Je ne sus que répondre. Je laissai simplement ma main contre son visage, en essayant de réfléchir à ce que je pourrais dire qui ne le ferait pas se sentir plus malheureux encore. Comment ne pouvais-je pas ressentir de la pitié à son égard ?

— Quand cela s'est-il produit, Roi Sholto ? s'enquit Doyle.

Le regard de Sholto se posa sur lui.

— Il y a deux jours de cela, juste avant votre seconde conférence de presse.

— Celle au cours de laquelle un double homicide a été commis, dit Rhys.

Sholto le regarda.

— Vous avez pris votre meurtrier, bien que la police humaine ne le sache pas encore. J'ai entendu dire que vous essayez de le faire guérir des tortures qu'il a subies avant de le leur présenter.

— Notre Reine l'a vraiment bien amoché, reconnut Rhys.

— Il est coupable ? demanda Sholto en accentuant la question.

— C'est ce que nous croyons, répondit Doyle.

— Mais vous n'en êtes pas sûrs ?

— Ce qui a été fait à ton ventre, la Reine Andais l'a infligé à chaque centimètre du corps du Seigneur Gwennin.

Sholto grimaça, avant de hocher la tête.

— On ferait beaucoup pour que cesse une telle souffrance.

— Comme confesser ce qu'on n'a pas fait, dit Doyle.

— Penses-tu que Gwennin est innocent ? lui demandai-je en le regardant.

— Non. Et je ne crois pas davantage qu'il ait agi seul. Andais

le tenait en laisse par les tripes, Meredith. Il aurait été bien crétin de ne pas avouer.

Sholto pressa ma main contre sa joue. Segna tenta de s'interposer mais Agnès l'en dissuada, et les deux autres gardes vinrent se placer entre leur Roi et ses Sorcières. J'aperçus brièvement le visage de l'un d'eux. Des yeux en amande remplis de couleur, une bouche fine dénuée de lèvres, un étrange mélange de traits humanoïdes et de Volant de la Nuit. Semblables à ceux de Sholto, mais que personne n'aurait jamais pu reconnaître comme étant d'origine Sidhe. Les yeux, cependant, ces yeux indéniablement gobelins me fixaient. Je soutins ce regard, mémorisant son visage semblant à demi formé avec ses narines qui n'étaient que fentes. Je n'en avais jamais vu de semblable.

— Tu ne me trouves pas laid ? me demanda-t-il, sa voix recélant ce soupçon de pépiement d'oiseau, mais plus profond.

— Non, lui répondis-je.

— Sais-tu ce que je suis ?

— Les yeux sont gobelins, mais le visage est celui d'un Volant de la Nuit. Quant au reste, je n'en suis pas sûre.

— Je suis issu du métissage de l'un et l'autre.

— Ivar et Fyfe sont mes oncles paternels, m'apprit Sholto.

L'autre garde prit la parole, pour la première fois. Sa voix était plus caverneuse encore, plus « humaine ». Il me présenta son visage. Ses yeux étaient de cette même forme oblongue emplie d'un bleu riche profond, mais il avait davantage de nez, davantage de mâchoire inférieure. S'il avait été plus grand, il aurait pu passer pour Gobelin. Quoique sa peau n'ait pas la texture appropriée.

— Je m'appelle Fyfe, le frère d'Ivar, dit-il en lançant aux Sorcières un regard loin d'être amical. Notre Roi a ressenti le besoin d'avoir quelques gardes masculins qui ne risquaient pas de se retrouver en plein conflit d'intérêts à propos de son corps. Nous nous contentons de le garder, c'est tout.

— Cette insulte n'était pas due à notre manque de compétence pour le protéger, rétorqua Agnès. Toi aussi, tu seras impuissant lorsqu'il se mettra en chasse de son prochain morceau de chair sidhe. Il ne souhaitera pas de public et ira la

rejoindre seul !

— Ça suffit, Agnès ! Ça suffit, tous autant que vous êtes ! leur intima Sholto en pressant ma main plus fort contre sa joue. Pourquoi ne te l'ai-je pas dit, Princesse ? Comment ai-je pu tolérer que les Seelies m'infligent ça ? Pourquoi ne me suis-je pas suffisamment défendu pour me sortir de là ? Pourquoi suis-je tombé dans leur piège ? Parce qu'ils m'ont donné ce que tu m'avais promis ? Agnès a raison sur un point : je suis quasiment aveuglé par mon désir d'être avec une Sidhe, tellement aveuglé que j'ai laissé une Seelie me ligoter. Si aveuglé que j'ai gobé son mensonge quand elle m'a assuré être fascinée par mes excroissances, tout en en étant effrayée !

Il eut un hochement de tête, avant de poursuivre :

— Je suis le Roi des Sluaghs, et même pieds et poings liés, ma puissance magique aurait dû amplement suffire pour me sortir de ce traquenard.

Puis il me lâcha et recula de quelques pas.

— Les Seelies possèdent une magie qui nous est étrangère, dit Frost.

— Les Sluaghs possèdent une magie que n'ont jamais eue les Seelies, ajoutai-je.

Je posai la main sur le bras de Sholto, qui tressaillit, mais sans s'écarter. Je le lui serrai, en désirant intensément l'étreindre, tentant de chasser au loin sa souffrance. Je posai la tête contre son bras nu. Ma gorge se contracta et je me retrouvai soudainement à suffoquer de larmes. Je me mis à pleurer, agrippée à son bras, sans plus pouvoir m'arrêter.

Il m'écarta légèrement de lui pour me dévisager.

— Tu gaspilles des larmes sur moi... mais pourquoi ?

Je dus faire des efforts considérables pour parvenir à m'exprimer.

— Tu es beau, Sholto, tu l'es... ne leur permets pas de penser autrement.

— Beau maintenant qu'il s'est bien fait charcuter ! s'exclama Segna en se frayant un passage entre les oncles pour venir nous toiser de toute sa hauteur.

— Tu nous as surpris à Los Angeles, lui rappelai-je en hochant la tête. Tu as vu ce que j'ai fait avec lui. Pourquoi

l'aurais-je fait s'il ne m'avait pas semblé un tant soit peu séduisant ?

— Tout ce dont je me souviens de cette nuit-là, chair blafarde, c'est que tu as tué ma sœur !

C'était vrai, quoique accidentel. Craignant alors pour ma vie, je m'étais vaillamment défendue en faisant usage de pouvoirs magiques que j'ignorais même posséder. La première nuit où s'était manifestée ma Main de Chair. Un terrible pouvoir... m'offrant la capacité de retourner un être vivant comme un gant, sans qu'il en meure. Il survivait, encore et encore, tout aussi incroyable que cela puisse paraître, la bouche perdue à l'intérieur d'une boule de chair à vif, une bouche qui hurlerait à jamais.

J'avais dû la débiter en menus morceaux avec une lame magique pour enfin mettre un terme à cette agonie.

J'ignore quelles ombres s'étaient reflétées sur mon visage, mais Sholto tendit la main vers moi. Cherchant à m'atteindre, pour me serrer dans ses bras, me reconforter, et c'en fut trop pour Segna. Elle repoussa violemment les deux autres gardes, qui semblèrent n'être plus que fétus de paille confrontés à une tempête. Puis, poussant des cris perçants de rage, elle tenta de me frapper.

Simultanément, derrière et devant moi, un mouvement se produisit.

Tous les gardes réagirent comme un seul homme, mais Sholto était le plus proche. Il me protégea de son corps si bien que les griffes acérées comme des rasoirs de Segna lacérèrent sa chair blanche. Il supporta le choc de ce coup qui m'était destiné, alors même que le suivant me faisait vaciller en arrière, m'engourdissant le bras de l'épaule au coude. Cela n'était pas douloureux, puisque je ne sentais rien.

Sholto me poussa dans les bras de Doyle, tout en pivotant simultanément avec une souplesse et une rapidité déconcertantes qui surprirent Segna. Elle perdit l'équilibre au bord du lac asséché. Le bras valide de Sholto ne fut plus qu'une pâle forme floue tandis qu'il s'abattait sur elle l'envoyant valdinguer par-dessus bord. Puis elle sembla rester en suspension dans les airs, son corps quasi dénudé se dévoilant à

notre regard sous les ailes que formaient les pans de sa pèlerine,
avant de tomber dans le vide...

Chapitre 12

La sorcière reposait, affleurant le fond aqueux, empalée sur une rangée d'ossements pointus lui ressortant du corps, de la gorge au ventre, embrochée là, piégée, en sang, comme un poisson crocheté par de terribles hameçons.

Je pense que les gardes de Sholto s'attendaient à ce qu'elle se dégage d'elle-même de cette arête osseuse qui avait dû être la colonne vertébrale de quelque créature. Surtout Agnès, qui semblait attendre, ne montrant aucune inquiétude.

— Allons, Segna, relève-toi ! finit-elle par lui dire d'un ton impatient.

Segna resta allongée là, en bas, se vidant de son sang. Elle se débattait, agitant les jambes en tous sens en exposant ses parties intimes. Les sorcières ne portaient rien de plus sous leur houppelande qu'une ceinture de cuir où étaient fixées une épée et une petite sacoche. Son corps était plus grand et plus flétri que celui d'un humain, évoquant une géante ratatinée.

Je remarquai ses yeux écarquillés, l'effroi sur son visage. Elle n'allait pas réussir à se relever. Étant mortelle, il m'arrivait parfois de reconnaître plus vite les blessures sérieuses, parce que, à un niveau viscéral, je savais que cela pouvait m'arriver. Les êtres immortels, ou qui le sont quasiment, n'ont aucune idée des désastres pouvant leur tomber dessus.

— Ivar, Fyfe, allez la chercher !

— Avec tout le respect que nous te devons, Roi Sholto, dit Fyfe, je préférerais rester ici, et enverrai plutôt Agnès en bas.

Sholto s'apprêtait à le rappeler à l'ordre, lorsque Ivar se joignit au débat.

— Nous n'osons pas te laisser seul ici avec Agnès. La Princesse aura ses gardes, mais tu seras alors sans protection.

— Agnès ne me fera aucun mal, dit Sholto, les yeux fixés sur

Segna en contrebass, semblant avoir réalisé la gravité de la situation.

— Nous sommes tes gardes, et tes oncles. Nous remplirions bien médiocrement ces deux fonctions si nous te laissions maintenant seul avec Agnès, dit Ivar de sa voix pépiante.

On s'attendait invariablement à ce que les Volants de la Nuit aient, des voix sifflantes horriblement désagréables à l'oreille, mais celle d'Ivar avait la sonorité d'un chant d'oiseau, ou du moins de ce qu'un gazouillis aurait comme inflexion s'il pouvait s'exprimer au plus près de la parole humaine. La plupart parlaient comme ça.

— Segna est une Sorcière de la Nuit, dit Agnès. Ce n'est pas quelques os qui auront raison d'elle.

— J'ai trébuché contre ce genre d'ossements en arrivant dans votre jardin, dit Abe en lui montrant son bras emmaillotté d'un bandage imbibé de sang.

— Ces os recèlent une magie ancestrale, dit Doyle. Certains proviennent de créatures qui pourchassaient les Sidhes comme les Sluaghs avant d'être apprivoisées par vos premiers rois.

— Épargne-nous tes leçons d'histoire au sujet de notre peuple ! lui lança Agnès.

— Je me rappelle une époque où Agnès la Noire ne faisait pas partie des Sluaghs, dit Rhys, doucereusement.

Elle le fusilla du regard.

— Et je me rappelle une époque où tu portais d'autres noms, chevalier blanc ! lui balança-t-elle en crachant dans sa direction. Nous avons tous deux été déçus bien bas par rapport à ce que nous étions autrefois !

— Accompagne Ivar, Agnès. Va t'occuper de ta sœur ! lui intima Sholto.

Elle lui lança un regard furibard.

— Ne me ferais-tu pas confiance ?

— J'avais confiance en vous trois bien plus qu'en n'importe qui d'autre, mais tu m'as fait saigner avant que les Sidhes ne me capturent. Tu m'as tailladé avant eux !

— Parce que tu cherchais à nous trahir avec quelque catin à la chair blême !

— Suis-je le Roi ici, ou ne le suis-je pas, Agnès ? Soit tu

m'obéis, soit pas. Tu vas descendre avec Ivar pour porter secours à Segna, sinon je sens que je vais le prendre comme une atteinte directe à mon autorité !

— Tu es grièvement blessé, Sholto, lui dit la sorcière. Tu ne pourras me vaincre dans ton état.

— La question n'est pas tant de vaincre, Agnès, mais de savoir qui commande ici. Soit je suis ton Roi, soit je ne le suis pas. Et si je le suis, alors obéis !

— Ne fais pas ça, Sholto, murmura-t-elle.

— Tu m'as élevé pour que je devienne Roi, Agnès. Tu m'as dit que si les Sluaghs ne respectaient pas la menace que je représentais, alors je ne le resterais pas bien longtemps.

— Je ne voulais pas dire que...

— Accompagne Ivar, tout de suite ! Sinon c'est terminé entre nous !

Elle voulut lui caresser les cheveux, mais il recula vivement en hurlant :

— Tout de suite, Agnès, pars dans l'instant, ou cela va mal finir !

Fyfe repoussa les pans de sa pèlerine en arrière, révélant ses épées. Il saisit une poignée dans chaque main, prêt à croiser le fer.

Agnès lança un dernier regard à Sholto, contenant plus de désespoir que de colère, avant de suivre Ivar et de descendre la pente abrupte du lit du lac. Elle procédait en enfonçant ses griffes à même la terre afin de ne pas glisser parmi les ossements qui en sortaient, hérissés.

Ivar avançait déjà dans l'eau stagnante qui lui arrivait au-dessus de la taille, indiquant qu'elle était plus profonde qu'elle n'en avait l'air de prime abord. Il dut s'étirer au maximum pour poser une main sur le cœur de Segna, entre ses seins qui pendaient pesamment. Puis il tourna ce visage sans lèvres, semblant inachevé, dans la direction de Sholto. Son regard ne laissant rien augurer de bon.

Agnès, plus grande qu'Ivar, rencontra moins de difficultés à progresser vers l'autre sorcière. L'eau lui arrivait aux cuisses. Lorsqu'elle l'eut rejointe, elle laissa échapper une plainte saturée de désespoir.

Sholto s'effondra alors à genoux au bord du lac.

— Segna ! se lamenta-t-il, une peine réelle perceptible dans la voix.

Je m'agenouillai à côté de lui et lui touchai le bras. Il eut un sursaut de recul.

— Chaque fois que je suis avec toi, quelqu'un qui m'est cher meurt, Meredith !

— Je ne suis pas sûr qu'elle soit en train de mourir, cria Ivar. Elle est gravement blessée. Elle pourra peut-être survivre.

Agnès caressait le visage de sa sœur. D'où j'étais, je pouvais voir sa bouche béante d'où le sang se déversait à chacune de ses pénibles respirations, gargouillant aussi de la blessure sur sa poitrine. Cela aurait signifié la mort pour beaucoup.

— Pourra-t-elle y survivre ? demandai-je d'une toute petite voix.

— Je l'ignore, répondit Sholto. Autrefois, ce coup ne lui aurait pas été fatal, mais nous avons été terriblement diminués par rapport à ce que nous étions jadis.

— La blessure d'Abloec causée par ces os saigne encore, fit remarquer Doyle.

Sholto baissa alors la tête, dissimulant son visage sous le voile de sa chevelure blanche. Près de lui, je sus qu'il s'était mis à pleurer, quoique si doucement que je doutais que quelqu'un d'autre puisse l'entendre. Je prétendis donc ne rien avoir remarqué, comme cela se devait, par respect pour un roi.

Segna tendit la main vers nous. Puis, d'une voix pâteuse gargouillant de sang, elle parvint à ânonner :

— Mon Seigneur, par pitié !

Il redressa la tête, tout en gardant ses cheveux tel un écran protecteur de part et d'autre de son visage. Moi seule, agenouillée à son côté, pus voir les sillons des larmes qui coulaient le long de ses joues. Sa voix se fit entendre, claire et dénuée de toute émotion ; jamais on n'aurait pu percevoir en l'entendant la douleur qui se reflétait dans ses yeux.

— Demandes-tu la guérison, ou la mort, Segna ?

— La guérison, parvint-elle à bredouiller.

— Dégagez-la des ossements, dit-il en hochant la tête avant de tourner les yeux vers Fyfe en ajoutant : va les aider.

Fyfe hésita quelques instants puis se laissa glisser, prudemment, sur la pente, pour aller rejoindre son frère dans l'épaisse eau stagnante. Ils parvinrent à faire ressortir la plupart des os sur lesquels s'était empalée Segna. Mais l'un d'eux semblait coincé au niveau de sa cage thoracique. Agnès finit par le briser d'un coup sec afin qu'ils puissent faire descendre sa sœur dans leurs bras, qui se tordait de douleur en crachant du sang.

Agnès leva vers nous son visage noyé de larmes.

— Nous ne sommes plus le peuple que nous étions autrefois, Roi Sholto. Elle va mourir !

— Pitié ! supplia Segna en tendant vers lui sa main tremblante.

— Nous ne pouvons te sauver, Segna. J'en suis désolé, lui dit Sholto, laissant percevoir un peu plus de ces sentiments.

— Pitié ! répéta-t-elle.

— Il y a plus d'un moyen de faire preuve de pitié, Sholto, dit Agnès. La laisseras-tu agoniser à petit feu ?

Sa voix nous parvint étranglée de larmes et dévorée de haine. De telles paroles devaient brûler en émergeant.

Sholto secoua la tête.

La voix suraiguë d'Ivar se fit alors entendre :

— Cette mise à mort t'incombe, Sholto.

— C'est *leur* mise à mort, au Roi et à la Princesse, rectifia Agnès en me lançant un regard si venimeux que je dus me battre contre moi-même pour ne pas flancher.

Si un tel regard pouvait tuer chez les Sidhes, celui-ci m'aurait été fatal. Elle cracha dans l'eau.

— Ce n'est pas la Princesse qui l'a frappée, mais moi, dit Sholto en se remettant sur pied.

En fait, il faillit tomber, et je le rattrapai, l'aidant à rester debout. Il ne chercha pas à s'écarter de moi. J'en déduisis qu'il devait être gravement blessé. Je remarquai que la plaie infligée par Segna saignait, mais je ne pensais pas que c'était celle-ci qui l'avait fait vaciller. Ni que c'était l'amputation qui l'affaiblissait en ce moment précis. Certaines blessures sont bien plus profondes et douloureuses que celles du corps, si sanguinolentes soient-elles.

— Toutes mes excuses, Sholto, mais la sorcière a raison, dit Ivar de sa voix aiguë et quelque peu réticente. Segna vous a en effet fait saigner tous les deux. Si la Princesse n'était pas une guerrière, alors elle ne serait nullement concernée, mais elle est Sidhe de la Cour Unseelie, où tous affirment l'être.

— La Princesse a tué plus d'une fois lors de duels, fit observer Fyfe.

— Si elle ne contribue pas à achever Segna, alors elle ne sera jamais reconnue en tant que Reine des Sluaghs ! déclama Agnès.

Elle caressa le visage de sa sœur, en un geste étonnamment délicat étant donné ses griffes acérées semblables à des dagues.

J'entendis Doyle qui soupirait. Il se rapprocha juste assez pour venir me murmurer :

— Si tu ne participes pas à cette mise à mort, Agnès fera courir le bruit que tu n'es pas une guerrière.

— Et ça signifierait quoi ? lui murmurai-je à mon tour.

— Cela pourrait vouloir dire que lorsque tu prendras place sur le trône de la Cour Unseelie, les Sluaghs ne se présenteront pas à ton appel, car c'est un peuple de guerriers. Ils refuseront d'être gouvernés par quelqu'un qui n'a pas été souillé par le sang lors d'un combat.

— Mais le mien a pourtant coulé, dis-je.

L'engourdissement s'était estompé, cédant la place à la douleur, aiguë et déchirante. La blessure s'était mise à saigner, sans arrêt. Je devais recevoir des soins médicaux au lieu d'aller patauger dans de l'eau visqueuse.

— J'aurai besoin d'une bonne dose d'antibio après ça, ajoutai-je.

— Quoi ? s'enquirent en chœur Doyle et Sholto.

— Je suis mortelle. Contrairement à vous autres, je peux me payer une infection carabinée, une septicémie. Alors, quand nous aurons fini de patouiller dans cette flotte, j'aurai besoin d'un traitement antibiotique.

— Tu peux vraiment attraper tout ça ? me demanda Sholto.

— J'ai chopé un rhume et mon père s'est assuré que je reçoive tous mes vaccins, n'étant pas sûr des maladies infantiles que je pourrais supporter ou dont je pourrais guérir.

Sholto me fixa, étudiant mon visage.

— Tu es fragile !

— Oui, en effet, selon les normes en vigueur à la Féerie, dis-je en opinant du chef, avant de lever les yeux vers Doyle et de poursuivre : tu sais, il y a des moments où je ne suis pas aussi certaine que ça de vouloir me retrouver à la tête de ce pays.

— Tu es sérieuse ?

— S'il y avait une meilleure alternative que mon cousin, absolument. Je suis fatiguée, Doyle, fatiguée ! Tout autant que j'ai désiré revenir chez nous à la Féerie, L.A. commence vraiment à me manquer. Pour m'éloigner autant que faire se peut de cette perpétuelle tuerie.

— Comme je te l'ai déjà mentionné, Meredith, si tu peux te faire à l'idée de confier la Cour à Cel, je partirai volontiers avec toi.

— Les Ténèbres, tu ne peux être sincère ! s'exclama Mistral.

— Tu n'es pas sorti de la Féerie, à part pour de courts voyages. Tu n'as pas vu les merveilles qui se trouvent au-delà de nos collines, lui dit-il en me caressant le visage. Des merveilles qui ne disparaîtront pas si nous partons d'ici.

Il m'avait dit qu'il renoncerait à tout et me suivrait en exil. Lui et Frost, tous les deux. Lorsqu'ils avaient cru que la Bague de la Reine, une relique de pouvoir, m'avait choisi Mistral comme roi, Doyle avait craqué, disant qu'il ne pourrait supporter de me voir avec un autre. Puis il s'était ressaisi en se rappelant ses devoirs, tout comme je m'étais rappelé les miens. Les futurs rois et les futures reines ne couraient pas se planquer en confiant leurs pays à des tyrans fêlés comme mon cousin Cel. Il l'était encore plus qu'Andais, sa mère.

Je dévisageai Doyle fixement, et je ressentis du désir pour lui. Je ne voulais qu'une chose : m'enfuir avec lui. Frost s'avança à côté de nous. Je fixai mes deux amants, dont j'aurais tant souhaité m'envelopper comme d'une couverture douillette. Je n'avais aucune envie de descendre dans cette cavité aux émanations fétides pour me mettre à patauger dans de l'eau crade en évitant des ossements aussi coupants que des rasoirs, afin de mettre à mort quelqu'un que je n'avais même pas eu l'intention de blesser.

— Je refuse cette mise à mort.

— Ce choix t'incombe, me dit Doyle à voix basse.

Rhys nous rejoignit alors.

— Si nous parlons de nous barrer à L.A. *ad infinitum*, est-ce que je peux venir aussi ?

— Bien sûr que oui, lui dis-je avec un sourire et en lui caressant la joue.

— Bien, parce qu'une fois que Cel sera sur le trône, la Cour Unseelie ne sera plus sûre pour personne.

Je fermai les yeux, appuyant quelques instants mon front contre le torse nu de Doyle, puis ma joue, tout en le serrant fort, entendant son cœur battre d'un rythme lent, régulier.

Abloec, qui était demeuré silencieux, chuchota alors tout près de mon oreille :

— Tu as bu profondément la coupe, des deux coupes, Meredith. Où que tu ailles, la Féerie ira avec toi.

Je le regardai, essayant de décortiquer ces paroles à double sens.

— Je refuse cette mise à mort.

— Tu dois choisir, me dit Abloec.

Je m'accrochai à Doyle quelques instants de plus, avant de m'en écarter à regret, le vivant comme un véritable déchirement. Je m'obligeai à rester debout bien droite, les épaules en arrière, quoique celle que Segna avait lacérée me fit souffrir et picotât. Si mon corps ne s'autoguérissait pas, des points de suture seraient nécessaires. Si nous parvenions à retourner à la Cour Unseelie, il s'y trouvait des guérisseurs qui pourraient me remettre en état. Mais on aurait dit que quelque chose, ou quelqu'un, essayait de m'en éloigner à jamais. Je ne croyais pas non plus qu'il s'agissait d'ennemis politiques. J'avais plutôt l'impression de sentir la main de la divinité qui me poussait fermement dans le dos.

Je souhaitais le retour de la Déesse et du Dieu parmi nous, comme nous le souhaitions tous. Mais je commençais à comprendre que lorsque les dieux se mettent en action, soit on leur laisse les coudées franches, soit on se retrouve embringué pour le voyage. Quoique, je n'étais pas certaine que m'écarter du chemin fasse partie de mes options.

Je perçus soudain le parfum plus que diffus des fleurs de pommier, un petit signe de... quoi ? D'avertissement, de réconfort ? Le fait que je ne sois pas sûre de savoir s'il s'agissait d'une mise en garde pour me prévenir d'un danger ou d'une accolade spirituelle résumait plutôt bien mes sentiments concernant la devise de la Déesse : « Prends garde à ce que tu souhaites. »

Je regardai Sholto, sa blessure avait détrempé de sang ses bandages. Tout comme moi, il avait tellement souhaité appartenir, véritablement, au peuple Sidhe, être honoré et accepté parmi eux. Et voilà où cela nous avait menés.

Je lui tendis la main, qu'il prit en la serrant avec force. Malgré toute cette horreur et ambiance mortifère, rien que par ce simple contact, je sentis tout ce que cela représentait pour lui de pouvoir ne serait-ce que de me toucher. À vrai dire, le fait qu'il me désire toujours autant rendait la situation pire encore.

— J'ai essayé de partager la vie avec toi, Meredith, mais je suis le Roi des Sluaghs, et la mort est tout ce que j'ai à offrir.

Je lui étreignis la main.

— Nous sommes tous deux Sidhes, Sholto, et c'est une réalité de l'existence. Nous sommes Sidhes Unseelies, et c'est une réalité de la mort, mais Rhys m'a rappelé ce que j'avais oublié.

— Et qu'avais-tu oublié ?

— Que les divinités parmi nous qui apportaient la mort apportaient aussi à une époque la vie. Nous ne sommes pas destinés à être ainsi divisés. Nous ne sommes pas la lumière distincte de l'obscurité, le bien distinct du mal ; nous sommes les deux réunis et aucun des deux. Nous avons tous oublié ce que, par essence, nous sommes.

— En ce moment, dit Sholto, je suis un homme qui s'apprête à mettre à mort une femme qui fut sa maîtresse, et son amie. Je ne peux penser à rien d'autre à part à ce moment précis... comme si, lorsqu'elle mourra par ma main, je l'accompagnerai dans la mort.

Je secouai la tête.

— Tu ne mourras pas, mais tu souhaiteras peut-être mourir, pendant quelque temps.

— Pendant quelque temps, seulement ? s'étonna-t-il.

— La vie est un monstre d'égoïsme, dis-je. Si tu parviens à dépasser le chagrin, à distancer l'horreur, tu recommenceras à vouloir vivre. Tu seras alors heureux de ne pas être mort.

Il déglutit si bruyamment que je l'entendis.

— Je ne veux pas avoir à traverser cela.

— Je t'y aiderai.

Un sourire fantomatique lui traversa furtivement le visage.

— Je pense que tu as suffisamment aidé comme ça.

Et sur ces mots, il me lâcha pour passer par-dessus le bord du lac. Il dut se retenir de sa main valide pour ne pas glisser parmi les ossements.

Je ne jetai aucun regard en arrière, à personne. Je me laissai glisser à mon tour par-dessus le rebord pour le suivre. Regarder en arrière ne m'aurait pas fait me sentir plus à l'aise. Regarder en arrière n'aurait rien fait d'autre que m'inciter à appeler à l'aide. Il y a des choses qu'on doit faire soi-même. Il arrive parfois que gouverner signifie simplement qu'on ne peut pas appeler au secours.

Je réalisai que les os n'étaient pas pointus à chaque extrémité. C'était essentiellement la crête des épines dorsales qui étaient redoutables. Je me retenais à des ossements plus lisses et arrondis. Toute ma concentration me fut néanmoins nécessaire pour éviter de perdre ma prise ou de me couper la main et atteindre l'eau, qui était étonnamment chaude, comme dans une baignoire. La vase au fond était molle, gadouilleuse, du limon plutôt que de la boue. La prise au pied demeurerait incertaine et à nouveau, je me concentrai sur le devoir qui nous incombait. Je prêtais attention à bien m'ancrer, en évitant tout ce qui semblait osseux. Je tentais d'évacuer de mon cerveau ce que je m'apprêtais à faire.

C'était maintenant la deuxième tentative qu'avait faite Segna pour me tuer, et je n'arrivais même pas encore à la haïr. Pourtant, cela m'aurait tellement facilité la tâche.

Chapitre 13

Si je n'avais craint de me retrouver transpercée par l'un de ces os, j'aurais nagé pour rejoindre Sholto et Agnès qui soutenaient Segna. Les deux autres gardes, Ivar et Fyfe, ne la portaient plus mais demeuraient à proximité. L'eau m'arrivait jusqu'aux épaules, ravivant les griffures infligées par Segna qui me picotaient. C'était assez profond pour que je puisse nager, si aucun ossement ne se dissimulait sous la surface. Le sang que je perdais me suivait par volutes dans l'eau noirâtre.

Sholto berçait la tête et le buste de Segna, du moins autant que possible avec un seul bras. Agnès était toujours à côté de lui, aidant à soutenir sa sœur juste au-dessus de l'eau. Je trébuchai sur le fond limoneux et sombrai, avant de réémerger en crachotant.

La voix d'Agnès me parvint, distinctement, s'adressant à Sholto :

— Comment peux-tu désirer cette créature faiblarde ? Comment est-ce possible ?

J'entendis la terre glisser, l'eau s'agiter de remous. Je me retournai pour voir Doyle et Frost qui patouillaient en avançant vers nous.

— C'est une mise à mort qui revient à la Princesse, sinon elle ne sera jamais Reine ! leur cria Agnès.

— Nous ne venons pas pour le faire à sa place, lui rétorqua Doyle.

— Nous sommes là pour la protéger, comme la Garde de ton Roi le protège, renchérit Frost, son visage s'étant revêtu de son masque hautain.

Son costume de marque de couleur claire s'était imbibé de cette fétidité aqueuse, sa longue chevelure argent le suivant au fil de l'eau. Curieusement, il avait l'air plus sale que les autres,

sa beauté blanche argentée s'en retrouvant terriblement gâchée.

La noirceur de Doyle semblait simplement s'y fondre. Que sa longue tresse en suive le fil ne le préoccupait en rien, la seule chose qui le tracassait étant de ne pas saloper son flingue. Les revolvers actuels, même mouillés, peuvent tirer impeccablement, mais il avait commencé à faire usage d'armes à feu à l'époque où l'état de la charge de poudre pouvait signifier la vie ou la mort, et les vieilles habitudes sont difficiles à perdre.

J'attendis qu'ils me rejoignent, parce que je désirais leur présence réconfortante pendant ce que j'allais devoir faire. Ce que je désirais plus que tout était de me réfugier dans leurs bras en me mettant à hurler. Je ne voulais plus avoir à tuer ! Je voulais la vie pour mon peuple. Je voulais ramener la vie à la Féerie, et non la mort. Pas la mort !

J'attendis qu'ils me soulèvent au-dessus de ce fond vaseux et traître et me guident dans l'eau, leurs mains me procurant un réel soutien. Je ne m'effondrai pas contre eux, mais je m'autorisai à reprendre courage sous la force de leur poigne.

Quelque chose m'effleura la jambe.

— Un os ! m'écriai-je.

— On dirait une arête d'os au toucher, dit Doyle.

— Espérerais-tu par hasard que Segna ait exhalé son dernier soupir avant ton arrivée ? me lança Agnès, la voix emplie de dérision.

À la vue des larmes inondant son visage, je me sentis moins disposée à tenir compte de son intonation déplaisante. Elle allait perdre une personne chère avec laquelle elle avait vécu, au côté de laquelle elle avait combattu, qu'elle avait aimée, et cela depuis des siècles. Elle m'avait haïe avant tout ceci ; et à présent, elle me haïrait d'autant plus. Je ne souhaitais pas particulièrement l'avoir pour ennemie jurée, mais malheureusement, il semblait que, quoi que je fasse, elle m'en tiendrait irrévocablement rigueur.

— Je n'avais aucune intention de contribuer à son funeste destin, lui dis-je.

— Je l'espère bien ! rétorqua-t-elle.

Sholto la regarda, le visage éploré.

— Si jamais tu t'en prends à Meredith, cela en sera fini de

toi !

Agnès le dévisagea tout en soutenant le corps de Segna. Elle fixait l'homme qu'elle aimait. Ce qu'elle perçut lui fit courber la tête.

— Je ferai ce que m'ordonne mon Roi.

Des mots pleins d'amertume. Ma gorge se contracta rien qu'à les entendre. La sienne avait dû en brûler.

— Jure-le, lui intima Sholto.

— Quel serment exigeras-tu de moi ? lui demanda-t-elle, la tête toujours baissée.

— Le serment qu'a suggéré Meredith, cela ira.

Elle frissonna, et ce n'était pas de froid.

— Je jure sur Les Ténèbres Qui Dévorent Toutes Choses que je ne ferai aucun mal à la Princesse ici et maintenant.

— Non, dit Sholto, jure que tu ne lui feras *jamais* aucun mal.

Elle courba la tête encore plus, ses cheveux rêches et noirs se répandant sur l'eau.

— Je ne peux faire ce serment, mon Roi.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que je lui veux du mal.

— Tu ne jureras pas de ne jamais la blesser ?!!! demanda-t-il, surpris.

— Je ne le ferai pas. Je ne le peux pas !

— Puis-je suggérer, Votre Éminence, dit la voix d'oiseau d'Ivar, qu'elle prête serment de ne faire aucun mal à la Princesse pour l'instant, afin que nous puissions continuer. Nous pourrons gérer sa trahison plus tard, lorsque nous nous serons occupés de ce qui est urgent.

Sholto étreignit Segna, qui s'agrippa à lui de ses doigts jaunes aux griffes brisées.

— Tu as raison, dit-il, puis il regarda Agnès, toujours prostrée au-dessus de l'eau et du corps de sa sœur, et ajouta : fais comme tu veux, Agnès.

Elle se redressa, les cheveux tout dégoulinants.

— Je jure sur Les Ténèbres Qui Dévorent Toutes Choses que je ne ferai pas de mal à la Princesse pour le moment.

— Puis-je faire une suggestion, Roi Sholto ? intervint Doyle.

— Oui, acquiesça Sholto, sans quitter des yeux celle qui

agonisait dans ses bras.

— Agnès la Noire devrait ajouter à cette promesse qu'elle ne fera aucun mal à la Princesse pendant que nous nous trouvons dans tes jardins.

Sholto se contenta d'opiner du chef avant de murmurer :

— Fais ce qu'il dit, Agnès.

— Les gardes Sidhes donneraient-ils maintenant des ordres à notre Roi ? réagit-elle.

— Obéis, Agnès ! lui hurla-t-il, un cri qui se termina par un sanglot.

Puis il se recroquevilla sur lui-même au-dessus de Segna et laissa libre cours à ses larmes.

Quand Agnès reprit la parole, chaque mot semblant lui être arraché de force, son regard meurtrier était braqué sur moi :

— Je jure par Les Ténèbres Qui Dévorent Toutes Choses que je ne ferai aucun mal à la Princesse pendant que nous nous trouvons dans les jardins morts.

— Je pense que c'est ce que nous obtiendrons de mieux de sa part, dit Frost à voix basse.

— Ouais, acquiesça Doyle.

Puis tous deux tournèrent les yeux vers moi, comme s'ils savaient que c'était une mauvaise idée. Je répondis tout haut à la question que je devinais :

— Il n'y a aucun moyen de s'en dépatouiller, mais seulement de faire avec. Nous devons passer cette étape afin d'accéder à la suivante.

Sholto redressa la tête, le temps de dire :

— Segna ne survivra pas à cette étape.

Il n'avait pas semblé aussi bouleversé à Los Angeles lorsque j'avais fait quelque chose d'encore plus horrible à Nerys la Grise, son autre sorcière. Je ne le lui fis pas remarquer, mais ne pus m'empêcher d'en prendre note. Toutes deux avaient été ses maîtresses. Mais, j'étais mieux placée que la plupart pour savoir qu'on n'entretient pas nécessairement les mêmes sentiments envers tous ses partenaires de lit. Segna était précieuse pour lui, contrairement à Nerys. Simple, douloureux, véridique.

Mon regard se dirigea de la sorcière mourante à Agnès la Noire, qui regardait intensément Sholto. En cet instant, je

réalisai qu'elle ne pleurait pas seulement la mort annoncée de Segna, mais tout comme moi, se souvenait qu'il n'avait pas versé de larmes sur Nerys. Se demandait-elle s'il pleurerait sur elle ? Ou savait-elle déjà qu'il avait aimé davantage Segna ? Je n'en étais pas certaine. Mais une pensée brutale et douloureuse traversa son visage pour le ciseler d'un terrible chagrin, tandis qu'elle fixait son Roi en pleurs. Elle ne ressortirait pas de cette nuit en faisant uniquement le deuil de sa sœur.

Elle sembla sentir le poids de mon regard car elle tourna les yeux vers moi. Le chagrin se dépeignant sur son visage se transforma alors en une haine brûlante. Je vis ma mort s'y inscrire. Agnès me tuerait, à la moindre opportunité.

La main de Doyle se resserra sur mon bras, tandis que Frost enjambait les ossements dissimulés sous l'eau qui se trouvait sur notre chemin, pour venir placer sa large carrure sur la trajectoire du regard noir d'Agnès, comme si celui-ci aurait pu me faire du mal. Cet instant appartenait déjà au passé. Mais il y aurait d'autres nuits, et d'autres moyens de faire d'une princesse mortelle une princesse défunte.

— Elle a prêté serment, dit Sholto, la voix étranglée. C'est tout ce que nous pouvons faire ce soir.

Ces derniers mots indiquaient qu'il avait lui aussi perçu ce que nous avions vu sur le visage d'Agnès. J'aurais tant aimé croire qu'il pourrait contrôler sa sorcière. Mais ni l'honneur ni l'amour ne résisteraient à sa haine.

Je ne voulais pas tuer Segna, ne souhaitais pas mettre un terme à sa vie pendant que Sholto pleurait sur elle. Et à présent, je savais que je devais également tuer Agnès, sinon ce serait elle qui s'assurerait de me voir morte. Peut-être n'aurais-je pas à m'en charger personnellement, et peut-être cela ne se passerait-il pas aujourd'hui, néanmoins, je devrais l'éliminer. Elle était bien trop dangereuse, trop bien placée parmi les Sluaghs pour qu'on la laisse vivre.

Tandis que cette pensée se précisait dans mon esprit, je me demandai si je devais en rire ou en pleurer. Je ne voulais pas tuer cette sorcière, avais abhorré de tuer la première du trio, et cependant, ne me retrouvais-je pas au final occupée à projeter la mort de la troisième ?

Frost et Doyle me soulevèrent pour me faire passer par-dessus l'arête osseuse. Puis ils me guidèrent tandis que je me laissais à moitié porter au fil de l'eau vers Sholto, qui versait toujours ses larmes sur Segna. Ils me lâchèrent ensuite et je coulais à pic, jusqu'au menton. Ils me repêchèrent vivement en même temps, me soutenant plus haut au-dessus de l'eau noirâtre.

— Elle doit tenir debout toute seule pour cette mise à mort, dit Agnès, sa voix recélant un soupçon de l'embrasement meurtrier de son regard.

— Je ne sais pas si je suis assez grande pour avoir pied, lui fis-je remarquer.

— Je me dois d'être d'accord avec la sorcière, dit Fyfe. La Princesse doit tenir debout toute seule pour que cette mort soit sienne.

Frost et Doyle échangèrent un regard, me portant toujours entre eux.

— Laissez-moi descendre tout doucement, leur dis-je. Je pense pouvoir toucher le fond.

Ils obéirent. Si je gardais la pointe du menton relevée, je parviendrais tout juste à empêcher l'eau fétide de me rentrer dans la bouche.

— Nous n'avons aucune arme sur nous permettant de tuer les immortels, précisa Doyle.

— Pas plus que nous, dit Ivar.

Sholto tourna les yeux vers moi, le visage marqué par un profond chagrin, et je luttai pour soutenir son regard. Puis, lorsqu'il fit un mouvement, une vaguelette minuscule vint me frapper au visage. Je me mis à avancer péniblement dans l'eau, m'efforçant de garder la tête au-dessus de la surface. Ce faisant, ma jambe frôla quelque chose... Je crus qu'il s'agissait d'un os, mais cela bougea. C'était le bras de Segna, ballottant sous l'eau. Ma jambe le frôla à nouveau et il fut pris de convulsions.

— Les os peuvent tuer, dis-je.

Puis Segna dit d'une voix de crécelle, pâteuse de choses qui n'auraient jamais dû se trouver dans la gorge d'un être vivant :

— Embrasse-moi une... dernière... fois.

Sholto se pencha vers elle avec un sanglot.

Ivar fit reculer tout le monde pour nous faire de la place. Il s'assura qu'Agnès recule, elle aussi, ce qui fit sombrer le corps de Segna, progressivement. Je m'avançai pour tenter de la rattraper tout en pataugeant. Je la retins d'une main, en sentant sa pèlerine appesantie d'eau qui s'enroulait autour de mes jambes. Puis, elle se contracta durant un battement de cœur avant que son bras ne se rabatte vers moi, comme porté au fil de l'eau. J'eus à peine le temps de me retourner pour le bloquer des deux mains, préservant mon flanc de ses griffes !

— Merry ! hurla Doyle.

Je vis en un clin d'œil son autre bras qui arrivait derrière moi. Je lâchai celui dont je me protégeai déjà pour repousser l'autre. Segna roula alors pesamment sous l'eau, m'entraînant avec elle...

Chapitre 14

J'eus à peine le temps de prendre une inspiration avant de me retrouver sous l'eau sale où m'apparut indistinctement le visage de la sorcière. Sa bouche s'ouvrit, hurlante, le sang qui s'en échappait formant des efflorescences. Je l'agrippai fortement par les bras, avec toute l'énergie du désespoir. Mais mes mains étaient trop petites pour pouvoir les enserrer, tandis que je m'efforçais de me dégager de sa prise alors qu'elle m'entraînait plus profondément.

Je réalisai un peu tard que d'autres moyens que des griffes existaient pour me tuer... elle tentait de m'empaler sur un os submergé ! Je me maintenais au-dessus en battant des pieds comme je le pouvais, pour éviter qu'elle ne m'y embroche. La pointe de cet os semblait me soutenir et je battis des jambes de plus belle pour qu'il ne me transperce pas la peau. Segna me poussait, tentant de m'en empêcher. Sa force physique et la puissance de ses bras étaient supérieures aux miennes. Alors qu'elle était blessée, mourante, c'était tout ce que je pouvais faire pour éviter qu'elle ne me tue !

Ma poitrine s'était contractée ; je devais respirer à tout prix ! Les griffes, les os et l'eau, tous pouvaient m'être fatals. Si je ne parvenais pas à m'écarter, tout ce qu'elle aurait à faire serait simplement de me maintenir sous la surface.

Que la Déesse me vienne en aide ! priai-je.

Une main pâle scintilla dans l'eau, et Segna fut brusquement attirée en arrière, ma prise forcenée sur ses bras me permettant d'être entraînée avec elle. Nous émergeâmes ensemble, reprenant toutes deux avidement notre souffle, le sien se terminant en une toux gargouillante qui me constella le visage de son sang. Je dus cligner quelques instants des paupières pour l'éliminer de mes yeux, ne pouvant voir ce qui l'avait ainsi

alpaguée. Puis je reconnus Sholto, qui la retenait d'un bras.

— Sors de là, Meredith ! Sors de là !

Je lui obéis et la lâchai en me projetant en arrière, espérant qu'aucun ossement ne se trouvât juste derrière moi.

Segna n'essaya même pas de me rattraper. Elle referma ses mains griffues sur le bras de Sholto, ravageant sa chair blanche de lacérations écarlates.

Je me frayai un chemin dans l'eau tout en cherchant Doyle et Frost des yeux, ou les autres. Il n'y avait plus personne ! Je barbotais dans un lac, un lac froid et profond, et non plus dans cette mare d'eau stagnante presque asséchée dans laquelle nous avions pataugé plus tôt. J'aperçus une petite île à proximité, dont la rive était éloignée, me semblant bien mystérieuse.

— Doyle ! me mis-je à hurler.

Pas de réponse. Pour tout dire, je m'y attendais, car j'avais déjà constaté que nous nous trouvions dans une vision, ou dans quelque autre lieu de la Féerie. Mais j'ignorais ce dont il s'agissait, et surtout où nous étions.

Sholto poussa un cri dans mon dos. Je me retournai juste à temps pour le voir couler à pic dans un remous rougi. Segna frappait l'eau de la dague qu'elle avait portée à la ceinture, à l'endroit même où il venait de disparaître. Savait-elle que c'était lui qu'elle attaquait à présent, ou croyait-elle qu'elle me trucidait ?

— Segna ! criai-je.

Cet appel strident sembla lui parvenir, car elle marqua un temps d'hésitation, avant de pivoter pour me regarder en clignant des yeux.

Je me propulsai suffisamment hors de l'eau pour qu'elle puisse bien me voir. Sholto n'avait toujours pas refait surface.

Segna poussa des hurlements dans ma direction, qui se terminèrent par une toux grasse. Du sang lui coulait sur le menton, ce qui ne l'empêcha pas de se mettre à avancer vers moi.

— Sholto ! criai-je à pleins poumons en espérant que Segna se rendrait compte de ce qu'elle avait fait et ferait demi-tour pour lui porter secours. Mais elle continuait à nager vers moi, affaiblie.

— Il n'est plus que chair blafarde, à présent, gronda-t-elle de cette voix pâteuse et gorgée de sang. Il n'est plus que Sidhe, et non plus Sluagh !

Et voilà, elle me disait clairement qu'elle n'aiderait pas Sholto, et qu'évidemment, je devrais m'en charger. Je pris donc une bonne bouffée d'oxygène avant de plonger. L'eau était plus claire ici. Je le vis telle une ombre pâle qui coulait, son sang s'élevant en volutes nuageuses vers la surface.

Je hurlai son nom, et ce cri retentit dans l'eau en écho. Son corps fut agité d'un soubresaut, puis je sentis qu'on m'empoignait par les cheveux, qu'on me tirait vers le haut !

Je me rendis bientôt compte que Segna m'entraînait à sa suite, nageant vers l'île déserte. Mon dos nu frappait contre les rochers, s'y égratignant, tandis qu'elle se hissait péniblement hors du lac, me traînant avec elle, jusqu'à ce que nous en fûmes sorties. Puis elle resta couchée, haletante, sur les rochers, les doigts toujours entortillés dans mes cheveux. Je tentai de me dégager de son empoignade, mais sa main se resserra en se convulsant, me les tordant comme si elle avait eu l'intention de les arracher avec leur racine. Elle entreprit ensuite de m'attirer plus près de là où elle était allongée.

Je m'efforçai de me redresser à quatre pattes afin qu'elle ne m'écorche pas davantage contre la roche. Je détournais les yeux quelques secondes.

Ce fut une erreur. Elle me repoussa violemment pour me faire tomber avec une force à démembrer un cheval, me flanquant par terre à plat ventre. Je parvins à me retenir d'un bras, évitant de m'affaler d'un coup.

Puis je vis qu'elle tenait toujours sa dague... elle appuya le tranchant de la lame contre ma joue, dont je suivis la ligne des yeux avant de la fixer. Segna était allongée, quasiment à plat contre les rochers.

— Je vais te balafrer, dit-elle, amocher ce joli minois !

— Sholto va se noyer !

— Les Sluaghs ne peuvent mourir par noyade. S'il est suffisamment Sidhe pour se noyer, alors tant pis pour lui !

— Il éprouve de l'amour pour toi, lui dis-je.

Elle émit un son rauque qui lui macula le menton d'un peu

plus de sang.

— Pas autant qu'il aime l'idée d'accueillir dans son lit de la chair sidhe.

Là, je n'aurais pu la contredire.

La pointe de sa lame ondulait dangereusement au-dessus de ma joue.

— Quelle quantité de sang sidhe as-tu dans les veines ? Avec quelle facilité guéris-tu ?

Pensant qu'il s'agissait d'une question rhétorique, je ne répondis pas. Et elle ? Mourrait-elle de ses blessures avant de me blesser, ou guérirait-elle ?

Elle cracha du sang sur les pierres et j'eus l'impression qu'elle se posait la même question. Elle m'obligea à me retourner sur le dos en me tirant par les cheveux, m'attirant plus près d'elle. J'étais impuissante. Jamais je n'aurais pu résister à une telle force. Puis elle rampa sur moi et appliqua la pointe de sa lame contre ma gorge. Je lui attrapai la main des miennes. Malgré cela, je tremblais encore de l'énergie que je dus déployer pour l'écarter et la maintenir loin de mon cou.

— Si faible, haleta-t-elle au-dessus de moi. Pourquoi suivons-nous donc les Sidhes ? Si je n'étais pas aux portes de la mort, tu ne pourrais jamais me résister ainsi.

— Je ne suis qu'en partie Sidhe, dis-je d'une voix tendue par l'effort.

— Mais tu l'es suffisamment pour qu'il te désire, gronda-t-elle. Scintille pour moi, Sidhe ! Montre-moi cette magie Seelie si précieuse. Montre-moi cette magie qui nous fait suivre les Sidhes !

Ces propos lui furent fatals. C'était vrai, je possédais des pouvoirs. Des capacités magiques hors pair. En essayant de ne pas m'appesantir sur le fait que j'aurais pu y penser plus tôt... avant qu'elle ne s'en prenne à Sholto, j'invoquai ma Main de Sang, que je brandis.

J'aurais pu la saigner à blanc à partir de la plus infime coupure, mais les siennes étaient loin d'être ridicules. Sous la pression de son corps, je me mis à scintiller au travers de son sang qui me maculait.

— Non pas de la magie Seelie, Segna, murmurai-je, mais

Unseelie. Saigne pour moi !

Tout d'abord, elle ne comprit pas, tentant encore de pousser sa lame contre ma gorge, que je continuai à maintenir à quelques centimètres de moi. Sa poigne se resserra douloureusement sur mes cheveux, ses griffes m'égratignant le cuir chevelu jusqu'au sang. J'invoquai alors le sien, qui jaillit à gros bouillons de ses blessures...

En se déversant sur moi, tiède, encore plus que ma peau. Je tournai la tête pour éviter de m'en retrouver aveuglée. Mes mains étaient maintenant toutes poisseuses, et je craignais que son poignard ne parvienne à se glisser au-delà de mes défenses avant que je ne l'aie saignée à blanc. Tant de sang ! Il coulait et coulait, encore et encore. Une Sorcière de la Nuit pouvait-elle saigner à mort ? Pouvait-elle même être tuée ainsi ? Je n'en savais strictement rien.

La pointe de sa lame me transperça, telle une vive morsure. Mes bras tremblaient toujours alors que je tentais de l'écarter de moi.

— Saigne pour moi ! hurlai-je à nouveau.

Je recrachai son sang qui était entré dans ma bouche. Elle parvint à déplacer son poignard sur ma gorge. L'enfonçant juste un peu sous la peau... je ne saignais pas encore mais, sans aucun doute, cela ne saurait tarder !

Puis sa main hésita, s'éloigna. Je clignai des yeux sur son visage recouvert d'un masque sanglant, où les siens s'étaient écarquillés de surprise. Une lance blanche venait de lui transpercer la gorge !

Sholto se dressait au-dessus d'elle, ses bandages disparus exposant son ventre blessé, agrippant des deux mains ce pieu, qu'il retira d'un violent mouvement de torsion. Une fontaine de sang jaillit alors du cou de Segna.

— Saigne ! murmurai-je.

Et elle s'effondra dans une mare cramoisie, tenant toujours fermement le poignard dans la main.

Sholto se plaça alors au-dessus d'elle et lui enfonça la lance blanche dans le dos. Elle fut agitée de spasmes, sa bouche s'ouvrant et se refermant, les mains et les pieds frottant contre le rocher.

Ce ne fut que lorsqu'elle s'immobilisa complètement qu'il retira la lance. Il resta là, debout, à tanguer, puis envoya de la pointe de son arme la dague tournoyer dans les airs. Elle tomba dans le lac. Il s'effondra alors à genoux à côté d'elle, utilisant la longue hampe comme béquille.

Lorsque je parvins enfin à le rejoindre d'un pas titubant, je ne scintillais plus. J'étais épuisée, blessée et couverte du sang de mon ennemie. Je me laissai tomber à ses côtés sur la roche ensanglantée et lui touchai l'épaule, comme pour m'assurer qu'il était bien réel.

— Je t'ai vu te noyer, parvins-je à lui dire.

— Je suis Sidhe et Sluagh. Nous ne pouvons mourir par noyade, dit-il, semblant avoir quelques difficultés à fixer son regard sur moi.

Il fut pris d'une violente quinte de toux qui le fit se plier en deux, vomissant de l'eau sur la roche en s'accrochant de toutes ses forces à la lance blanche.

— Mais cela fait aussi mal.

Je l'étreignis et il grimaça, couvert de plaies récentes et anciennes. Je l'enlaçai en faisant davantage attention, m'accrochant à lui, lui maculant le torse du sang de sa maîtresse.

Sa voix se fit entendre, rauque d'avoir tant toussé :

— Je tiens la lance d'os. C'était autrefois l'un des emblèmes royaux de mon peuple.

— D'où vient-elle ? m'enquis-je.

— Du fond du lac. Elle m'attendait.

— Mais où sommes-nous ? lui demandai-je.

— Sur l'île Ossuaire. Cette lance était habituellement plantée au milieu de notre jardin, avant de devenir une simple légende.

Je touchai ce que je pensais être du rocher, pour découvrir qu'il avait raison. C'était bien du rocher, mais qui avait été à une époque de l'os. Cette île était constituée de fossiles !

— Elle me donne l'impression d'être terriblement réelle pour une légende, lui dis-je.

Il parvint à ébaucher un sourire.

— Que se passe-t-il, Meredith, au nom de Danu ? Qu'est-ce qui est en train de se passer ?

Un parfum de roses, dense et suave, me parvint.

Il redressa la tête et regarda autour de lui.

— Je sens des herbes.

— Et moi des roses, dis-je doucement.

Il tourna les yeux vers moi.

— Que se passe-t-il, Meredith ? Comment nous sommes-nous retrouvés ici ?

— J'ai fait une prière.

— Je ne comprends pas, dit-il en fronçant les sourcils.

Le parfum de rose s'intensifiait, comme si je me trouvais dans une prairie en été. Un calice se matérialisa dans ma main, là où elle était posée contre le dos nu de Sholto.

Celui-ci tressaillit à ce contact comme s'il avait ressenti une brûlure. Il essaya de se retourner, mais trop vite, ravivant la blessure à vif de son ventre. Il grimaça de douleur en retenant vivement sa respiration. Puis il tomba sur le côté, sans lâcher la lance.

Je levai en l'air la coupe d'or et d'argent, sur laquelle se refléta la lumière, la faisant scintiller. Ce ne fut vraiment qu'à ce moment-là que je m'aperçus que ce lieu était éclairé par les rayons du soleil qui me réchauffaient la peau.

J'aurais pu jurer sur ma vie que j'étais incapable de me rappeler s'il y avait eu du soleil une minute plus tôt. J'aurais bien posé la question à Sholto mais toute son attention était tournée sur ce que je tenais à la main.

— Cela ne peut être ce que je pense ! murmura-t-il.

— C'est le Calice.

Il acquiesça d'un léger hochement de tête.

— Mais comment ?

— J'en ai rêvé, comme j'ai rêvé de la coupe en corne d'Abloec. Et quand je me suis réveillée, il était là, dans le lit, à côté de moi.

Il se redressa en s'appuyant pesamment sur la lance, puis tendit la main vers la coupe étincelante que je lui présentais. Mais ses doigts s'arrêtèrent juste avant de la saisir, comme s'il craignait de la toucher.

Cette réticence me rappela que des événements pouvaient inopinément se déclencher si je touchais l'un des hommes avec

le Calice. Mais n'étions-nous pas dans une vision ? Et si oui, cela se reproduirait-il ? Je regardai le corps de Segna, dont le sang séchait sur ma peau. Était-ce vraiment une vision, ou était-ce bien réel ?

— Et une vision n'est-elle pas réelle ? me parvint une voix de femme.

— Qui a parlé ?!!! s'exclama Sholto.

Une silhouette apparut alors, complètement dissimulée sous une houppelande grise. Elle se tenait dans l'éclat lumineux du soleil, mais on avait l'impression de regarder une ombre... une ombre à laquelle rien ne donnait forme.

— Ne redoute pas la caresse de la Déesse, dit-elle.

— Qui es-tu ? murmura Sholto.

— Qui crois-tu que je sois ? dit la Voix.

Par le passé, Elle s'était toujours manifestée de manière plus tangible physiquement, ou seulement par Sa voix, ou encore un parfum porté par le vent.

Sholto s'humecta les lèvres avant de murmurer :

— La Déesse !

Ma main se leva comme animée de sa propre volonté pour lui tendre le Calice. J'avais l'impression que quelqu'un d'autre la dirigeait à mon insu.

— Touche le Calice, lui murmurai-je.

Tout en tendant la main, il ne lâcha pas la lance.

— Que se passera-t-il lorsque je l'aurais touché ?

— Je l'ignore, répondis-je.

— Alors pourquoi veux-tu que je le fasse ?

— C'est la Déesse qui le veut, lui dis-je.

Il hésita à nouveau, effleurant juste des doigts la surface brillante. La voix de la Déesse nous enveloppa de son souffle évoquant le parfum des roses d'été :

— Choisis.

Sholto prit une brusque inspiration qu'il exhala, tel un sprinter, avant d'effleurer l'or de la coupe. Je sentis des herbes, comme si je venais de frôler une bordure de thym et de lavande entourant mes rosiers. Une silhouette enveloppée d'une houppelande noire apparut à côté de la grise. Plus grande, plus large d'épaules et dégageant une certaine virilité même sous ce

vêtement ample, qui ne pouvait pas plus dissimuler la féminité de la Déesse qu’occulter la masculinité du Dieu.

La main de Sholto enserra le Calice, venant ainsi recouvrir la mienne, si bien qu’à présent, nous le tenions ensemble.

Une voix se fit entendre, profonde, riche et toujours changeante. Je connaissais la voix du Dieu, invariablement masculine, mais jamais identique.

— Votre sang a été versé, vous avez risqué votre vie, vous avez tué sur ces terres, entonna-t-Il.

Sa capuche obscurcie se tourna vers Sholto et, un instant, je crus y discerner la ligne d’un menton, des lèvres, mais qui se métamorphosèrent au moment même où je les aperçus. C’était étourdissant !

— Que donnerais-tu pour ramener la vie à ton peuple, Sholto ?

— Tout, murmura-t-il.

— Prends garde à ce que tu offres, dit la Déesse, et Sa voix, elle aussi, était celle de toutes les femmes, et d’aucune en particulier.

— Je donnerais ma vie pour sauver mon peuple, dit Sholto.

— Je ne souhaite pas la prendre, crus-je bon de réagir.

La Déesse m’avait déjà proposé un choix du même genre. Amatheon avait offert sa gorge à ma lame, afin que la vie puisse revenir à la Féerie. J’avais refusé car d’autres moyens pour régénérer la terre existaient. Je descendais de divinités de la fertilité et étais bien placée pour savoir que le sang n’était pas le seul fluide vital qui faisait pousser l’herbe.

— Ce choix ne t’incombe pas, me dit-Elle.

Était-ce une note de tristesse que je venais de discerner dans Sa voix ?

Une dague apparut dans les airs devant Sholto. Le pommeau et la lame étaient tout blancs, scintillant étrangement à la lumière. La main de Sholto délaissa le Calice pour saisir ce poignard, comme par réflexe.

— La poignée est en os. Ce couteau est assorti à la lance, dit Sholto d’une voix dénotant un émerveillement béat, les yeux fixés dessus.

— Te rappelles-tu l’usage que l’on faisait de cette dague ?

demanda le Dieu.

— On l'utilisait pour mettre à mort le vieux Roi. Pour faire couler son sang sur cette île, répondit Sholto docilement.

— Et pourquoi ? demanda le Dieu.

— Cette dague incarnait le cœur des Sluaghs, enfin, à une époque.

— Et de quoi a besoin un cœur ?

— De sang, et de vie, répondit Sholto, semblant passer un examen oral.

— Tu as versé le sang et la vie sur l'île, mais elle n'est pas régénérée.

Sholto secoua la tête.

— Segna n'était pas un sacrifice approprié ici. Ce lieu a besoin du sang d'un Roi, dit-il en levant le poignard vers la silhouette indistincte du Dieu. Versez mon sang, prenez ma vie, faites renaître le cœur de mon peuple !

— Tu es leur Roi, Sholto. Si tu meurs, qui reprendra la lance et leur ramènera leur pouvoir ?

J'étais agenouillée là, le sang se coagulant, poisseux, sur ma peau. Le Calice au creux des mains, j'éprouvais un mauvais pressentiment quant à la direction que prenait cette conversation.

Puis Sholto ramena vers lui le poignard et demanda :

— Qu'attendez-vous de moi, Seigneur ?

La silhouette m'indiqua du doigt.

— Voilà du sang royal à verser. Fais-le, et le cœur des Sluaghs renaîtra.

Sholto me fixa, son visage reflétant l'intensité du choc qui l'avait saisi. Je me demandai si j'avais eu la même réaction lorsque ce choix m'avait été proposé.

— Voulez-vous dire que je dois mettre à mort Meredith ?

— Elle est de sang royal, un sacrifice adapté à ce lieu.

— Non ! répondit alors Sholto.

— Tu disais pourtant que tu serais prêt à tout, dit la Déesse.

— Je peux offrir ma vie, mais ne peux me résoudre à offrir la sienne, ajouta Sholto. Je ne peux la donner car elle ne m'appartient pas.

Sa main se marbrait sous la violence de sa prise sur la

poignée de la dague.

— Tu es Roi, dit le Dieu.

— Un Roi prend soin de ses sujets, il ne les massacre pas.

— Tu serais prêt à condamner ton peuple à une mort lente pour la vie d'une femme ?

Des émotions contradictoires passaient sur le visage de Sholto. Finalement, il lâcha le couteau, qui chut sur les rochers avec un cliquetis sonore comme s'il était fait du plus dur des métaux et non d'os.

— Je ne le peux ! Je ne ferai aucun mal à Meredith.

— Et pourquoi pas ?

— Elle n'est pas Sluagh. Elle ne devrait pas avoir à mourir pour nous ramener la vie. Ce n'est pas son rôle.

— Si elle souhaite régner en tant que Reine sur toute la Féerie, elle sera aussi Sluagh.

— Alors permettez-lui d'être couronnée Reine. Si elle meurt ici, elle ne le sera jamais, et il ne restera plus que Cel pour nous gouverner. En ramenant la vie aux Sluaghs ainsi, nous détruirons toute la Féerie. Elle détient le Calice. Le Calice, mon Seigneur ! Le Calice est de retour après toutes ces années. Je ne comprends pas comment Vous pouvez me demander de détruire le seul espoir que nous ayons.

— Incarne-t-elle ton espoir, Sholto ? lui demanda le Dieu.

— Oui, répondit-il dans un murmure, ce seul mot contenant une multitude d'émotions.

La silhouette sombre regarda la grise. La Déesse prit alors la parole :

— Il n'y a aucune peur en toi, Meredith. Comment cela se fait-il ?

J'essayai de trouver les mots justes pour l'exprimer.

— Sholto a raison, ma Dame. Le Calice nous est revenu, et la magie revient aux Sidhes. Vous m'avez utilisée comme réceptacle de vos bénédictions. Je ne pense pas que Vous gaspillerez tout cela pour un seul sacrifice, dis-je en lançant un bref regard à Sholto. Et j'ai senti sa main dans la mienne. J'ai senti son désir pour moi. Je pense que cela détruirait une partie de son être de me mettre à mort. Je ne peux me résoudre à croire que mon Dieu et ma Déesse soient aussi dénués de cœur

que ça.

— T'aimerait-il alors, Meredith ?

— Je ne sais pas, mais il aime l'idée de me tenir dans ses bras. Je suis au moins sûre de ça.

— Aimes-tu cette femme, Sholto ? lui demanda le Dieu.

Sholto ouvrit la bouche, puis la referma, avant de dire :

— Ce n'est pas digne d'un gentilhomme de répondre à de telles questions devant une dame.

— C'est son devoir d'exprimer la vérité, Sholto.

— Ça ira, Sholto, lui dis-je. Réponds sincèrement. Je ne t'en tiendrai pas rigueur.

— C'est bien ce que je crains, dit-il à voix basse.

La tête qu'il faisait ! Je ne pus m'empêcher de rire. Un rire qui résonna en écho dans les airs tel un chant d'oiseau.

— La joie suffira à ramener la vie en ce lieu, déclara la Déesse.

— Si tu y ramènes la vie par la joie, tu transformeras alors le cœur même des Sluaghs. Comprends-tu cela, Sholto ? lui dit le Dieu.

— Pas précisément.

— Le cœur des Sluaghs repose sur la mort, le sang, la bataille et la terreur. Les rires, la gaieté et la vie généreront un cœur bien différent pour ton peuple.

— Je suis désolé, mon Seigneur, je ne comprends pas.

— Meredith, dit alors la Déesse, explique-le-lui.

Sur ce, elle commença à s'estomper, tel un songe lorsque la lumière de l'aube se faufila par la fenêtre.

— Je ne comprends pas, répéta Sholto.

— Tu es Sluagh et Sidhe Unseelie, lui dit le Dieu. Tu es un être issu de la terreur et des ténèbres. Voilà ce que tu es par essence, mais ce n'est pas tout ce qui compose ta personnalité.

Et sur ces mots, la sombre silhouette s'estompa à son tour.

— Attendez, je ne comprends pas ! s'écria Sholto en tendant la main vers elle.

Le Dieu et la Déesse avaient disparu, comme s'ils n'avaient jamais été là, et le soleil s'éclipsa avec eux. Nous nous retrouvâmes dans l'obscurité. C'était la tombée du jour sur les mondes souterrains de la Féerie. L'éclat du soleil qui quelques

instants plus tôt nous avait inondés de sa lumière était une aberration.

— Mon Dieu, attendez ! cria Sholto.

— Sholto, l'appelai-je, et je dus le rappeler à deux reprises avant qu'il ne tourne les yeux vers moi.

— Je ne sais pas ce qu'ils attendent de moi ! dit-il, frappé de stupeur. Que dois-je faire ? Comment dois-je procéder pour ramener la gaieté dans le cœur de mon peuple ?

Je lui souris, faisant craqueler mon masque de sang. Je devais nettoyer toute cette horreur.

— Oh Sholto, ton vœu sera exaucé !

— Mon vœu ? Quel vœu ?

— Laisse-moi me débarbouiller avant.

— Avant quoi ?

— Le sexe, Sholto, lui répondis-je en lui touchant le bras. Ils voulaient parler de sexe.

— Quoi ?!!!

Son air abasourdi me fit rire de nouveau. Cette sonorité se répercuta au travers du lac, et je crus encore entendre des chants d'oiseaux.

— As-tu entendu ça ?

— J'ai entendu ton rire retentir comme une mélodie.

— Cet endroit est prêt à revenir à la vie, Sholto. Mais si nous faisons usage du rire, de la joie et du sexe pour que cela se produise, alors il sera différent de ce qu'il était auparavant. Le comprends-tu ?

— Je n'en suis pas sûr. Nous allons faire l'amour, maintenant ?

— Oui. Laisse-moi d'abord me nettoyer un peu, et alors, oui.

Je n'étais pas certaine qu'il ait bien saisi ce que je venais de dire, et j'ajoutai :

— As-tu vu ce nouveau jardin aux portes de la Salle du Trône des Unseelies ?

Il semblait avoir du mal à se concentrer, mais finalement, il opina du chef en disant :

— C'est à présent une prairie où coule un ruisseau, et non plus le jardin des supplices qu'en avait fait la Reine.

— Absolument, dis-je. C'était un lieu de souffrance et

maintenant, c'est une prairie avec des papillons et des petits lapins. Je viens en partie de la Cour Seelie, Sholto, comprends-tu ce que je te dis ? Cette partie de moi influencera la magie que nous allons invoquer ici dans l'instant.

— Quel type de magie allons-nous mettre en pratique tout de suite ? me demanda-t-il en souriant.

Il s'appuyait toujours pesamment sur la lance, son ventre écorché par les Seelies exposé à l'air libre. J'avais eu mon compte de blessures pour savoir à quel point le moindre effleurement d'air faisait mal lorsque l'on avait été écorché ainsi. Le poignard d'os était par terre, à côté de ses genoux. En vérité, je pensais qu'il aurait disparu en même temps que le Dieu et la Déesse, étant donné que Sholto avait refusé d'en faire l'usage auquel il était véritablement destiné. Néanmoins, il était toujours entouré des reliques des Sluaghs. Il avait reçu la visite de la Divinité. Nous étions agenouillés dans ce lieu légendaire, l'opportunité de conduire son peuple à la régénération de leurs pouvoirs nous avait été offerte. Et Sholto paraissait obnubilé par la possibilité que nous nous envoyions en l'air !

Je scrutai son visage, essayant de voir au-delà de la timide excitation qui s'y reflétait. Il semblait effrayé de montrer ouvertement son impatience. C'était un bon Roi et cependant, la promesse d'avoir un rapport sexuel avec une Sidhe avait chassé toute prudence de son esprit. Je ne pouvais toutefois le laisser s'y jeter à corps perdu, jusqu'à ce que je sois sûre qu'il ait bien pigé ce qu'il pourrait advenir de son peuple. Il devait le comprendre, sinon... sinon quoi ?

— Sholto, l'appelai-je.

Il tendit la main pour me caresser le visage, et je m'en saisis, l'arrêtant dans son élan.

— Tu dois m'écouter, Sholto, très attentivement.

— J'écouterai tout ce que tu diras.

Il se soumettait volontiers à ma tutelle. Chose que j'avais déjà remarquée à L.A. L'effrayant Roi dominateur des Sluaghs se faisait soumis dans l'intimité. Agnès la Noire le lui avait-elle inculqué, ou Segna ? Ou était-ce simplement sa façon d'être ?

Je lui tapotai la main, en un geste plus amical qu'érotique.

— J'apporte par la magie du sexe les prairies et les papillons.

Certains corridors du monticule des Unseelies se sont retrouvés couverts de marbre blanc veiné d'or.

Son expression se fit un peu plus sérieuse, moins amusée.

— En effet. Et la Reine en a été plus que préoccupée. Elle t'a accusée de transformer son sithin à l'image de la Cour Seelie.

— Précisément, dis-je.

Ses yeux s'écarquillèrent.

— Je ne l'ai pas fait exprès, poursuivis-je. Je ne contrôle pas ce que fait l'énergie avec le sithin. La magie du sexe n'est pas comme les autres, plus sauvage et plus indépendante.

— Les Sluaghs incarnent ce genre de magie, Meredith.

— Certes, mais la magie incontrôlée des Sluaghs ne produit pas les mêmes effets que celle des Seelies.

Il me retourna la main, la paume en l'air.

— Tu détiens les Mains de Chair et de Sang. Ce ne sont pas des pouvoirs Seelies.

— Non. En cas de combat, je parais être totalement Unseelie, mais lorsque ma magie s'éveille au cours d'activités sexuelles, c'est mon sang Seelie qui semble prendre la relève. Vois-tu les implications que cela pourrait avoir pour ton peuple ?

Son visage sembla s'assombrir.

— Si nous couchons ensemble et que les Sluaghs se régénèrent, tu pourrais les faire à ton image.

— C'est ça, oui, lui confirmai-je.

Il fixa ma main comme s'il ne l'avait encore jamais vue.

— Si je t'avais ôté la vie, alors les Sluaghs seraient demeurés ce qu'ils sont : une terrible noirceur crépusculaire balayant tout sur son passage. Si nous ramenons la vie à mon peuple par l'intermédiaire du sexe, alors ils deviendront peut-être davantage comme les Sidhes, voire même comme des Sidhes *Seelies*.

— Oui, en effet, dis-je, soulagée qu'il eût enfin compris.

— Et serait-ce aussi terrible que ça que nous soyons davantage Sidhes ? demanda-t-il en un quasi-murmure, semblant se parler à lui-même.

— Tu es leur Roi, Sholto. Toi seul peux faire ce choix pour tes sujets.

— Ils me haïront pour l'avoir fait, dit-il, les yeux fixés sur

moi. Mais quel autre choix y a-t-il ? Je ne ferai pas couler ton sang, pas même pour ramener la vie à tous ceux de mon royaume.

Ses paupières se fermèrent et il me lâcha la main. Puis il se mit à scintiller d'une douce lueur blanche, comme si la lune se levait sous sa peau. Lorsqu'il rouvrit les yeux, l'or triple de ses iris étincelait. Il passa le bout d'un doigt irradiant de lumière au creux de ma paume, pour y tracer une ligne embrasée d'une froideur blafarde. Ce léger effleurement me fit tressaillir.

Il me sourit.

— Je suis Sidhe, Meredith. Je le comprends à présent. Je suis aussi Sluagh. Je veux être Sidhe, Meredith, complètement Sidhe ! Je veux savoir ce que c'est d'être ce que je suis.

Je retirai ma main afin de pouvoir penser, loin de la pression qu'exerçait son pouvoir contre ma peau.

— Tu es le Roi ici. Tu dois faire ce choix, lui dis-je d'une voix qui s'était légèrement enrouée.

— Ce n'est pas un choix, dit-il. Toi morte et perdue pour tous à la Féerie... ou toi dans mes bras ? Ce n'est pas un choix.

Puis il éclata d'un rire qui retentit également en écho au travers du plan d'eau. J'entendis des carillons, ou des oiseaux, ou les deux.

— De plus, les Ténèbres et Froid Mortel me tueraient si je te sacrifiais.

— Ils ne risqueraient pas de faire éclater une guerre à la Féerie en tuant le Roi des Sluaghs, lui dis-je.

— Si tu crois vraiment que leur loyauté est encore liée à la Féerie plutôt qu'à toi seule, alors tu n'as pas vu leurs yeux lorsqu'ils les posent sur toi. Leur vengeance serait terrible, Meredith. Qu'il y ait encore des tentatives d'assassinat perpétrées contre toi ne fait que révéler que certains Sidhes n'ont toujours pas compris combien la Reine a bridé les Ténèbres et Froid Mortel. Plus particulièrement les Ténèbres, dit-il d'une voix qui s'était assourdie, le visage hanté.

Il secoua la tête, semblant vouloir ainsi éliminer cette pensée de son esprit, avant de tourner les yeux vers moi et de poursuivre :

— J'ai pu voir les Ténèbres chasser. Si les Chiens de l'Enfer,

les Chiens Yeth, existaient encore parmi nous, ils appartiendraient aux Sluaghs, à la Meute Sauvage, et leur sang court toujours dans les veines de Doyle, Meredith.

— Alors tu ne vas pas me tuer, par peur de Doyle et de Frost ?

Il me regarda et, pendant un moment, laissa tomber le voile qui couvrait ses yeux étincelants, me permettant d'y percevoir son désir inassouvi, un désir tel qu'il aurait dû s'en retrouver gravé en toutes lettres dans les airs.

— Ce n'est pas la peur qui m'incite à épargner ta vie, murmura-t-il.

Je lui fis un sourire et le Calice que j'agrippais toujours vibra contre ma peau, me faisant comprendre qu'il prendrait part à nos ébats.

— Laisse-moi me nettoyer un peu de ce sang. Puis j'unirai mon scintillement au tien.

La lueur qui animait sa peau s'atténua alors légèrement, ses yeux embrasés se refroidirent pour redevenir normaux. Bien qu'il soit difficile de qualifier ainsi ses iris aux trois anneaux dorés, même en fonction des critères sidhes.

— Je suis blessé, Meredith. Je préférerais que notre première union soit parfaite. Je ne suis pas certain d'être en état de t'apporter quoi que ce soit cette nuit.

— Moi aussi, je suis blessée, lui dis-je, mais nous allons faire tous les deux de notre mieux.

Sur ce, je me remis debout et m'aperçus que mon corps était scarifié de petites plaies dont je ne m'étais même pas rendu compte et que j'avais dû recevoir lors du combat contre Segna.

— Je ne serai pas capable de te faire l'amour comme tu le désires, me dit-il.

— Et comment peux-tu savoir ce que je désire ? lui demandai-je tout en avançant lentement sur les aspérités des rochers tour à tour rêches et lisses.

— Un public plutôt nombreux a assisté à tes ébats avec Mistral, quand son tour est venu. Les rumeurs se sont multipliées, mais même si certaines se sont vérifiées, je ne serai pas capable de te dominer comme il l'a fait.

Je me laissai glisser dans l'eau, qui lécha chaque menue

coupure et écorchure, tiède, apaisante, tout en enflammant ces blessures.

— Je ne souhaite pas être dominée pour le moment, Sholto. Fais-moi l'amour... faisons en sorte que cela soit tendre, si c'est bien ce que nous voulons.

Il rit à nouveau et j'entendis des clochettes tinter.

— Je pense que me montrer tendre est bien tout ce dont je serai capable cette nuit.

— Cela n'a pas à être systématiquement brutal, Sholto. Mes goûts sont plus diversifiés que ça.

J'étais à présent dans l'eau jusqu'aux épaules, essayant de me nettoyer. Le sang commença à s'y dissoudre, se lavant presque trop facilement.

— Aussi diversifiés que ça ? s'enquit-il.

— Absolument, lui répondis-je avec un sourire.

Je plongeai la tête sous l'eau afin de me débarbouiller le visage et les cheveux. Je refis surface pour reprendre mon souffle, essuyant les ruisselets rosés qui me coulaient sur la figure. Je replongeai deux fois de suite, jusqu'à ce que l'eau soit claire.

Sholto se tenait debout sur le rivage de l'île, se soutenant avec la lance. Le poignard blanc était soigneusement fiché dans l'étoffe de son pantalon, comme une épingle, la pointe exposée. Il m'offrit sa main, que je saisis, alors que j'aurais pu sortir de l'eau toute seule et que je savais que d'avoir à se pencher devait lui être pénible.

Il me tira sur la berge, mais ses yeux ne se posèrent à aucun moment sur mon visage. Il avait le regard fixé sur mon corps, sur mes seins ruisselants. Certaines femmes s'en seraient offusquées, mais je n'en faisais pas partie. En cet instant, il n'était plus Roi, rien qu'un homme... et cela me convenait parfaitement.

Chapitre 15

Sholto était couché, nu, devant moi. Jamais je ne l'avais vu ainsi, attendant tout en sachant que nous n'avions pas à nous interrompre.

La première et unique fois où je l'avais vu dans le plus simple appareil, il avait encore ses excroissances tentaculaires. Il excellait en glamour, dissimulant par ce biais depuis bon nombre d'années ces particularités, et ses abdos étaient alors apparus comme de parfaites tablettes de chocolat. Et même au toucher, je n'avais pu sentir ce que je savais se trouver là en réalité.

Et à présent, il était allongé sur le dos, contre les pierres, utilisant son pantalon comme un petit coussin. Les Seelies l'avaient écorché des côtes au bas-ventre. J'avais vu la blessure, maintenant dangereusement proche. La souffrance avait dû être atroce.

Il avait déposé la lance blanche et le poignard en os à côté de lui. J'avais posé le Calice du côté opposé. Nous allions faire l'amour entre ce symbole, celui de la Déesse, et les deux autres qui étaient, eh bien, typiquement masculins !

L'air se mit à onduler au-dessus de son corps comme une vague de chaleur émanant de l'asphalte et, l'instant suivant, la blessure avait disparu. Il avait recréé l'illusion de ces tablettes de chocolat parfaites. De tous mes amants, Rhys était le seul à en avoir des vraies de vrai.

— Tu n'as pas besoin de te dissimuler, Sholto, lui dis-je.

— Ton visage reflétait une expression que je préfère ne pas voir la première fois que nous faisons l'amour, Meredith.

— Laisse tomber le glamour, Sholto, laisse-moi te voir tel que tu es.

— Ce n'est pas plus beau que ce qui était là avant, dit-il

tristement.

Je caressai la peau lisse de son épaule.

— Tu étais beau. Tu es beau.

Il me fit un sourire aussi triste que son ton.

— Meredith, pas de mensonge, s'il te plaît.

Je le dévisageai attentivement. Son visage était aussi pâle que celui de Frost, l'un des hommes les plus magnifiques que je connaissais.

— La Reine dit que tu as le corps sidhe le plus parfait qu'elle ait jamais vu, dis-je en élevant la voix. Tu es blessé, et tu guériras ; cela n'a altéré en rien ta perfection physique.

— La Reine a dit qu'il était dommage que l'un des corps sidhes à la perfection la plus pure qu'elle ait jamais vu soit irrémédiablement gâché par une telle difformité.

Bon, d'accord, avoir mentionné les propos d'Andais n'avait sans doute pas été aussi judicieux que ça. Je fis une nouvelle tentative. Je rampai jusqu'à son visage et m'y penchai pour effleurer ses lèvres. Mais c'était un baiser qui demeura froid, auquel il réagit à peine. Je me redressai.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— À Los Angeles, te voir habillée me donnait une érection. Mais cette nuit, je me sens faible.

Je posai les yeux sur son sexe pour découvrir qu'en effet, il faisait triste mine, aussi recroquevillé que cela lui était possible. Il faisait partie de ces hommes généreusement pourvus par la nature, présentant ce qu'il avait à offrir même sans bander, à la différence d'autres qui dévoilaient progressivement leurs atouts.

Je possédais en moi une magie qui pouvait raviver un homme, si l'on peut dire, mais c'était de la magie Seelie, dont je voulais faire usage le moins possible lors de cette union. Bien que Sholto ait pris la décision de courir ce risque, je craignais que les Sluaghs en perdent leur identité.

Bien évidemment, d'autres moyens que la magie existaient pour rendre à un homme sa vitalité.

Je rampai prudemment sur les rochers rugueux, pour me placer à côté de sa hanche.

— Tu n'es pas faible, Sholto, tu es blessé. Il n'y a aucune honte à cela.

— Te voir nue et ne pas réagir est honteux !
Je lui fis le sourire dont il avait besoin et dis :
— Je pense que nous pourrons y remédier.
— Par magie ? s'enquit-il en tournant les yeux vers moi.
— Non, pas de magie, Sholto, dis-je en démentant de la tête.
Seulement comme ça.

Et ma main passa, caressante, sur ses cuisses, me rassasiant de la douceur de sa peau complètement lisse grâce à ses origines Volant de la Nuit, une créature dénuée de toute pilosité. En vérité, les Feys ne sont pas du genre poilu. Sa peau était aussi lisse que celle d'une femme, si douce, et cependant si terriblement masculine, de la plante de ses pieds au sommet de sa tête. Je parcourus la face interne de ses cuisses, qu'il écarta sous ma caresse, si bien que je pus remonter doucement pour venir titiller la peau soyeuse de son entrejambe. Je fis rouler dans ma main ses couilles délicates, mais son membre restait lâche.

Ce contact lui fit néanmoins cambrer la colonne vertébrale, la tête rejetée en arrière, les yeux clos. Mais ce mouvement raviva sa blessure. Après cette furtive sensation de plaisir, il replia brusquement le bras sur ses yeux, laissant échapper une plainte entre sanglot et hurlement. Et le peu de progrès que j'avais fait s'amenuisa face à une telle souffrance.

— Je ne serai bon à rien pour toi cette nuit, Meredith. Je ne serai bon à rien pour mon peuple ! Je ne nous régénérerai pas avec la mort, et suis même incapable de nous régénérer avec la vie !

— J'attendrais que tu sois guéri, Sholto, si seulement c'était possible. Mais c'est cette nuit que nous devons ramener la vie à la Féerie. Console-toi... nous aurons d'autres nuits, d'autres jours. D'autres occasions, quand tu seras guéri, pour faire ce que nous voulons. Mais cette nuit, nous ferons ce que nous devons faire.

Il se découvrit les yeux pour les poser sur moi, son visage reflétant un tel désespoir !

— Je ne vois aucune position qui ne risque pas de te faire souffrir, et tu n'aimes pas la souffrance, lui dis-je.

— Je n'ai pas dit que je ne l'aimais pas, mais pas aussi

intense que ça.

J'en pris note mentalement, pour plus tard.

— Je sais. Pour la plupart d'entre nous, il y a une limite au-delà de laquelle la souffrance est simplement de la souffrance.

— Je suis désolé, Meredith, mais je crains de l'avoir atteint avec cette blessure.

— Nous verrons, lui dis-je.

Et je me penchai à nouveau sur son membre pour y déposer un baiser. Puis je le pris délicatement dans ma bouche. La seule et unique fois où je l'avais tenu ainsi, il avait été long, dur, impatient. Mais cette nuit, il était inerte, flasque, manquant indéniablement de vigueur.

J'en fus tout d'abord exaspérée mais laissai couler. Ce n'était pas le moment de faire preuve d'énervement, ni de se précipiter ; c'était la première fois que Sholto se trouvait en compagnie d'une Sidhe, l'un de ses rêves les plus chers, et il allait le vivre alors qu'il était mal en point. Il avait probablement idéalisé cet instant et, à présent, aucun de ses fantasmes n'allait se faire réalité, qui est une maîtresse plus sévère que l'imagination.

Je renonçai donc à l'impatience. Je cessai de m'interroger sur ce que Doyle, Frost et les autres devaient penser, laissant de côté le fait que mes pouvoirs augmentaient, sans que j'aie la moindre idée de la tournure que les événements prendraient. Je laissai toute inquiétude se dissiper pour m'abandonner pleinement à ce moment. M'abandonnant à la sensation qu'il me procurait ainsi dans ma bouche.

La plupart de mes amants m'avaient refusé ce plaisir. Ils ne voulaient pas prendre le risque de déverser leur semence ailleurs qu'entre mes jambes, de peur de perdre une occasion d'engendrer le prochain héritier du trône... l'occasion de devenir mon roi. Je ne pouvais le leur reprocher, mais c'était une pratique que j'adorais et ce type de performance me manquait. Les rares fois où j'avais été en mesure d'en persuader un, il était déjà excité : dur, gonflé... un véritable plaisir. Mais j'adorais cette sensation lorsque je m'occupais d'un homme qui n'était pas encore prêt. C'était tellement plus facile de le prendre en entier dans ma bouche. Pas de contraction, pas d'efforts à faire

pour engloutir toute cette longueur, cette épaisseur.

Je fis rouler son sexe sur ma langue, le suçotant tout d'abord avec douceur. Mais je voulais savourer toutes les sensations possibles alors qu'il restait de taille raisonnable, avant de grossir. Je pouvais le sentir bouger dans ma bouche, la peau glissant sous ma langue, son membre charnu si malléable. Je le suçai vite, de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'il crie :

— Assez ! Assez !

Je reportai alors mon attention sur ses couilles, léchant leur peau, faisant glisser toute cette soierie entre mes lèvres et sur ma langue, tout en constatant que sa verge grossissait. Je fis rouler l'un de ses testicules, délicatement, à l'intérieur de ma bouche, jouant avec. Il était trop gros pour que je tente d'engloutir les deux simultanément ; il serait facile de blesser des parties aussi tendres. Et lui causer davantage de souffrance était bien la dernière chose que j'avais en tête.

Lorsque son regard se porta sur moi, courant le long de mon corps, ses yeux étaient comme fous. L'or qui les moirait se mit alors à scintiller... de l'or fondu au centre, de l'ambre semblant surgir de l'astre solaire, puis un jaune d'or pâle rappelant le feuillage de l'orme à l'automne. Un moment, ses yeux furent tout ce qui étincelait, et le suivant, cette lueur explosa en se propageant dans tout son être. Cette luminosité blanche semblait circuler tel un liquide sous sa peau, qui se mit à scintiller, même sous cette zone de chair à vif, donnant l'impression qu'il avait été sculpté en rubis sertis d'ivoire, comme un soleil irradiant au travers de la blancheur striée de rouge de son corps.

Je me plaçai à califourchon sur son sexe, sans l'accueillir en moi, les genoux de part et d'autre de ses hanches. Je posai les yeux sur lui, m'efforçant de me souvenir de la première fois où j'avais vu sa beauté. Le scintillement s'était diffusé jusqu'à l'extrémité de ses cheveux, comme si chaque mèche avait été trempée dans le clair de lune. Il était un être de lumière et de magie, mais au moment où je l'aidai de la main à se glisser en moi, il était tout en muscles et peau soyeuse.

Je fis entrer son gland à l'intérieur de moi et remarquai que j'étais encore un peu trop étroite. Je m'étais chargée des

préliminaires pour le préparer, sans rien recevoir. J'en étais moite de plaisir, mais étroite, tellement serrée.

— Tu n'es pas assez ouverte, parvint-il à dire d'une voix entrecoupée.

— Est-ce que cela te fait mal ? demandai-je, et la mienne était murmure.

— Non, répondit-il sur le même ton.

— Alors je veux te sentir forcer en moi. Je veux sentir chaque centimètre de toi se pousser en moi pendant que je suis aussi serrée.

Je me tortillai pour descendre un peu plus sur sa hampe, me battant à chaque centimètre. J'étais si contractée qu'il était en contact avec chaque partie intime de mon ventre, glissant pesamment et lentement vers ce point enfoui à l'intérieur.

Je voulais qu'il me pénètre aussi profondément qu'il le pourrait avant que je ne jouisse, mais mon corps avait, quant à lui, d'autres intentions. Comme si, en étant si étroite autour de son pénis, celui-ci appuyait juste au bon endroit, précisément sur ce point précis de mon intimité. Un moment, j'essayai de me montrer précautionneuse en l'aidant à me pénétrer, et le suivant je hurlai en me laissant submerger par un orgasme fulgurant. Mon corps se convulsa violemment autour de sa verge, m'obligeant à me laisser descendre davantage sur sa hampe, plus rapidement que je n'y serais parvenue autrement. Dès que l'accès fut facilité, l'orgasme sembla se prolonger. Et il dura tandis qu'il se poussait en moi et, quelques secondes avant de m'avoir entièrement pénétrée, Sholto se mit à participer.

J'étais assise sur lui, en cette union aussi intime entre un homme et une femme, l'orgasme me faisant tanguer au-dessus de lui, vaguement consciente que ma peau irradiait en un éclat lunaire assorti à la sienne. Le souffle de mon pouvoir balayait mes cheveux sur mon visage, tels des grenats étincelant de braises. Mes yeux brillaient si intensément que je pouvais voir à la limite de mon champ de vision les ombres colorées que projetaient le vert et l'or de mes iris. Je hurlais et me tordais au-dessus de lui, chevauchée d'ondes de plaisir, l'une après l'autre. Cela n'avait pas été prévu ni accompli de main de maître, mais plutôt par hasard ; une clé glissée dans la serrure au bon

moment. Nos corps surent saisir cet instant pour se laisser porter et s'y abandonner.

J'entendis qu'il m'appelait en hurlant, sentis son corps se rebeller sous le mien, le sentis se pousser comme chez lui aussi brutalement et rapidement que possible. Il me percuta profondément, ce qui me fit jouir à nouveau, la tête rejetée en arrière, criant son nom vers les cieux.

Il éjacula, allongé sous moi, mais je ne parvenais plus vraiment à le voir distinctement, les yeux dans le vague, troublés, mon regard semblant animé de serpents colorés. Je m'effondrai en avant, en oubliant... oubliant qu'il était blessé. En oubliant que je portais à la main droite la Bague de la Reine ; la bague qui, autrefois, avait appartenu à une véritable déesse de la fertilité.

Je n'eus qu'une seconde pour réaliser que la peau de son ventre n'était plus à vif sous mes mains mais parfaitement lisse. Je baissai les yeux en clignant des paupières, faisant de grands efforts pour dépasser la plénitude que j'éprouvais après l'orgasme pour le voir. Son ventre était aussi plat et parfait que l'avait été auparavant son illusion, mais ce n'en était plus une. Il avait de nouveau des tentacules, mais ils n'étaient qu'un tatouage parfaitement net de prime abord. Si proche de ce qu'ils avaient été en réalité, comme une décalcomanie à même sa peau.

Je vis tous ces détails en trois clignements de paupières, mais il n'y en eut pas de quatrième, car la bague s'anima soudain. Nous eûmes l'impression de nous retrouver plongés dans de l'eau parcourue par un courant électrique. Pas assez puissant pour être fatal, mais suffisant pour faire mal.

Sholto se mit à hurler sous moi, et pas de plaisir.

Je tentai d'éloigner la bague de son corps, mais ma main me donnait l'impression d'être collée à son épiderme nouvellement décoré. Le pouvoir jaillit alors de nous en un souffle, la magie semblant s'être propagée aux rochers. Et je pus à nouveau respirer.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? dit Sholto, la voix haletante.

— La bague.

Son regard se posa sur moi et j'appuyai d'une main contre

son abdomen. Il effleura le tatouage des doigts, le visage émerveillé mais très triste à la fois. Ne venait-il pas de voir exaucer son vœu le plus cher tout en perdant quelque chose qui le hanterait à tout jamais ?

Un bruit me fit me retourner : du métal résonnant contre les rochers. Le Calice roulait dans notre direction, alors que le sol était parfaitement plan. Je regardai à l'opposé, pour découvrir que la lance d'os roulait aussi. Ils allaient nous percuter au même moment.

— Accroche-toi, lui dis-je.

— À quoi ?

— À moi.

Il m'attrapa alors par les bras, et ma main se retrouva libérée de son ventre. Je m'agrippai aux siens sans réfléchir, appliquant à nouveau la bague contre sa peau nue.

Il arrive parfois que la Déesse nous prenne par la main pour nous guider, et d'autres fois qu'elle nous pousse du bord de la falaise.

Nous nous apprêtions à chuter dans l'abîme...

Chapitre 16

Le bois, le métal, la chair ; tout nous frappa d'un coup. Accrochés l'un à l'autre au cœur d'une explosion de pouvoir qui submergea l'île des eaux soudainement agitées du lac. Nous crûmes quelques instants nous y noyer, puis le monde se mit littéralement en mouvement, l'île sembla se soulever violemment avant de s'affaisser à nouveau.

Puis l'eau se retira, la terre cessa de trembler, le Calice et la lance avaient disparu, nous laissant trempés, haletants, serrés nus l'un contre l'autre. J'avais peur de le lâcher, comme si nos bras enlacés, nos corps toujours intimement unis, étaient tout ce qui nous retenait de dégringoler de la planète.

Des voix nous parvinrent, accompagnées de cris et de hurlements. Je reconnus celle de Doyle, de Frost et l'appel rauque d'Agnès. Nous tournâmes les yeux dans leur direction, clignant des paupières pour en chasser l'eau. Sur la rive, à présent bien plus éloignée, se tenaient tous nos gardes. Nous étions de retour dans les jardins morts des Sluaghs, mais le lac était maintenant rempli d'eau, et au milieu se trouvait l'île Ossuaire.

Doyle plongea, son corps sombre tranchant la surface, suivi de Frost, ainsi que des autres. Les oncles de Sholto enlevèrent leurs pèlerines pour plonger à leur suite. Seule Agnès la Noire resta sur le rivage.

Je baissai les yeux vers Sholto, toujours à califourchon sur lui.

— Nous allons bientôt être sauvés.

— En a-t-on vraiment besoin ? me demanda-t-il en souriant.

— Je n'en suis pas sûre.

Il éclata alors d'un rire qui se répercuta en écho contre la roche nue de la grotte. Il m'étreignit bien fort, avant de déposer

un doux baiser sur ma joue.

— Merci, Meredith, me dit-il, soufflant ces mots contre ma peau.

J'appuyai la joue contre la sienne en murmurant en retour :

— De rien, Sholto, tu es le bienvenu.

Il enfouit sa main dans mes cheveux mouillés et dit, doucement :

— Cela fait si longtemps que je désirais que tu murmures mon nom ainsi.

— Comment ? lui demandai-je, le visage toujours contre le sien.

— Comme une amante.

J'entendis un bruit dans notre dos et Sholto relâcha sa prise dans mes cheveux. Je l'embrassai sur les lèvres, avant de me redresser pour constater qui était arrivé le premier sur l'île.

Doyle, évidemment, ce ne pouvait être que lui ! Il s'avança vers nous, nu, le corps ruisselant et scintillant de noirceur. À la lumière, il s'anima de reflets bleus et violets, éblouissants, se réfléchissant sur l'eau. Ma peau se réchauffait sous cette lumière. Le soleil, c'était à nouveau l'éclat du soleil ! Comme si midi était de retour dans ce lieu enténébré.

Une brume verte se levait juste au-dessus de la roche nue où Sholto et moi avions été allongés, donnant forme à de minuscules tiges qui se tendaient au-dessus du rocher, ancrant leurs racines alors que Doyle nous rejoignait.

Son visage sévère qui m'avait tant effrayée dans mon enfance lorsqu'il se tenait aux côtés de ma tante semblait en proie à des émotions conflictuelles, avant de finir par se décider. De manière surprenante, cette expression n'était pas aussi effrayante maintenant qu'il était nu, et à présent que je le connaissais intimement. Les Ténèbres de la Reine était mon amant, et je ne pourrais jamais plus le voir comme cette silhouette menaçante, l'assassin attiré de ma tante, son chien noir qui se mettait en chasse pour tuer.

Je levai les yeux vers lui, toujours blottie au creux des bras de Sholto, qui s'écartèrent à regret avant de retomber lorsque je me redressai légèrement. Comme j'étais toujours à califourchon sur lui, ce n'était pas comme s'il avait cessé de me toucher. Ses

mains glissèrent sur mes bras, maintenant le contact. Je lui jetai un coup d'œil et remarquai qu'il ne me regardait pas moi, mais Doyle. Je tournai les yeux vers celui-ci et trouvai sur son visage sévère la raison de l'expression de défi, quasi triomphante, de Sholto.

Je m'interrogeai. Pour la première fois depuis des semaines, je me rappelai comment ils m'avaient tous les deux retrouvée à Los Angeles. Ils s'étaient battus, convaincus que la Reine avait envoyé l'autre m'éliminer.

Certaines raisons personnelles étaient apparues au cours de ce combat. Je ne parvenais pas à me rappeler ce qu'ils s'étaient dit me faisant comprendre qu'il y avait entre eux quelque sale affaire mal digérée. Pourtant, je l'avais senti. Ils s'affrontaient à présent du regard, me confirmant que quelque chose m'avait échappé. Quelque désaccord, ou un défi, ou même une vieille rancune, opposait ces deux hommes. Pas top.

Rhys escaladait la pente rocheuse, dégoulinant tel de l'ivoire mouillé. Il s'arrêta, légèrement à l'écart, comme si lui aussi avait senti, ou perçu, la tension ambiante.

Que faire quand on est à poil avec un amant et qu'un autre se pointe et reste planté à proximité ? Sholto n'était pas mon Roi, ni mon époux. Je dégageai ma main de la sienne pour l'offrir à Doyle, qui hésita quelques secondes, fixant délibérément son rival. Puis ses yeux noirs se tournèrent vers moi. Son expressivité ne s'altérait presque jamais, mais une certaine dureté se dégageait de lui, imperceptiblement. Ou s'agissait-il de quelque soupçon de douceur qui lui revenait ?

Un mouvement se produisit derrière lui, et Frost se hissa tant bien que mal sur la pente rocailleuse, accompagné de Mistral, qu'il rattrapa par le bras lorsque celui-ci glissa. Ils étaient habillés et armés. Leurs vêtements et leur arsenal les avaient ralentis.

Frost était là à présent, debout, la main posée sur le bras de Mistral quasiment à genoux après avoir dérapé, mais ils s'étaient figés, les yeux rivés sur nous. Et pas seulement parce qu'ils avaient senti la tension ambiante. Leur réaction ne faisait que souligner la profonde hostilité qui opposait Doyle et Sholto.

Doyle me prit la main. Au même moment, une contraction

que je n'avais même pas remarquée dans ma poitrine s'atténua.

Il me tira vers lui, m'éloignant de son ennemi. Les mains de Sholto, tout son être, durent se résigner à me laisser partir. Le sentir se retirer du plus profond de mon corps m'anima de frissons. Seule la poigne de Doyle empêcha mes genoux de se dérober sous moi.

Il m'attira contre lui, en me soulevant en partie au-dessus de Sholto qui avait tenté de me retenir, les paumes plaquées sur mes cuisses, et qui me laissa enfin partir ; sinon, je me serais retrouvée comme une corde tirée entre les deux, une position pas particulièrement digne d'une Princesse royale.

Je me retrouvai debout, dans les bras de Doyle, les yeux levés vers son visage, essayant d'y décrypter ses pensées. Autour de moi, les minuscules plantes déplaient leurs micro-feuilles, et le monde dégagea soudain le parfum du thym, cette senteur suave de chlorophylle, que Sholto avait mentionné avoir remarquée alors que moi, je sentais des roses.

Les herbes délicates me chatouillaient les pieds, semblant me rappeler qu'il y avait certaines choses qui importaient davantage que l'amour. Le regard levé vers le visage de mes Ténèbres, je n'en étais pas aussi sûre que ça. En cet instant, tout ce qui m'importait était qu'il soit heureux. J'aurais voulu lui expliquer que Sholto s'était montré on ne peut plus charmant, et que le déploiement de pouvoir avait été phénoménal, mais qu'au final, il ne représentait rien pour moi, notamment lorsque Doyle m'étreignait ainsi.

Mais ce n'est pas là le genre de propos à dire tout haut, pas lorsque l'autre était encore allongé dans notre dos. Tant de cœurs avec lesquels jongler, le mien y compris !

Les herbes m'effleurèrent à nouveau, s'entortillant autour de ma cheville. Je jetai un coup d'œil à cette verdure. Elle me rappela mes thyms préférés, ceux que ma grand-mère faisait pousser à l'arrière de la maison où mon père m'avait élevée. Et que de variétés ! Thym citron, thym argenté, thym doré. À cette pensée, les plantes qui s'entortillaient sur ma jambe se teintèrent soudainement de jaune, certaines d'une nuance pâle, d'autres d'un ton plus vif et solaire, d'autres encore se parant d'argent. On percevait une odeur diffuse de citron dans les airs,

comme si j'avais écrasé l'une de ces tiges entre mes doigts.

— Qu'as-tu fait ? murmura Doyle, sa voix profonde tambourinant le long de mon échine, me faisant frissonner contre lui.

Je baissais le ton, ne voulant pas parler trop fort :

— J'ai simplement pensé qu'il existait plus d'une variété de thym.

— Et c'est ce que ces plantes sont devenues, en conclut-il.

J'acquiesçai de la tête en les regardant.

— Je ne l'ai pas dit tout haut, Doyle. J'y ai seulement pensé.

— Je sais, dit-il en m'étreignant.

Mistral et Frost avaient rejoint Rhys à présent. Ils ne s'approchèrent pas de nous et, à nouveau, je me demandai pourquoi. Ils attendaient, comme s'ils avaient besoin d'une autorisation pour s'approcher. Ils auraient eu la même attitude pour s'avancer vers la Reine.

Je pensai que ce devait être mon approbation qu'ils attendaient, mais j'aurais dû être plus maligne.

— Les Sidhes ne font généralement pas autant de manières, dit alors Sholto dans mon dos. Mais si vous attendez une autorisation, alors je vous l'accorde. Approchez !

— Si tu pouvais te voir, Roi Sholto, tu ne te demanderais pas pourquoi nous paraissions aussi cérémonieux.

Ce commentaire me fit tourner les yeux vers lui. Il s'était assis, mais là où il avait été couché, se trouvait un cercle d'herbes. De la menthe poivrée, du basilic, tout en les reconnaissant, je sentais leur parfum. Mais les herbes qui s'étaient allongées n'étaient pas ce qui avait tétanisé les hommes. Sholto portait à présent une couronne ; une couronne végétale ! Alors même que nous le regardions, les plantes délicates s'entremêlaient tels des doigts vivants à ses cheveux, formant une guirlande de thym et de menthe. Seules les plantes semblant les plus fragiles se tissaient ensemble sous nos yeux.

Ma cheville était à présent ornée d'un bracelet de thym vivant, de feuilles mouchetées d'or dégageant des effluves de verdure et de citron. Tout comme ces plantes mouvantes m'avaient effleurée le pied, elles vinrent contre ses doigts quand

il porta la main à sa tête, leurs vrilles s'entortillant autour tel un animal de compagnie affectueux. Lorsqu'il la baissa pour l'examiner, la plante se transforma en une bague sous nos yeux... une bague qui éclot sur sa main en de délicates fleurs blanches plus précieuses que des bijoux. Puis sa couronne jaillit en efflorescences nuancées de blanc, de bleu et de lavande. Finalement, les fleurs se répandirent dans toute l'île, ces minuscules pétales formèrent un sol presque solide. Elles ne bougeaient pas sous la brise car il n'y avait pas le moindre souffle de vent, mais dodelinaient de la tête comme si elles étaient en pleine conversation.

— Une couronne de fleurs n'est pas digne du Roi des Sluaghs ! hurla la voix dure d'Agnès du rivage où elle était à quatre pattes, complètement dissimulée sous sa houppelande noire.

Je vis l'éclair que lancèrent ses yeux animés d'une lueur diffuse ; puis elle baissa la tête, se cachant de la lumière. Elle était une Sorcière de la Nuit et ne se baladait généralement pas en plein jour.

Ivar prit la parole, mais je ne pouvais voir où il était :

— Sholto, notre Roi, nous ne pouvons nous approcher de toi sous cette lumière brûlante.

Ses oncles étant en partie Gobelins, l'éclat du soleil pouvait en effet les gêner. Mais étant également Volants de la Nuit, cela en faisait définitivement un problème majeur.

— J'aimerais bien que vous puissiez venir me rejoindre, leur lança Sholto.

Les bras de Doyle resserrèrent leur étreinte sur moi, en un avertissement.

— Prends garde à ce que tu dis, Sholto ; tu ne réalises pas le pouvoir des mots de celui que la Féerie en personne a couronné.

— Épargne-moi tes conseils, les Ténèbres ! rétorqua Sholto, avec à nouveau de l'aigreur dans la voix.

L'éclat du soleil s'estompa, cédant la place à un doux crépuscule. On entendit un bruit d'éclaboussures, puis Ivar et Fyfe accostèrent sur l'île, nus, à l'exception du strict minimum pour contenir leurs armes. Ils se laissèrent tomber sur un genou devant leur Roi, la tête courbée.

— Roi Sholto, dit Ivar, nous te remercions d'avoir occulté la lumière.

— Mais je n'ai pas... commença à dire Sholto.

— Tu es couronné par la Féerie, répéta Doyle. Les événements qui se produiront cette nuit seront déclenchés par tes paroles, voire même par tes pensées.

— J'ai pensé... j'ai juste pensé... dis-je, qu'il existait plus d'une variété de thym, et cela a suffi pour transformer l'herbe. Ce que j'ai pensé s'est matérialisé, Sholto.

— Tu nous as libérés de la lumière, Roi Sholto, héla Agnès du rivage. Tu nous as rendu le Lac Perdu et l'île Ossuaire. T'arrêteras-tu en si bon chemin, ou nous rendras-tu notre pouvoir ? Régénéreras-tu les Sluaghs tandis que la magie de la création brûle toujours en toi, ou hésiteras-tu, perdant l'opportunité de nous faire retrouver notre quintessence ?

— La sorcière a raison, Votre Éminence, dit Fyfe. Tu nous as rendu la magie de la conception, la magie sauvage, la magie de la création. L'utiliseras-tu à bon escient, en notre faveur ?

Dans la lumière qui s'estompait, je vis Sholto qui s'humectait les lèvres.

— Qu'attendez-vous de moi ? leur demanda-t-il, prudemment.

Je perçus dans sa voix ce qui commençait à poindre dans mon esprit : un soupçon de peur. On peut maîtriser ses propos, mais contrôler ses pensées, c'est une autre affaire, bien plus difficile.

— Invoque la magie sauvage, dit Ivar.

— Elle est déjà là, dit Doyle. Ne la sens-tu pas ?

Les battements de son cœur s'accéléchèrent sous ma joue. Je n'étais pas sûre d'avoir précisément compris de quoi il retournait, mais Doyle semblait aussi effrayé qu'excité. Même son corps commençait à réagir, pressé contre le mien.

Les deux silhouettes agenouillées levèrent les yeux vers lui.

— Ne sollicitez pas les Ténèbres du regard, leur ordonna Sholto. C'est moi le Roi ici !

Ils tournèrent à nouveau leur attention vers lui, en courbant la tête.

— Tu es notre Roi, dit Ivar. Mais il existe des lieux où nous

ne pouvons te suivre. Si la magie sauvage est à nouveau réactivée, alors il te reste deux choix, notre Roi : tu peux nous réincarner en une entité de couronnes fleuries et de soleils de midi, ou tu peux invoquer l'ancienne magie et nous réincarner en ce que nous étions jadis.

— Les Ténèbres a raison, renchérit Fyfe. Je peux la sentir comme un poids grandissant à l'intérieur de moi. Tu peux nous changer en ce qu'elle veut que nous soyons... dit-il en pointant le doigt dans ma direction. Ou tu peux nous rendre ce que nous avons perdu.

Puis Sholto posa une question qui améliora encore la bonne opinion que j'avais de lui.

— Qu'attendez-vous de moi, mes oncles, que voulez-vous que je fasse ?

Ils lui lancèrent un regard, puis se regardèrent l'un l'autre, avant de, prudemment, baisser à nouveau les yeux.

— Nous voulons être ce que nous avons été autrefois. Nous voulons chasser comme nous le faisons auparavant. Rends-nous ce que nous avons perdu, Sholto, dit Ivar en tendant sa main ouverte vers son Roi.

— Ne nous réincarne pas en une réplique de cette garce de Sidhe ! hurla Agnès du rivage.

Mal lui en prit.

Sholto lui hurla en retour :

— Je suis le Roi ici ! Je règne en ces lieux ! J'ai cru à une époque que tu avais de l'amour pour moi. Mais à présent, je sais que tu ne m'as élevé que pour obtenir le trône que tu convoitais tant ! Tu ne peux régner, mais tu as pensé pouvoir le faire par mon intermédiaire. Toi et tes sœurs ont cru pouvoir me manipuler comme un pantin !

Sur ce, il se remit debout pour continuer à lui gueuler dessus :

— Je ne suis le pantin de personne ! Je suis le Roi Sholto des Sluaghs, le Seigneur de l'Insaisissable, le Seigneur des Ombres ! Je suis depuis si longtemps seul parmi mon peuple. Comme j'ai souhaité que certains aient une apparence similaire à la mienne ! dit-il en se frappant la poitrine de la main, qui résonna d'une sonorité sourde. Et maintenant, vous me dites que j'ai le

pouvoir d'accomplir précisément cela. Vous avez envié aux Sidhes leur peau lisse, leur beauté qui me fait tourner la tête. Alors ayez ce que vous enviez !

Agnès laissa échapper une plainte, mais il faisait trop sombre pour voir ce qu'il se passait sur la rive. Elle poussa un horrible hurlement exprimant la perte et la souffrance, comme si ce qui lui arrivait était affreusement douloureux.

— Agnès, entendis-je Sholto l'appeler, radouci.

Et cette intonation seule m'indiqua qu'il n'était pas vraiment convaincu de ce qu'il voulait, ou par ce qu'il avait fait.

Mais qu'avait-il fait ?

Ses oncles se prosternèrent, face contre les herbes.

— De grâce, Sholto, nous t'implorons, ne nous régénère pas en Sidhes. Ne nous fais pas dégénérer en des versions inférieures des Unseelies. Nous sommes Sluaghs, voilà notre orgueil ! Nous départirais-tu de tout ce que nous avons réussi à préserver pendant toutes ces années ?

— Non, répondit Sholto.

Toute colère avait à présent disparu de sa voix, évanouie à l'écoute des hurlements provenant du rivage. Il avait maintenant compris le danger qu'en cet instant précis, il représentait.

— Je veux que les Sluaghs regagnent leur puissance. Je veux que nous incarnions une force que l'on respecte et avec laquelle négocier. Je veux qu'on nous considère comme une redoutable entité !

— Pas seulement redoutable, assurément, dis-je avant même de réfléchir.

— Je veux que nous soyons d'une terrible beauté, alors, dit-il.

Le monde sembla retenir son souffle, comme si toute la Féerie avait attendu qu'il prononce ces paroles. J'eus l'impression qu'une cloche gigantesque se mettait en branle au creux de mon estomac, émettant une sonorité très mélodique, mais si forte, si pesante, qu'elle aurait pu vous écraser rien qu'avec ce carillon musical.

— Que viens-tu de faire ? s'enquit Doyle, et je me demandai à qui il s'adressait.

— Ce que j'avais à faire, lui répondit Sholto, debout là,

austère et pâle dans la pénombre qui s'épaississait.

Ses tentacules tatoués scintillaient comme autant de cernes phosphorescents. Les fleurs de sa couronne semblaient d'une pâleur spectrale, et je pense qu'elles auraient attiré des mouches à miel, s'il n'avait fait nuit. Ce ne sont pas des créatures nocturnes.

L'obscurité commença alors à s'éclaircir.

— À quoi viens-tu de penser ? me demanda Doyle.

— Que si le soleil était resté, des abeilles seraient venues butiner les fleurs.

— Non, la nuit régnera en ce lieu, dit Sholto ; et les ténèbres s'épaissirent à nouveau.

J'essayai une pensée plus neutre. Qu'est-ce qui pourrait être attiré par ces fleurs dans l'obscurité ? De petits papillons de nuit apparurent alors, virevoltant de l'une à l'autre, assortis à celui tatoué sur mon ventre. De minuscules éclairs lumineux étincelèrent au-dessus de l'île, comme si on venait de jeter une poignée de bijoux en l'air. Des lucioles, par dizaines, qui scintillaient suffisamment pour repousser l'obscurité.

— C'est toi qui les as appelées ? demanda Sholto.

— Oui, répondis-je.

— Vous avez invoqué la magie sauvage par la même occasion, dit Ivar.

— Mais elle n'est pas Sluagh, rétorqua Fyfe.

— Mais pour cette nuit, elle est Reine pour son Roi ; la magie lui appartient, aussi, dit Ivar.

— M'affronteras-tu pour le cœur de mon peuple, Meredith ? s'enquit Sholto.

— Je préférerais ne pas avoir à l'envisager, lui dis-je avec douceur.

— Je règne ici, Meredith, et non toi.

— Je ne veux pas te prendre ton trône, Sholto. Mais je ne peux renier ce que je suis.

— Et qu'es-tu ?

— Je suis Sidhe.

— Alors si tu es Sidhe et non Sluagh, déguerpis !

— Quoi ?!!! m'étonnai-je, en tentant de m'écarter de Doyle pour me rapprocher de Sholto.

Doyle me retint fermement, se refusant à me laisser m'éloigner.

— Déguerpis ! répéta Sholto.

— Mais pourquoi ?

— Je vais invoquer la Meute Sauvage, Meredith. Si tu n'es pas Sluagh, alors tu deviendras leur proie.

— Ne fais pas ça, Sholto ! Mettons tout d'abord la Princesse en sécurité, je t'en implore, dit Doyle, de l'urgence dans la voix.

— Ce n'est pas dans les habitudes des Ténèbres d'implorer. Tu m'en vois flatté. Mais si elle peut faire revenir le soleil pour chasser la nuit, je dois appeler la Meute dès maintenant. Elle doit être la proie. Et tu le sais.

J'en restai bouche bée ! Était-ce là le même homme que celui qui avait refusé de me sacrifier quelques instants plus tôt ? Qui m'avait regardée avec une telle tendresse ? La magie devait en effet fonctionner puissamment en lui pour avoir opéré un changement aussi radical !

La voix de Rhys se fit entendre, prudente :

— Tu portes une couronne de fleurs, Roi Sholto. Es-tu certain que la Meute Sauvage te reconnaîtra en tant que Sluagh ?

— Je suis leur Roi.

— Mais tu ressembles suffisamment à un Sidhe pour être instantanément bien accueilli dans le lit de la Reine, dit Rhys.

Sholto effleura son ventre plat tatoué qui était guéri. Il hésita, puis hocha la tête.

— J'invoquerai la magie sauvage. J'appellerai la Meute. S'ils me perçoivent comme une proie plutôt que comme un Sluagh, alors qu'il en soit ainsi !

Il sourit, et même sous cette luminosité incertaine, il n'avait pas l'air particulièrement réjoui. Puis il éclata d'un rire qui résonna en écho au cœur de la nuit. On entendit l'appel lointain d'un oiseau au chant empreint de douceur, ensommeillé, provenant du rivage.

Puis Sholto reprit la parole :

— C'est une longue tradition parmi nous, Seigneur Rhys, de trucider nos rois afin de ramener la vie à la terre. Si par ma vie, ou par ma mort, je peux rendre à mon peuple ses pouvoirs, je

n'hésiterai pas.

— Sholto, m'écriai-je, ne fais pas ça ! Ne dis pas ça !

— C'est trop tard.

Doyle entreprit alors de nous diriger promptement de l'autre côté de l'île.

— À moins de le tuer, nous ne pourrons l'arrêter, me dit-il. Vous puez tous les deux de la plus ancienne des magies. Je ne suis pas certain qu'elle puisse être conjurée dans l'instant.

— Nous ferions mieux de nous tirer d'ici, suggéra Rhys.

Abloec avait finalement réussi à grimper sur la rive, la coupe toujours à la main. Il semblait que le poids de celle-ci l'avait empêché d'arriver plus vite.

— Ne me dites pas que je dois retourner dans ce lac, dit-il. Si elle est touchée par la magie de la création, qu'elle crée une passerelle !

— Je veux un pont menant à l'autre rive, dis-je sans attendre.

Un joli pont blanc apparut, comme par enchantement !

— Cool, dit Rhys. Allons-y !

Sholto s'exprima alors d'une voix sonnante :

— J'invoque la Meute Sauvage, par Herne le Chasseur¹, par la corne et les chiens, par le vent et la tempête, et l'anéantissement de l'hiver, je vous rappelle à la maison !

La noirceur revêtant la voûte de la grotte s'entrouvrit, semblant avoir été tranchée au couteau. Des créatures surgirent par cette béance, tourbillonnant en tous sens.

— Ne regarde pas en arrière ! me dit Doyle en m'obligeant à détourner le visage.

Puis il se mit à courir, m'entraînant avec lui. En fait, nous avons tous pris nos jambes à notre cou. Seuls Sholto et ses oncles demeurèrent sur l'île tandis que la nuit même se déchirait en déversant à nos trousses tant d'horreurs cauchemardesques.

¹ Dans la mythologie celtique, Herne était un héros de légende aux bois de cerfs. (N.d.T.)

Chapitre 17

Nous venions d'atteindre la berge opposée lorsque je trébuchai sur un squelette partiellement enfoui. Doyle me rattrapa vivement tout en continuant sa course. Des coups de feu retentirent et j'aperçus Frost qui tirait sur Agnès. Elle lui tomba dessus, me laissant à peine le temps de voir son visage ; quelque chose clochait sur ce faciès, comme si son ossature se mouvait de manière aléatoire en glissant sous sa peau.

Lorsqu'un scintillement métallique apparut dans la main de la sorcière, je ne pus que hurler :

— Frost !

De nouveaux coups de feu retentirent. Mistral se tenait à ses côtés, ses lames étincelantes dégainées.

— Doyle, arrête ! criai-je.

Il m'ignora, continuant à courir en me portant dans ses bras, suivi d'Abe et de Rhys.

— Nous ne pouvons pas laisser Frost en arrière ! m'écriai-je.

— Nous ne pouvons mettre ta vie en danger, pour qui que ce soit ! répliqua Doyle.

— Invoque une porte, me suggéra Abloec.

Doyle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, non pour regarder le combat qui opposait Mistral et Frost à la Sorcière de la Nuit, mais bien au-dessus, m'incitant à lever les yeux au ciel à mon tour.

Tout d'abord, j'y perçus des nuages tourbillonnants noirs et gris, ou était-ce de la fumée... J'essayais de donner du sens à ce que je voyais. Je croyais avoir saisi tout ce que les Sluaghs avaient à offrir mais je m'étais trompée. La multitude qui arrivait vers l'endroit de l'île où se tenait Sholto n'avait rien à voir avec ce que mon cerveau était prêt à accepter. Lorsque je travaillais à l'agence d'investigation, sur certaines scènes de

crime, si elles étaient bien moches, il arrivait parfois que le cerveau se refuse à la visualiser. Cela semblait n'avoir ni queue ni tête. Votre esprit vous accordait quelques instants pour ne pas réellement percevoir l'ampleur d'une telle atrocité. Si vous aviez la possibilité de fermer les yeux et de ne pas y accorder de second regard, vous parveniez à en réchapper. Toute cette horreur n'imprégnerait pas votre esprit en vous souillant l'âme. Dans la plupart des scènes de crime, le choix ne m'avait pas été offert d'en détourner les yeux. Mais aujourd'hui... je regardai ailleurs. Si nous ne nous tirions pas d'ici, alors je serais obligée de m'y confronter.

Nous devons filer !

— Ne regarde pas. Invoque la porte ! me cria Doyle.

Et j'obéis.

— J'ai besoin d'une porte menant au sithin des Unseelies !

Celle-ci apparut, en lévitation au beau milieu de nulle part, comme auparavant.

— Non, pas de porte ! hurla Sholto dans notre dos.

Et elle disparut !

Rhys se mit à pousser des jurons.

Frost et Mistral nous avaient rejoints, leurs épées maculées de sang. Je jetai un bref coup d'œil vers la rive, pour voir Agnès... une forme sombre, immobile par terre.

Doyle se remit à courir et les autres nous emboîtèrent le pas.

— Invoque quelque chose d'autre, me suggéra Abe, quasiment à bout de souffle en essayant de garder le même rythme que Doyle. Et fais-le discrètement pour que Sholto ne puisse pas t'entendre ce coup-ci.

— Mais quoi ? demandai-je.

— Tu possèdes le Pouvoir de Création, dit-il, la voix haletante. Fais-en usage.

— Mais comment ?

Mon cerveau sous pression ne fonctionnait plus.

— Fais apparaître quelque chose, dit-il avant de trébucher et de s'affaler, puis de nous rejoindre, du sang coulant abondamment d'une nouvelle entaille sur sa poitrine.

— Que le sol se fasse herbeux et clément sous nos pas !

De l'herbe sembla circuler en un courant d'eau verte à nos

pieds. Elle ne se répandit pas sur tout comme la végétation sur l'île. Sortie de la terre, elle forma une allée verdoyante sur laquelle nous poursuivîmes notre course.

— Essaie autre chose, dit Rhys à côté de nous.

Plus petit que les autres, sa voix trahissait l'effort qu'il devait fournir pour maintenir la cadence imposée par leurs jambes plus longues.

Que pouvais-je invoquer du sol, de l'herbe, qui pourrait nous sauver ? J'y réfléchis et trouvai ma réponse : une plante des plus magiques.

— Donne-moi une prairie de trèfles à quatre feuilles.

L'herbe s'étala alors devant nous en une vaste et soyeuse étendue, puis des trèfles commencèrent à surgir et nous nous retrouvâmes au milieu d'une prairie qui en était essentiellement recouverte. Des corolles blanches au parfum suave étaient en train d'éclore, telle une myriade d'étoiles.

Doyle ralentit le pas, imité par les autres.

— Pas mal ! Pas mal du tout ! Tu as de la suite dans les idées en temps de crise, me félicita Rhys.

— La Meute Sauvage a des intentions malfaisantes, dit Frost. Cela devrait l'arrêter à la lisière de la prairie.

Doyle me déposa assise parmi les trèfles qui avaient poussé au niveau de nos chevilles et qui m'effleurèrent comme autant de mains minuscules.

— Le trèfle à quatre feuilles est la plus puissante protection végétale de la Féerie, dis-je.

— Ouais, approuva Abe, mais certaines des créatures qui vont se pointer n'ont nul besoin de marcher, Princesse.

— Fais-nous un abri, Meredith, dit Doyle.

— Un abri de quelle nature ?

— De sorbier des oiseleurs, d'aubépine et de frêne, me précisa Frost.

— Bien sûr, répondis-je.

Tout lieu où poussaient ensemble ces trois arbres équivalait à un endroit magique. Un lieu à la fois de protection et où la réalité était atténuée entre les mondes parallèles. Un lieu qui vous sauverait de la Féerie, ou la ferait venir à vous. Comme tant de choses chez nous, il n'y avait jamais de oui ni de non

catégorique, mais « peut-être bien que oui », « peut-être bien que non » et « rien n'est impossible ».

La terre sous nos pieds se mit à trembler comme si un séisme s'annonçait ; puis les arbres jaillirent du sol en projetant sur nous des cailloux, de la poussière et des trèfles, avant de s'étirer vers la voûte céleste avec un bruit tonitruant rappelant un train ou le tonnerre, et contenant le crissement aigu du bois. Un son qui ne ressemblait en rien à ce que j'avais pu entendre dans ma vie. Tandis que leurs branchages s'entortillaient les uns aux autres au-dessus de nos têtes, je jetai un regard en arrière. Je n'avais pu m'en empêcher.

Sholto était enfoui sous les créatures de cauchemar qu'il avait invoquées. Des tentacules se tordaient ; des membres divers et variés indescriptibles se mouvaient en tous sens et frappaient. On voyait des dents partout, comme si le vent s'était solidifié et retrouvé muni de crocs pour déchiqueter et détruire. Les oncles de Sholto se battaient contre ces horreurs avec leurs lames et leurs muscles, mais ils perdaient la bataille. Ils la perdaient tout en se défendant si vaillamment qu'ils nous avaient donné le temps de construire notre abri.

Frost vint se planter devant moi, sa large poitrine me bloquant la vue.

— Ce n'est pas bon de les regarder trop longtemps.

De sanglants sillons lui marquaient le côté du visage, donnant l'impression qu'Agnès avait tenté de lui arracher les yeux de ses ongles griffus. Je voulus effleurer la blessure, mais il s'écarta, retenant ma main dans la sienne.

— Je guérirai.

Il ne voulait pas que je sois aux petits soins pour lui devant Mistral. S'il n'y avait eu que Doyle et Rhys, il l'aurait sans doute accepté. Je n'étais pas sûre de ce qu'il pensait d'Abe, mais je savais qu'il considérait Mistral comme une menace. Il refusait que celui-ci le perçoive comme quelqu'un de vulnérable. Les hommes n'aiment pas avoir l'air faible devant leurs rivaux. Quelle que soit l'opinion que j'avais de Mistral, c'était comme ça que Frost et Doyle le concevaient.

Je pris la main de Frost en m'efforçant de ne montrer aucune inquiétude quant à ses blessures.

— Il a invoqué la Meute. Alors pourquoi l'attaquent-ils ? demandai-je.

— Je l'avais pourtant prévenu qu'il avait trop l'apparence d'un Sidhe, dit Rhys. Je ne l'ai pas seulement dit dans le but de l'arrêter avant qu'il ne nous mette tous en danger.

Des gouttes chaudes tombèrent sur ma main. Je baissai les yeux pour découvrir que le sang de Frost me peignait la peau. Je combattis un sursaut de panique et lui demandai calmement :

— Es-tu grièvement blessé ?

Le sang coulait régulièrement... ce n'était pas bon signe.

— Je vais guérir, dit Frost, la voix tendue.

Les arbres se refermèrent au-dessus de nos têtes avec un bruit évoquant les vagues de l'océan déferlant le long du rivage. Des feuilles déchiquetées nous tombèrent dessus en une averse tandis que les branches tissaient une canopée protectrice de verdure, d'épines et de baies d'un rouge vif. L'ombre produite fit paraître un instant le teint de Frost grisâtre. Effroyable !

— On guérit d'une blessure par balle si elle vous traverse de part en part. On guérit des blessures faites par des lames non magiques. Mais Agnès la Noire est une Sorcière de la Nuit et était autrefois une déesse. Ta blessure a-t-elle été infligée par un coup d'épée, ou par ses griffes ?

Frost tenta de retirer sa main de la mienne, mais je la retins. À moins de ne pas être gêné par le fait de se couvrir de ridicule, il n'aurait pu se dégager. Nos mains étaient couvertes de son sang, poisseux et chaud.

Doyle s'était avancé à nos côtés.

— Es-tu grièvement blessé ? lui demanda-t-il à son tour.

— Nous n'avons pas le temps d'y remédier, dit Frost.

Il fuyait tout le monde du regard, se dissimulant sous son masque d'arrogance, celui qui le rendait incroyablement magnifique, et tout aussi glacial que son nom, Froid Mortel, l'indiquait. Mais les terribles blessures sur ce beau visage gâchaient ce masque. Comme un défaut dans sa cuirasse, il ne pouvait plus se protéger derrière.

— Nous n'avons pas le temps non plus de perdre mon puissant bras droit, dit Doyle, pas si nous pouvons en prendre un peu pour le sauver.

Frost tourna alors les yeux vers lui, la surprise transparaissant sous son masque. Je me demandai si Doyle avait jamais, au cours de ces longues années, appelé Frost « son puissant bras droit ». Son étonnement semblait suggérer le contraire. Et, venant des Ténèbres, c'était probablement ce qui s'approchait le plus d'excuses pour l'avoir abandonné pendant qu'il combattait Agnès afin de me mettre en sécurité. Frost avait-il cru que Doyle avait agi ainsi intentionnellement ?

Tout un univers d'émotions sembla passer brièvement entre les deux hommes. S'ils avaient été humains, ils auraient sans doute échangé quelques jurons ou métaphores virulentes, ce qui semble être l'expression de la plus profonde affection entre potes. Mais étant ce qu'ils étaient, Doyle dit, tout simplement :

— Enlève suffisamment d'armes pour que nous puissions examiner ta blessure.

Il le dit avec le sourire car, de tous les gardes, Frost était celui qui transportait tout un véritable arsenal, Mistral venant en seconde position, et encore, loin derrière.

— Quoi que tu t'apprêtes à faire, magne-toi, dit Rhys.

Nous avons tous tourné les yeux vers lui, puis au-delà. L'atmosphère se mouvait en tourbillons noirs, gris, blancs... horribles ! La Meute arrivait sur nous en une ribambelle cauchemardesque. Il fallut quelques instants pour que mes yeux repèrent Sholto sur l'île. Une lointaine silhouette pâle qui courait... qui courait à fond... avec cette rapidité particulière aux Sidhes. Mais si rapide soit-il, il ne l'était pas suffisamment... Ce qui le pourchassait se déplaçait à la vitesse d'un oiseau, du zéphyr, de l'eau. Autant essayer de dépasser le vent ; une impossibilité absolue !

Doyle se tourna vers Frost.

— Retire ta veste. Je vais faire une compresse. Nous n'aurons pas le temps d'en faire plus.

Je jetai à nouveau un coup d'œil vers l'île. Les gardes de Sholto, ses oncles, tentaient de lui faire gagner du temps. Se sacrifiant pour ralentir la progression de la Meute. Cela fonctionna, du moins quelque temps. Certaines formes monstrueuses qui s'agitaient en tous sens ralentirent pour les recouvrir. Je crus entendre le hurlement de l'un d'eux couvrir le

pépiement aigu d'oiseau que produisaient ces créatures. Mais la majeure partie de la Meute Sauvage ne lâchait pas la piste de leur proie. C'est-à-dire Sholto... qui traversa le pont à toutes jambes.

— Que la Déesse nous vienne en aide, dit Rhys. Il vient par ici !

— Il a fini par comprendre ce qu'il a invoqué, fit remarquer Mistral. Il s'enfuit à présent de terreur. Il accourt vers le seul refuge qu'il peut voir.

— Nous sommes au beau milieu de trèfles à quatre feuilles, de sorbier et de frêne, ainsi que d'aubépine. La Meute Sauvage ne pourra pas nous atteindre ici, dis-je, mais sans réussir à y mettre autant de conviction que j'aurais voulu.

Doyle avait déchiré la chemise et la veste de Frost en morceaux suffisamment petits pour servir de compresses.

— Est-ce que c'est grave ? lui demandai-je.

Doyle secoua la tête en appliquant le morceau de tissu sur une zone qui semblait s'étendre de l'aisselle à l'épaule de Frost.

— Fais-nous sortir de là, Meredith. Je m'occupe de Frost. Mais toi seule peux nous faire sortir d'ici.

— La Meute Sauvage va passer à côté de nous, dis-je. Nous sommes au milieu d'éléments qu'ils ne pourront traverser.

— Si nous n'étions pas la proie, alors je serais d'accord avec toi, dit Doyle.

Il tentait de faire s'allonger Frost dans le trèfle, mais celui-ci s'y opposait. Doyle comprima plus fort la plaie, lui arrachant un halètement brusque, avant de poursuivre :

— Mais Sholto nous a dit de décamper si nous étions Sidhes. Il l'a invoquée pour qu'elle nous donne la chasse.

J'allais me retourner, mais ne parvenais pas vraiment à quitter Frost des yeux. Il avait autrefois été Froid Mortel : glacial, effrayant, arrogant, intouché et intouchable. À présent, il était devenu Frost et n'était plus effrayant, ni froid. Je connaissais son corps intimement, de toutes les manières possibles et imaginables. J'aurais voulu aller vers lui pour lui tenir la main pendant que Doyle pansait sa blessure.

— Merry, dit Doyle, si tu ne nous sors pas d'ici, Frost ne sera pas le seul à se retrouver amoché.

Mon regard s'accrocha à celui de Frost. J'y vis de la souffrance, mais également un soupçon d'espoir. Je crois qu'il appréciait vraiment que je me fasse du mouron pour lui.

— Fais-nous sortir de là, Merry, dit-il, les dents serrées. Ça va aller.

Je ne le traitai pas de menteur, mais me détournai afin de ne plus le voir. Cela m'aurait bien trop distraite et je n'avais pas le temps de me montrer faible.

— J'ai besoin d'une porte pour la Cour Unseelie, dis-je clairement, mais rien ne se produisit.

— Essaie encore, suggéra Rhys.

Ce que je fis, à nouveau sans succès.

— Sholto a dit « *pas de porte* », fit remarquer Mistral. En toute apparence, c'est sa parole qui prévaut.

Sholto était parvenu à la lisière de la prairie que j'avais créée. Il n'était plus qu'à quelques mètres de l'étendue de trèfles. L'atmosphère au-dessus de lui était envahie de tentacules, de gueules et de griffes. Je détournai le regard de ces épouvantes, ne parvenant plus à penser si je gardais les yeux fixés dessus.

— Invoque autre chose ! me pressa Abe.

— Mais quoi ? demandai-je.

Rhys mentionna alors :

— Là où le sorbier, le frêne et l'aubépine poussent les uns près des autres, le voile entre les mondes parallèles s'atténue.

Le nez en l'air, je considérai le cercle d'arbres que j'avais fait apparaître. Leurs branches avaient formé une canopée en dentelle au-dessus de nos têtes, où elles bruissaient en s'agitant encore de la même manière que les rosiers de la Cour Unseelie, semblant animées de davantage de vie que les arbres ordinaires.

Je me mis à arpenter l'intérieur du cercle, cherchant, non pas avec les mains, mais en m'aidant de cette partie de mon être réceptive aux phénomènes magiques. La plupart des médiums humains doivent agir pour se mettre en état de réceptivité face aux manifestations occultes. Mais moi, je devais constamment m'en protéger afin qu'elles ne me submergent pas. Plus particulièrement encore à la Féerie, qui en était tellement saturée qu'elles se manifestaient comme le bruit du moteur d'un gigantesque navire. On cessait de les « entendre » après quelque

temps, alors qu'elles étaient toujours là, tambourinant contre votre peau en faisant vibrer vos os à leur rythme.

Je tendis la main derrière ces barrières protectrices pour localiser un endroit entre les arbres qui me donnait la sensation d'être... disons, peu épais. Je ne pouvais pas seulement rechercher la magie ; il y en avait beaucoup trop autour de moi et une superpuissance arrivait sur nous. Je devais invoquer quelque chose de plus précis.

— Le trèfle les a ralentis, héla Mistral.

Et je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil en arrière, de l'autre côté des arbres. La nuée cauchemardesque tourbillonnait au-dessus des trèfles telle une meute de chiens ayant perdu la piste du gibier !

Sholto poursuivait toujours sa course, sa chevelure flottant au vent derrière lui, son corps nu splendide ainsi en mouvement, évoquant un cheval traversant une prairie au galop. Sa beauté transcendait l'attraction sexuelle ; elle était tout simplement ravissante !

— Concentre-toi, Merry ! me dit Rhys. Je vais t'aider à localiser une issue.

J'approuvai d'un signe de tête et me retournai pour regarder les arbres. Ils vibraient d'énergie magique, investie d'autres pouvoirs invoqués par ce sortilège ancestral.

— Par ici ! appela Rhys de l'autre côté de la clairière.

Je me précipitai vers lui, les trèfles me frôlant les chevilles et les pieds comme autant de douces mains vertes. Je passai à côté de Frost allongé par terre, là où Doyle s'était assis pour comprimer sa blessure. Il était blessé, grièvement, mais ce n'était pas le moment de s'en occuper. Doyle en prendrait soin. Quant à moi, je devais prendre soin de nous tous.

Rhys était près d'un bosquet d'arbres semblables à tous les arbres. Mais lorsque je tendis la main dans leur direction, j'eus l'impression que la réalité s'était émoussée à cet endroit précis, comme une pièce de monnaie porte-bonheur usée par le temps.

— Tu le sens ? me demanda Rhys.

J'acquiesçai de la tête.

— Comment allons-nous l'ouvrir ?

— Simplement en passant au travers, dit Rhys avant de

regarder les autres. Que tout le monde se ramène par ici. Nous devons traverser tous ensemble !

— Mais pourquoi ? lui demandai-je.

Il me fit un large sourire.

— Parce que les accès de ce type qui se matérialisent naturellement ne mènent pas nécessairement au même endroit. Cela serait dommage que nous nous retrouvions séparés.

— Dommage est une façon de l'exprimer, dis-je.

Doyle dut aider Frost à se remettre debout. Et même alors ; celui-ci vacilla. Abe vint lui offrir une épaule secourable, la main toujours cramponnée à sa coupe en corne comme s'il s'agissait de l'objet le plus précieux au monde. Il me vint alors à l'esprit que le Calice de la Déesse était reparti d'où il était venu après avoir perdu son temps avec moi. Je ne l'avais jamais retenu comme Abe le faisait avec la corne. En fait, j'avais eu peur de son pouvoir. Ce n'était pas le cas d'Abe qui craignait plutôt de la perdre à nouveau.

Mistral revenait vers nous.

— Allons-nous attendre le Seigneur des Ombres ou le laisser à son destin ?

Il me fallut une seconde pour réaliser qu'il parlait de Sholto. Je regardai vers le lac. Il nous avait presque rejoints, ayant quasiment atteint la lisière des arbres. Derrière lui, le ciel s'était totalement obscurci, comme si le géniteur de toutes les tempêtes était prêt à se déchaîner, sauf qu'au lieu d'éclairs, on voyait des tentacules et des gueules vociférant des cris stridents.

— Il peut s'échapper par la même voie, dit Rhys. L'accès ne se refermera pas après notre passage.

Je l'interrogeai des yeux.

— Ne préférierions-nous pas qu'il le fasse ?

— J'ignore si nous pouvons le fermer, mais si cela est possible, Merry, il sera alors piégé.

Son œil unique reflétait un sérieux absolu... un regard évaluateur. Celui que je commençais à craindre venant d'un de mes hommes. Un regard disant : *la décision t'incombe*.

Pourrais-je laisser Sholto mourir ainsi ? Après tout, c'était lui qui avait invoqué la Meute Sauvage. Il s'était offert en tant que proie. Il nous avait piégés ici en disant : « *Pas de porte.* » Lui

étais-je redevable de quoi que ce soit ?

Je regardai ce qui le pourchassait.

— Je ne peux me résoudre à abandonner quiconque à ça !

— Qu'il en soit ainsi, dit Doyle à côté de moi.

— Nous pouvons néanmoins traverser avant lui, dit Mistral.

Nous ne sommes pas obligés de l'attendre.

— Êtes-vous sûrs qu'il localisera ce passage ? demandai-je.

La réponse fut loin d'être unanime.

— Oui, répondit Mistral.

— Probablement, renchérit Rhys.

— Je ne sais pas, dirent Doyle et Frost à l'unisson.

Abe se contenta de hausser les épaules.

Quant à moi, je murmurai en hochant la tête :

— Que la Déesse me guide mais je ne peux l'abandonner. J'ai encore la saveur de sa peau sur les lèvres.

J'avancai de quelques pas devant les hommes, me rapprochant de la lisière opposée.

— Sholto, nous partons ! l'appelai-je. Dépêche-toi, dépêche-toi !

Il trébucha et s'affala dans le trèfle, avant de faire un roulé-boulé et de se remettre sur pied en un mouvement fluide. Puis il plongea entre les arbres et je crus alors qu'il allait s'en sortir, lorsque quelque chose de long et de blanc s'enroula brusquement autour de sa cheville, juste avant qu'il n'ait franchi le cercle magique, le saisissant à l'instant où il avait bondi dans les airs hors des arbres, ne touchant plus le trèfle. Le tentacule tenta de le soulever vers le ciel, mais ses mains se tendirent, désespérées, vers les branches. Il parvint à s'agripper à l'une d'elles et resta là, suspendu.

Je m'étais élancée avant même de réfléchir à ce que je faisais. Je n'avais aucune idée de ce que je ferais une fois arrivée là-bas, mais je n'avais pas à m'inquiéter. Il y eut un mouvement confus à côté de moi. Mistral et Doyle étaient là, devant moi.

Doyle, l'épée de Frost à la main, bondit dans les airs en une improbable courbe gracieuse pour trancher en deux le tentacule. Je sentis une odeur d'ozone une seconde avant qu'un éclair ne jaillisse de la main de Mistral pour venir frapper la nuée, semblant rebondir d'une créature à l'autre en les

électrocutant. La lumière était trop intense. Je hurlai en me couvrant les yeux, leurs images semblant gravées sur la face interne de mes rétines.

Puis de puissantes mains se saisirent des miennes, les écartant de mes yeux que je gardais résolument fermés. La voix profonde de Doyle me parvint ensuite :

— T'arracher les yeux avec les ongles n'arrangera rien, Meredith. C'est maintenant à l'intérieur de toi. Tu ne pourras plus ne pas les voir.

J'ouvris la bouche pour me mettre à hurler. Je hurlai, hurlai, encore et encore ! Doyle me souleva dans ses bras pour aller rejoindre les autres à toute vitesse. Je savais que Mistral et Sholto étaient derrière nous. Puis mes hurlements cédèrent la place à des gémissements... je n'avais aucun mot pour décrire ce que j'avais vu ! De telles créatures n'auraient jamais dû exister. N'auraient pu exister ! Mais elles avaient bougé. Et je les voyais encore !

Si je m'étais trouvée seule, je me serais effondrée et j'aurais hurlé jusqu'à ce que la Meute Sauvage m'ait rejointe. Au lieu de cela, je me cramponnais à Doyle, le nez enfoui au creux de son cou, les yeux fixés sur les trèfles, les arbres et mes hommes. Je voulais remplacer ces images épouvantables qui s'étaient imprimées en moi comme au fer rouge... comme si je devais purifier mes yeux de cette horrible vision de la Meute. Le parfum du cou de Doyle, de ses cheveux, que j'inspirai, contribua à m'apaiser. Les Ténèbres était réel, solide et je me sentais en sécurité dans ses bras.

Rhys alla aider Abe à soutenir Frost, Doyle avait toujours à la main l'épée dégainée et ensanglantée de ce dernier, qu'il éloignait prudemment de moi. Le sang avait cette odeur si caractéristique : d'hémoglobine, légèrement métallique, suave. Si ces créatures saignaient véritablement, alors elles n'auraient pu être ce que j'avais vu ; elles n'étaient pas des cauchemars. Ce que j'avais vu en cet instant, embrassé par les éclairs, n'avait rien de quelque chose pouvant saigner.

Doyle dit à Mistral de passer le premier, étant donné que nous ignorions où ce passage nous conduirait. Le Seigneur des Tempêtes ne protesta pas, se contentant d'obéir. Nous tous, y

compris Sholto, suivîmes son large dos entre les arbres. Un moment, nous étions entourés de trèfles, avant de nous retrouver au clair de lune près d'un talus enneigé encerclant un parking.

Chapitre 18

Y étaient garées une voiture balisée et plusieurs banalisées. À l'intérieur, des flics et des agents du FBI nous fixaient, les yeux écarquillés. Nous venions juste d'apparaître comme par enchantement ; je devine que cela valait le coup d'œil, voire deux.

— Comment allons-nous expliquer ça ? me chuchota Rhys.

Les portières des véhicules commencèrent à s'ouvrir. Des policiers en tout genre en sortirent pour se déployer dans le froid. Puis le vent se mit à souffler dans notre dos... un vent chaud, accompagné d'une sonorité rappelant le cri des oiseaux, à supposer que ces derniers puissent être trop énormes ou trop effrayants pour être décrits.

— Oh, Grand Dieu ! s'exclama Rhys. Ils ont réussi à traverser !!!

— Mistral, Sholto, retardez-les si possible. Faites-nous gagner du temps ! leur ordonna Doyle.

Les deux hommes se retournèrent pour faire face à cette rafale en chasse. Doyle se mit à courir vers les voitures, me portant toujours dans ses bras. Les autres lui emboîtèrent le pas, les blessures de Frost l'obligeant à nous suivre au ralenti.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? La Princesse est-elle blessée ? nous lancèrent les policiers.

— Restez dans vos bagnoles et vous serez en sécurité ! leur cria Doyle en réponse.

Dans la voiture la plus proche se trouvaient deux hommes vêtus de costumes sombres. L'un était jeune, mat de peau, l'autre plus âgé avec une calvitie naissante.

— Charles, FBI, dit le plus jeune. On ne nous donne pas d'ordre !

— Si la Princesse est en danger, je le peux en fonction de nos

lois, rétorqua Doyle.

— Agent Spécial Bancroft, se présenta le plus vieux. Qu'est-ce qui se passe ? Ce ne sont pas des oies que j'entends là !

Un policier portant l'uniforme de la ville de Saint-Louis, un CRS de l'Illinois et un flic de quartier nous avaient rejoints. Apparemment, lorsque leurs collègues étaient repartis après que nous nous en soyons occupés ici même, ils avaient pris soin de laisser un petit échantillon de chaque département en faction. J'en déduisis que personne ne voulait rester sur la touche.

— Si vous demeurez dans vos véhicules, vous ne courrez aucun risque, réitéra Doyle.

— Nous sommes des flics, répliqua l'un des plus jeunes en uniforme. On ne nous paie pas pour rester planqués.

— Les propos de quelqu'un encore loin de la retraite, commenta un officier avec davantage d'années sous la ceinture.

— Jésus ! s'écria un autre.

Je n'eus pas besoin de jeter un coup d'œil en arrière car, à présent, Frost nous avait rejoints. Il avait abondamment saigné sur Rhys, qui de ce fait, avait l'air encore plus grièvement blessé. Abe pissait toujours le sang après son gadin dans les ossements.

L'un des uniformes enclencha sa radio d'épaule pour demander une ambulance. Doyle se mit à hurler pour se faire entendre par-dessus le son flûté grandissant que produisait le vent dévastateur composé de ces créatures :

— Nous n'avons pas le temps ! Ils seront sur nous dans quelques instants !

— Mais qui ça ? s'enquit Bancroft.

Doyle hocha la tête et contourna l'agent pour me déposer sur le siège avant de son véhicule, puis d'ouvrir la portière arrière, en disant :

— Rhys, fais monter Frost.

— Je ne vous abandonnerai pas, réagit celui-ci.

Ils le firent s'installer sur la banquette, ignorant ses protestations.

Puis Doyle l'attrapa par l'épaule et lui dit :

— Si je meurs, si nous mourons tous, si les autres restent pour de bon enfouis à tout jamais dans les jardins, alors tu dois

survivre. Tu dois la ramener à Los Angeles et ne pas revenir !

J'entrepris alors de ressortir de la voiture.

— Je ne vous abandonnerai pas non plus ! dis-je à mon tour.

Doyle me repoussa sur le siège, s'agenouilla et fit peser sur moi tout le poids de son sombre regard.

— Meredith, Merry, nous ne pourrions pas gagner ce combat. À moins que du renfort n'arrive, nous mourrions tous. Tu n'as jamais vu cette Meute Sauvage à l'œuvre, mais moi si ! Nous allons leur donner des Sidhes à pourchasser, pour détourner leur attention de cette voiture. Toi et Frost serez en sécurité.

Je m'agrippai à son bras, si lisse, si musclé, si solide.

— Je ne vous laisserai pas !

— Moi non plus, renchérit Frost qui essayait péniblement de se redresser sur la banquette arrière.

— Frost ! hurla presque Doyle. Je ne fais confiance à personne d'autre que toi pour sa sécurité ! Si je ne peux assurer cette responsabilité, alors elle t'incombe, d'office !

— Monte et en route, Charlie, dit Bancroft.

Cette fois, l'agent plus jeune ne contesta pas et prit place au volant. Je m'accrochai à Doyle, secouant négativement la tête à qui mieux mieux. L'un des flics avait sorti du coffre une trousse à pharmacie, que prit Bancroft avant de se crapahuter derrière, à côté de Frost.

— Non ! dis-je à Doyle. Étant la Princesse, c'est moi qui commande ici, et non toi !

— Ton devoir est de vivre, me dit-il.

— Si tu meurs, je ne suis pas sûre de vouloir vivre, rétorquai-je avec un hochement de tête virulent.

Il m'embrassa alors, un baiser dur et féroce dans lequel je tentai de me fondre, mais il s'écarta brusquement avant de me claquer la portière au nez.

Les autres furent instantanément verrouillées. Je jetai un regard courroucé à l'agent, qui me dit :

— Nous devons vous mettre en sécurité, Princesse.

— Déverrouillez ces portières ! lui intimai-je.

Mais il m'ignora et démarra en trombe. À cet instant précis, le vent frappa violemment la carrosserie, si fort que la voiture en dérapa. Charlie s'efforça de la maintenir dans le parking et

loin des arbres.

— Conduis ! À fond la caisse comme un fils de pute ! lui hurla Bancroft.

Je ne pus m'empêcher de tourner les yeux vers la Meute Sauvage qui était finalement parvenue à passer au travers, et cela me rappela cet instant dans la grotte... où les ténèbres s'étaient entrouvertes, déversant toutes ces horreurs. Des cauchemars d'autant plus réels à présent ! Ou se pouvait-il que maintenant que je les avais vus, je les verrais toujours, à jamais ?

Un manteau me recouvrit alors la tête et je ne pus qu'essayer de m'en dépatouiller.

— Ne les regarde pas, Merry ! dit Frost d'une voix étranglée. Ne les regarde pas !

— Enfilez ce manteau, Princesse, me recommanda Bancroft. Nous allons vous emmener à l'hôpital.

Le trench-coat serré entre les bras, je me retournai néanmoins pour jeter un regard en arrière.

Les policiers tiraient sur la Meute. Mistral illuminait le ciel d'éclairs. L'un des officiers s'effondra au sol. Hurlait-il ? Toute cette horreur recouvrit Sholto qui disparut à ma vue. Doyle bondissait vers ces tentacules et ces crocs, l'épée scintillant au clair de lune. Je criai son nom, mais la dernière image que je vis avant que la voiture ne soit engloutie par l'obscurité fut Doyle, submergé. Il disparut sous un pesant monceau d'épouvantables évanescences.

Chapitre 19

Frost m'agrippa par l'épaule, m'obligeant à m'adosser contre mon siège.

— Merry, de grâce, ne fais pas en sorte que Doyle se sacrifie en vain !

Je lui touchai la main, la pressant contre moi, et m'aperçus que plus de sang encore la recouvrait.

— Comment puis-je les laisser nous conduire en sécurité sans combattre ces horreurs ?

— Tu le dois. Je suis trop mal en point pour pouvoir aider et tu es bien trop fragile. Je mourrais volontiers avec eux, mais toi, tu ne dois pas perdre la vie.

L'Agent Charlie nous avait conduits sur une route étroite, un peu trop rapidement vu l'obscurité et la neige. Il roula sur une plaque de verglas et la voiture dérapa.

— Ralentis, sinon tu vas nous foutre dans le fossé, lui dit Bancroft. Et vous, Frost, vous devriez vous allonger et me laisser terminer de comprimer cette blessure, d'accord ? Si vous vous videz de votre sang, vous ne pourrez plus assurer la sécurité de la Princesse.

— Vous avez vu ça ? dit Charlie en ralentissant. Vous avez vu ça ?!!!

— J'ai vu ça, dit Bancroft d'une voix tendue en attirant Frost. Laissez-moi vous soigner comme l'a ordonné votre Capitaine.

Frost me lâcha alors, sa main glissant lentement de la mienne. Je me couvris avec le manteau. J'ignorais à qui il pouvait bien appartenir, mais j'avais froid. Un froid auquel il ne pourrait remédier, mais c'était tout ce que j'avais à ma disposition.

L'Agent Charlie ralentit à l'approche d'un virage serré et je discernai un mouvement parmi les arbres. Ce n'était pas la

Meute Sauvage, ni nos hommes.

— Arrêtez ! lui intimai-je.

Il ralentit progressivement, s'arrêtant presque.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Je les voyais, se faufilant entre les troncs : des Gobelins marchant en file indienne, emmitouflés contre le froid et hérissés de tout un arsenal étincelant sous la lumière froide de la lune. Ils s'éloignaient du champ de bataille, certains jetant cependant un regard en arrière. Cela fut suffisant pour m'apprendre qu'ils savaient ce qu'il se passait, et qu'ils abandonnaient mes hommes à une mort certaine !

— En route, dit Bancroft.

— Stop ! lui ordonnai-je.

L'Agent Charlie m'ignora, et accéléra.

— Stop ! réitérai-je. Il y a des Gobelins par là-bas ! Ils pourraient faire pencher la balance à notre avantage. Ils pourraient sauver mes hommes !

— Nous obéissons à la requête de votre garde, dit Bancroft. Nous allons à l'hôpital.

Je devais arrêter cette voiture. Je devais parler aux Gobelins... ils étaient mes alliés. Ils devaient nous aider si je le leur demandais, sinon ils se parjureraient.

Je touchai l'agent au visage en pensant au sexe. Jamais encore je n'avais fait ça à un humain, utiliser mon héritage pour faire du mal. Et c'était mal, étant donné que je ne le connaissais pas, ne ressentais aucun désir pour lui, tout en l'incitant, lui, à me désirer comme un malade.

L'agent pila d'un coup sur la pédale de frein, me projetant contre le tableau de bord et faisant tomber les hommes assis à l'arrière par terre.

— Par l'enfer, qu'est-ce que tu fabriques ?!!! gueula Bancroft.

L'Agent Charlie gara précipitamment la voiture, qui crissa des pneus en dérapant à moitié en travers de la route. Puis il déboucla promptement sa ceinture de sécurité, m'attira vers lui et commença à essayer de m'embrasser, me pelotant à qui mieux mieux. Je m'en fichais éperdument, du moment que cette bagnole était arrêtée.

Bancroft se pencha par-dessus le dossier du siège.

— Charlie, nom de Dieu, Charlie ! Arrête ça !

Tandis que les deux hommes se battaient quasiment sur moi, je profitai de la confusion pour déverrouiller la portière, que je parvins à ouvrir, pour tomber à la renverse sur la route. Charlie rampa vers moi, tentant de me rattraper. Bancroft se laissa glisser sur le siège, sur son collègue.

Je me remis sur pied sur la route verglacée, m'emmitouflant dans le manteau.

Les Gobelins étaient là dans l'obscurité, juste au-delà des faisceaux lumineux des phares avant. Deux visages me regardaient, quasi identiques : Fragon et Frêne, leurs mèches blondes balayées hors de leurs capuches par le vent. Je n'aurais su les différencier sous la lumière incertaine... seule la couleur de leurs yeux présentait une variation.

— Hey ! Salut les Gobelins ! les hélai-je.

L'un d'eux toucha l'autre en faisant un signe de tête vers la pénombre des sous-bois. Ils firent demi-tour comme pour s'en aller.

— Je vous appelle en tant qu'alliés, hurlai-je. Me le refuser équivaut à vous parjurer. La Meute Sauvage est dans les parages, et les briseurs de serment seront pour eux un mets succulent !

Les jumeaux se tournèrent vers moi, et les autres Gobelins qui n'étaient plus que de sombres silhouettes derrière eux se fondirent dans les ténèbres.

— Nous n'avons pas prêté ce serment, lança l'un d'eux.

— Kurag, le Roi des Gobelins, l'a fait, et vous êtes ses sujets. Traiteriez-vous de menteur votre Roi ? Serais-tu à présent Roi parmi les Gobelins, Fragon ?

Je prenais un certain risque. Je n'étais pas sûre de l'identité du jumeau qui venait de parler mais l'avais devinée en me basant sur le fait que des deux, Fragon avait l'attitude la plus désagréable. Il courba la tête en signe de reconnaissance.

— La Princesse voit bien dans le noir.

— Elle a simplement l'ouïe fine, dit son frère. Tu n'arrêtes pas de geindre.

Frêne poursuivit sa route, suivi de quelques autres, ignorant ma requête. La plupart étaient dissimulés dans l'ombre sur le

bas-côté. Il devait y en avoir au moins une vingtaine. Cela suffirait à faire toute la différence, assez, sans doute, pour... sauver mes hommes.

J'entendis une portière qui s'ouvrait derrière moi. Frost sortit de la voiture en rampant pour tomber sur la route enneigée et verglacée. Je me précipitai vers lui tout en ne quittant pas les Gobelins des yeux.

— Ce combat ne nous regarde pas, dit Fragon.

— J'ai besoin de votre aide en tant qu'alliés ; cela en fait votre combat ! lui rétorquai-je. Les Gobelins auraient-ils perdu leur goût pour la bataille ?

— On ne combat pas la Meute Sauvage, Princesse, répliqua Frêne. On tente plutôt de lui échapper, ou de s'y joindre, ou encore de se planquer. Mais on ne la combat pas.

Je parvenais maintenant à discerner ses yeux. Sa capuche encadrait un visage aussi beau que n'importe quel autre à la Cour Unseelie, auréolé de cheveux dorés ; seul le vert pur de ses yeux dénués de pupille ainsi qu'une corpulence plus importante sous la houppelande trahissaient ses origines métissées.

— Vous parjurerez-vous ? leur demandai-je en me cramponnant à la main de Frost couché dans la neige.

— Non, répondit Frêne, qui n'en avait pas l'air particulièrement réjoui.

— Nous sommes sortis pour voir ce que c'était que tout ce bordel, dit l'un des Gobelins, et non pour nous faire zigouiller par une bande de Sidhes !

Il était quasiment deux fois aussi large que n'importe quel Sidhe. Il tourna vers la lumière un visage tout bosselé.

— Regardez-moi bien, Princesse.

Puis il repoussa les pans de sa houppelande en arrière, me présentant encore davantage de sa personne. Ses bras, tout comme sa figure, étaient couverts de bosses et autres excroissances, autant de signes indéniables de beauté chez les Gobelins. Mais ces protubérances étaient de couleur pastel : rose, lavande, vert menthe. Une carnation dont les Gobelins ne pouvaient se vanter.

— C'est bien ça, je suis à moitié Sidhe. Tout comme eux. Mais pas aussi mignon, hein ?

— En fonction des critères des Gobelins, tu es le plus beau, lui dis-je.

Il cligna des yeux légèrement globuleux.

— Mais vous ne jugez pas en fonction des critères gobelins, n'est-ce pas, Princesse ?

— Je vous ai demandé de l'aide en tant qu'alliée ayant prêté serment sur le sang à votre Roi. Appelez Kurag et faites venir du renfort.

— Et pourquoi n'appellez-vous pas les Sidhes en renfort ? demanda le Gobelin couvert de bosses.

La vérité, c'est que je n'étais pas certaine qu'il y aurait des volontaires prêts à affronter la grande Meute et donc à se mettre en danger pour mes beaux yeux. Je n'avais pas davantage la certitude que la Reine le leur autoriserait. Je l'avais tellement énervée lors de notre dernière entrevue.

— Un Gobelin serait-il moins bon guerrier qu'un Sidhe ? demandai-je, en éludant sa question.

— Personne n'égale notre puissance guerrière, dit-il.

— Vous ne savez pas si les Sidhes viendront, dit Frêne.

Je n'avais plus le temps de tergiverser davantage.

— Non, en effet, admis-je. Aide-moi, Frêne, aide-moi, toi mon allié, aide-nous !

— Implorez ! dit Fragon. Implorez qu'on vous aide !

— Les Gobelins cherchent à gagner du temps, dit Frost, la voix rauque. Ils cherchent à nous retarder jusqu'à ce que le combat soit fini. Les lâches !

Je levai les yeux vers les trois Gobelins de haute stature, puis vers les autres qui attendaient dans l'ombre. Je fis alors la seule chose à laquelle je pus penser. Je fouillai Frost à la recherche d'un flingue, que je dégainai de son holster avant de me remettre debout.

Bancroft venait de nous rejoindre dans la neige, étant finalement parvenu à menotter son collègue au volant, bien que l'Agent Charlie tentât encore de se libérer pour m'alpaguer.

— Qu'allez-vous faire, Princesse ? me demanda-t-il.

— Je vais y retourner pour les combattre.

J'espérais que, face à ma détermination, les Gobelins ne pourraient rien faire d'autre que de nous venir en aide.

— Non, dit Bancroft en se penchant par-dessus Frost, essayant de m’attraper.

Je braquai le revolver dans sa direction en enclenchant d’un déclic le percuteur.

— Je ne voudrais pas me fâcher avec vous, Agent Bancroft.

Celui-ci s’était complètement immobilisé.

— Heureux de l’entendre. Bon maintenant, donnez-moi ce flingue.

— Je retourne là-bas prêter main-forte à mes hommes, lui dis-je en m’éloignant à reculons.

— C’est du bluff, dit le Gobelin verruqueux.

— Non, elle ne bluffe pas ! rétorqua Frost en tentant de se remettre péniblement debout, avant de retomber dans la neige. Merry !

— Bancroft, emmenez-le à l’hôpital !

Je levai le canon du revolver pour me mettre à courir en reprenant la route que nous avions suivie jusqu’ici. Je m’efforçai de penser à la canicule estivale tentant ainsi d’intégrer à mes barrières protectrices un soupçon de chaleur. Mais tout ce que je pouvais sentir était la glace sous mes pieds. Si j’étais suffisamment humaine pour me choper des engelures, je perdrais bientôt toute sensation.

Fragon et Frêne me rejoignirent, m’encadrant de part et d’autre. Ils bondissaient à mes côtés tandis que je courais le plus vite possible. Ils auraient pu aisément me distancer et arriver plus rapidement sur le champ de bataille, mais ils n’obéiraient à notre accord qu’au pied de la lettre. Si je demandais de l’aide lors d’un combat, alors ils devaient me l’offrir. Mais ils n’étaient nullement dans l’obligation de s’y joindre ne serait-ce qu’une seconde avant moi.

Déesse, aidez-moi ainsi que mes alliés à arriver à temps pour sauver mes hommes, priai-je.

Je perçus des pas pesants derrière nous, mais ne tentai pas de jeter un regard par-dessus mon épaule. Ce devait être simplement un Gobelin plus corpulent.

Puis des mains, gris argenté sous le clair de lune, m’apparurent, et avant même de comprendre quoi que ce soit, je me retrouvai blottie contre une poitrine presque aussi large

que j'étais grande. Jonty, le Béret Rouge, trois mètres de muscles gobelins. Ses yeux se posèrent brièvement sur moi. Sous un éclairage décent, ils étaient si rouges qu'il semblait regarder le monde au travers de coulures de sang frais. Des yeux assortis à ceux de Fragon qui m'avaient fait me demander si la partie génétique gobeline des jumeaux venait d'un Béret Rouge. Le sang coulant continuellement du couvre-chef de Jonty scintillait à la lumière, projeté en de minuscules gouttelettes derrière lui tandis qu'il accélérât en traçant vers le champ de bataille. Les Bérêts Rouges avaient acquis leur nom en trempant leurs chapeaux dans le sang de l'ennemi. À une époque, afin de devenir seigneur de guerre chez eux, on devait posséder suffisamment de pouvoirs magiques pour que le sang continue à en couler indéfiniment. Jonty était le seul parmi ceux que j'avais rencontrés à y parvenir sans problème, bien qu'il ne fût pas seigneur de guerre, car les Bérêts Rouges ne constituaient plus un royaume à part entière.

Fragon et Frêne furent obligés par la force des choses d'allonger le pas afin de maintenir la même cadence que Jonty, qui était en effet un petit géant même parmi eux. Ils commandaient cette expédition et les Gobelins sont plutôt tenaces. S'ils permettaient à Jonty d'atteindre en premier le lieu du combat... s'ils se présentaient ainsi comme étant plus faibles, plus lents que lui, alors ils ne seraient peut-être plus à la tête de l'expédition à la fin de la nuit, la société gobeline se basant sur le principe de la survie du plus fort.

Je tenais prudemment le revolver des deux mains, le canon dirigé loin de Jonty. Personne ne nous avait dépassés, car personne n'avait la longueur de jambe appropriée, les autres devant faire des efforts considérables ne serait-ce que pour garder le rythme. Cette créature gigantesque n'en courait pas moins avec la grâce et la rapidité d'une autre plus agile.

— Pourquoi m'aider ? lui demandai-je.

— J'ai personnellement fait la promesse de vous protéger. Je ne me parjurerais pas, me répondit-il de sa voix caverneuse évoquant le gravier, avant de se pencher vers moi, une goutte de ce sang magique me tombant sur le visage, pour murmurer : la Déesse et le Dieu s'adressent encore à moi.

— Tu as entendu ma prière, lui murmurai-je à mon tour.

Il acquiesça d'un léger signe de tête. Je lui caressai la joue et lorsque j'écartai ma main, elle était couverte de sang, de sang tiède. Je me blottis tout contre la chaleur qu'il dégageait. Il se mit à courir encore plus vite, les yeux fixés droit devant lui.

Chapitre 20

Le ciel surplombant les petits bois qui bordaient le parking bouillonnait de nuages d'orage. La Meute Sauvage n'était plus un cauchemar tentaculaire mais avait pris l'apparence d'une tempête... si les tempêtes étaient en mesure de rester en suspens au-dessus des cimes et de se draper telle une soierie de noirceur qui dégoulinerait entre les arbres.

Des éclairs se répercutaient par intermittence du sol vers les nuées... Mistral était encore en vie et se défendait. Mais qui d'autre ? Des flammes verdâtres dansaient en tremblotant entre les troncs. L'oppression de ma poitrine s'atténua alors... ce flamboiement singulier correspondait à la Main de Pouvoir de Doyle ! Lui aussi était vivant et indemne. En cet instant, rien d'autre n'avait vraiment d'importance pour moi. Surtout pas la couronne, ni le royaume ni même la Féerie ; rien n'avait autant d'importance que le fait que Doyle soit vivant et suffisamment vaillant pour continuer à se battre.

Fragon et Frêne accélérèrent brusquement le pas. Ils passèrent devant alors que nous approchions de la zone à découvert la plus proche des arbres. On n'aurait pas pu planquer quoi que ce soit dans cette clairière, jusqu'à ce qu'apparaissent les Gobelins, sortant des ombres qui se dissipaient et avaient presque disparu. Ils ne s'y matérialisèrent pas mais en émergèrent tel un sniper dissimulé dans une prairie sous sa tenue de camouflage – sauf que la leur était constituée de leur peau et de ce qui la recouvrait.

Frêne avait contacté Kurag, leur Roi, tandis que nous courions vers la zone de combat. Ce faisant, il avait dégainé son épée et, après avoir posé la main sur mon épaule, l'en avait retirée couverte de sang, qu'il avait étalé sur la lame. Le sang et la lame : une magie ancestrale qui fonctionnait depuis bien

avant que les téléphones portables ne soient même qu'un simple rêve dans l'esprit des hommes. Personnellement, je n'aurais pas voulu courir sur la route verglacée avec une épée dégainée. Mais Frêne n'étant pas humain, il pouvait le faire les doigts dans le nez.

Frêne et son frère avaient gardé leur avance. Celui qui arriverait le premier au rendez-vous prendrait le commandement des Gobelins sans contestation possible. Mais je m'en fichais... du moment que nous arrivions à temps pour sauver mes hommes, peu m'importait qui commanderait. À cet instant, j'aurais suivi n'importe qui.

L'un des jumeaux alla dire son fait à la puissance qui attendait. Ce ne fut pas avant que son frère se soit suffisamment rapproché et que ses yeux brillent par intermittence d'une luminosité cramoisie que je sus que c'était Fragon qui était venu nous rejoindre, Jonty et moi. Il tentait péniblement de contrôler sa respiration. Réussir à dépasser un individu aux jambes quasiment aussi longues que lui nécessitait davantage d'efforts, même pour le puissant guerrier qu'il était. Sa voix ne recélait qu'un soupçon de ses difficultés respiratoires qui faisaient se soulever et s'affaisser si rapidement son thorax.

— Les archers seront prêts dans quelques instants. Nous avons besoin de la Princesse.

— Je ne suis pas sûre de mes compétences au tir à l'arc, dis-je, toujours blottie contre Jonty, et contre le sang qui le maculait.

Ce sang qui coulait abondamment de son béret sur mon corps était chaud. Aussi chaud que s'il se déversait d'une plaie récemment ouverte.

Fragon me lança un regard irrité me sembla-t-il, même sous l'éclat indulgent de la lune.

— Vous possédez la Main de Sang, me lança-t-il, laissant se refléter dans sa voix la colère toujours à fleur de peau chez lui.

Je faillis lui demander quel était le rapport avec les archers. Mais avant même de parler, j'en connaissais la réponse.

— Oh ! m'exclamai-je.

— À moins que Kitto n'ait exagéré au sujet de ce que vous avez fait à L'Innommable à Los Angeles, ajouta-t-il.

Je démentis de la tête, le sang chaud me dégoulinant dans le cou et dans le col du trench-coat que j'avais emprunté. Ce sang aurait dû être perturbant, mais il n'en était rien. Il me faisait l'effet d'une couverture douillette par une nuit froide : réconfortant.

— Non, Kitto n'a pas exagéré, lui dis-je.

Je n'appréciai pas que Kitto ait relaté ces récits aux Gobelins, mais dus me résoudre à accepter qu'il était en partie des leurs et se devait donc de répondre à leur Roi. Il avait eu probablement peu de choix en la matière.

— La Main de Sang dans son intégralité, dur à croire qu'elle repose chez une créature aussi fragile, dit Fragon, à présent plus vexé qu'en colère.

— Regarde mon béret, si tu en doutes, gronda Jonty.

Fragon leva les yeux mais ne les garda pas longtemps sur ce couvre-chef ruisselant. Son regard glissa vers moi et l'expression qui s'y reflétait était tout autant d'ordre sexuel que prédatrice. Je pouvais sentir le sang qui m'encroûtait l'arrière des cheveux, les épaules, les bras ; je devais avoir l'air d'une grande accidentée de la route. La plupart des hommes auraient trouvé mon apparence effrayante, mais Fragon me voyait comme si je m'étais couverte de parfum et de dentelles affriolantes. Le cauchemar de certains correspond au fantasme des autres.

Il tendit la main avec hésitation, comme s'il pensait que Jonty ou moi allions protester. Nous n'en fîmes rien. Il me toucha alors l'épaule. Je crois qu'il pensait prélever simplement du sang du bout des doigts mais au moment même où ceux-ci m'effleurèrent, l'émerveillement apparut sur son visage. Il se pencha vers moi, cette expression se retrouvant dévorée par un mélange de désir et de violence.

— Qu'avez-vous fait, Princesse, pour me procurer une telle sensation ?

— J'ignore ce que tu ressens, de ce fait, j'ignore quelle réponse t'apporter, lui dis-je d'une toute petite voix.

De tous les hommes avec lesquels j'avais accepté de coucher, Fragon et son frère étaient ceux qui me faisaient le plus hésiter.

Les bras de Jonty se resserrèrent autour de moi en un geste

quasi possessif, tout aussi sympa que regrettable. Si tout chez lui était bien proportionné, alors je ne pourrais le satisfaire et y survivre pour le raconter. Difficile à dire avec les Bérets Rouges ; sa possessivité n'avait sans doute rien à voir avec le sexe, mais plutôt avec la magie du sang.

Fragon retira sa main de mon épaule pour goûter de la langue le sang qui la maculait, comme un chat ayant trempé la patte dans un verre de lait. Il battit des paupières avant de les fermer tout en le dégustant.

— Elle a invoqué ton sang, dit-il à voix basse, avec une intonation mieux adaptée à un chant d'amour qu'à un champ de bataille.

— Oui, dit Jonty, et ce seul mot avait la même inflexion exagérément intime.

J'avais l'impression d'avoir raté quelque chose, mais sans vouloir m'avouer que tout ce qui se passait m'échappait et que j'ignorais pourquoi ils semblaient tellement fascinés que de me toucher fasse saigner davantage le Béret Rouge. Perplexe, je changeai de sujet.

— Si vous voulez que j'invoque le sang de nos ennemis, nous devons nous rapprocher des archers.

Je m'efforçai d'énoncer calmement les faits, donnant l'impression que je savais précisément ce qu'il se passait et m'en fichais, ou que je ne me laissais absolument pas décontenancer par les événements.

— Et qui vous tiendra dans ses bras pendant que vous invoquerez le sang, pour que ces pieds si délicats restent hors de contact du sol gelé ? demanda Fragon.

— Je me tiendrai debout toute seule.

— Je vous porterai, dit Jonty.

— Tu es Gobelin, Jonty. Tes congénères se battent entre eux pour le sport, ce qui signifie qu'il y a probablement ne serait-ce qu'une coupure minime quelque part sur ton corps. Et si tu as la moindre égratignure, lorsque j'invoquerai le sang, tu saigneras aussi.

— Mais moi, je ne suis pas un Béret Rouge qui se bagarre rien que pour le plaisir, dit Fragon. Je préserve ma peau pour d'autres activités !

Il lécha la dernière trace de sang sur sa main en un long mouvement de langue lascif se voulant sensuel, mais qui parvint principalement à m'agacer.

— Je me tiendrai debout toute seule, répétais-je.

— Ton frère nous fait signe, lui dit alors Jonty, avant de se remettre en route.

Fragon hésita comme si l'idée de nous bloquer le passage l'avait effleuré. Puis il s'écarta, et lorsque Jonty le dépassa, il me dit :

— Je m'assurerai que vous passiez la nuit, Princesse, car j'ai bien l'intention de vous avoir.

— Je n'ai pas oublié notre marché, Fragon, lui lançai-je par-dessus mon épaule.

Il dut accélérer le pas pour garder le rythme imposé par les longues enjambées de Jonty. On aurait dit un gamin courant après un adulte, une comparaison pour laquelle Fragon ne me remercierait sûrement pas.

— J'ai perçu de la réticence dans votre voix, Princesse. Le sexe n'en sera pour moi que plus délectable.

— Arrête de la tourmenter aussi près du combat ! lui lança Jonty.

Fragon ne protesta pas, se contentant de renoncer à développer le sujet pour le moment.

— Les archers les perforeront pour vous, mais vous devrez les affaiblir suffisamment pour les descendre en flèche, me dit-il.

— Je sais ce que tu veux que je fasse.

— Vous n'avez pas l'air d'en être aussi sûre que ça.

Je n'exprimai pas les doutes qui m'avaient assaillie, mais nous avions affaire à une Meute Sauvage. Une vraie de vraie, autant dire la quintessence même de la Féerie. Ces créatures pouvaient saigner, mais comment tuer une chose essentiellement constituée de magie pure ? Une magie ancestrale, une magie du chaos, primitive et épouvantable. Comment exterminer de telles entités ? Même si je parvenais à les saigner suffisamment pour les faire tomber, pourraient-elles être véritablement mises à mort par la hache et l'épée ? Jamais je n'avais entendu parler de quelqu'un s'étant battu contre une

telle nuée, et ayant survécu pour revendiquer sa victoire.

Bien évidemment, jamais je n'avais entendu parler du fait que les meutes spectrales pouvaient saigner en cas de bobos. Sholto avait invoqué celle-ci en faisant usage de cette magie que lui comme moi avions contribué à faire s'élever lors de nos ébats. Était-ce mon sang mortel qui avait rendu la Meute vulnérable et capable de saigner ? Ma mortalité était-elle vraiment contagieuse comme l'affirmaient certains de mes ennemis ?

En suivant ce raisonnement jusqu'à sa conclusion logique, cela signifiait que, si je me retrouvai sur le trône de notre Cour, je condamnerais tous les Sidhes à vieillir et à mourir. Mais en cet instant, si mes origines humaines pouvaient rendre mortelle cette Meute, j'en serais heureuse. Cela voudrait dire que ces créatures pouvaient être vidées de leur sang, et je devais les exterminer. Nous devons remporter cette bataille. Je ne propagerai pas ma mortalité aux confins de la Féerie mais l'idée d'en faire profiter ces monstres... eh bien là, quelle bénédiction !

Chapitre 21

Les flèches transpercèrent le firmament nocturne parsemé d'étoiles de sombres plaies, avant de disparaître dans la noire soierie tourbillonnante des nuées. Nous attendions dans cette nuit d'hiver des hurlements qui nous indiqueraient que ces éclairs avaient trouvé leurs cibles, mais n'y régnait rien d'autre que le silence.

M'enveloppant du trench-coat qu'on m'avait prêté, j'étais debout sur la houppelande de Fragon qu'il avait jetée à terre pour protéger mes pieds nus du sol accidenté et gelé.

— Elle me gênera pour manier ma hache, m'avait-il dit, semblant craindre que je pense de lui qu'il se montrait particulièrement prévenant.

Puis il était allé rejoindre son frère et les autres guerriers.

Seuls Jonty et un Béret Rouge restèrent en arrière avec moi, bien que chacun de leurs congénères de sortie cette nuit, une dizaine d'entre eux, m'ait touchée avant d'aller prendre place dans les rangs. Ils avaient posé la bouche contre mon épaule en un étrange baiser, là où le manteau retombait appesanti du sang provenant du béret de Jonty. L'un d'eux avait pris l'étoffe entre ses dents pointues et l'avait déchirée avant que Jonty ne le repousse d'une baffe. Ceux qui avaient suivi avaient élargi la déchirure jusqu'à ce que les lèvres des derniers effleurent mon épaule ainsi dénudée, là où le sang avait commencé à coaguler à même ma peau. Je n'avais pas autorisé les Bérêts Rouges à me montrer autant de familiarité et on ne me l'avait pas davantage demandé ; Jonty les avait appelés, puis s'était exprimé dans un gaélique si archaïque que je n'étais pas parvenue à le suivre.

Quoi que Jonty leur ait dit, ils avaient tourné la tête dans ma direction avec une expression dans les yeux consistant en cet étrange mélange de désir sexuel, de faim et d'impatience que

j'avais décelé chez Fragon. Une expression que je n'avais pas comprise – et je n'avais pas eu le temps de poser des questions – mais étant donné que cela ne me coûtait rien de les laisser presser leurs lèvres contre mon épaule, je le leur avais concédé. Puis je remarquai que chaque Béret Rouge qui m'avait touchée se remettait à saigner après avoir ainsi prélevé le sang de Jonty sur mon corps.

Je réprimai l'envie de me mettre à leur hurler dessus d'impatience, mais ce n'était pas eux qui nous retardaient ; les autres Gobelins étaient occupés à se chamailler au sujet de qui irait se placer où. Si Kurag, leur Roi, était arrivé, il n'y aurait eu aucune chipoterie, mais Fragon et Frêne, tout guerriers redoutés étaient-ils, n'étaient pas rois, et toute revendication de commandement parmi les Gobelins correspondait à un état de conflit permanent, leur société représentant le modèle ultime de la théorie évolutionniste de Darwin : seuls les plus forts survivent, et seuls ceux incontestablement plus forts dirigent.

Si j'avais été véritablement reine dans l'âme, ils auraient fait ce que je leur ordonnais, mais n'ayant pas encore acquis leur respect, je crus bon de m'abstenir de leur donner des ordres en cette occasion. Cela n'aurait contribué qu'à ébranler l'autorité de Fragon et de Frêne, sans m'apporter quoi que ce soit. De plus, les stratégies militaires n'étaient pas vraiment mon fort, comme je m'en étais rendu compte. Mon père m'avait appris dès mon plus jeune âge à prendre conscience de mes forces et faiblesses. « Trouve des alliés qui te soient complémentaires », me disait-il. La véritable amitié est en soi de l'amour et tout amour contient du pouvoir.

Jonty se pencha vers moi.

— Invoquez votre Main de Pouvoir, Princesse, me dit-il.

— Comment es-tu sûr qu'ils soient blessés ?

— Nous sommes Gobelins, répondit-il, comme si cela expliquait tout.

Une nouvelle rangée de flammes vertes scintilla au travers des arbres, et j'étais suffisamment proche à présent pour voir les vrilles noires évanescentes qui, face à elles, reculaient. Je ne contestai plus et invoquai la Main de Sang.

Je me concentrai sur ma main gauche, qui ne projeta pas un

rayon d'énergie, ni quoi que ce soit comme dans les films ; c'était simplement que la marque, ou la clé de la Main de Sang se situait au creux de cette paume. Ou peut-être qu'*accès* serait un terme mieux approprié. Je l'ouvris donc et quoiqu'il n'y eût rien à voir à l'œil nu, une multitude de sensations m'assaillit.

J'eus soudain l'impression que le sang circulait dans mes veines comme du métal en fusion, tentant de bouillonner de toute sa puissance. Je me mis à hurler, en levant brusquement la main vers les nuées pour y projeter ce pouvoir incandescent, déchirant. À cet instant, je réalisai que ce n'était pas seulement les archers qui tiraient à l'aveuglette. Je n'avais encore jamais fait usage de la Main de Sang sur une cible invisible.

Le temps d'un battement de cœur, le pouvoir se retourna contre moi et chaque minuscule écorchure que j'avais accumulée au cours des dernières vingt-quatre heures se mit à saigner. Chaque mini égratignure se mit à pisser le sang comme une fontaine et je me rebellai contre mon corps, me défendant contre ma propre magie pour l'empêcher de me détruire !

Des éclairs frappaient la nuée de créatures, les illuminant, comme à l'intérieur du monticule des Sluaghs. Cette fois, je n'en fus pas horrifiée, mais guillerette ; d'une joie à la férocité triomphante. Si je pouvais les voir, je pouvais les faire saigner !

Je repérai mes cibles en un clin d'œil. Je n'eus que le temps d'un souffle pour apercevoir la masse tentaculaire blanche, argentée et dorée, et non plus du noir, gris et blanc qu'elle avait été ; n'eus qu'un instant pour remarquer la terrible beauté de la Meute avant de projeter mon pouvoir contre cet amas scintillant en hurlant :

— Saigne !

Des flammèches vertes léchaient les arbres, l'arrière-plan illuminé d'éclairs, si bien que ces deux pouvoirs rencontrèrent simultanément le mien dans la nuée, qui se mit à briller par intermittence d'une couleur verte réfléchie. J'invoquai le sang et de noires fontaines jaillirent dans ce flamboiement jaune-vert.

Puis la luminosité s'atténua avant de disparaître, laissant la nuit plus sombre encore. D'avoir ainsi fixé cette intensité lumineuse avait irrémédiablement endommagé ma vision nocturne. Le côté gauche de mon visage se retrouva alors

éclaboussé d'une substance paraissant humide. Seules deux choses pouvaient donner cette sensation : l'eau à la température du corps et du sang fraîchement répandu. Si j'avais été une guerrière, je me serais retournée en tournoyant, revolver au poing, mais au lieu de cela, je pivotai au ralenti, comme un personnage dans un film d'horreur ne voulant pas vraiment voir le coup arriver avant de s'effondrer.

Tout ce que je vis fut le plus petit de mes gardes Bérêts Rouges, Bithek. On lui avait fendu le scalp qui pissait le sang et formait un masque d'épouvante. Ses yeux avaient disparu sous cette sombre coulure. Puis il secoua la tête comme un chien qui s'ébroue, m'éclaboussant de gouttes chaudes. Je fermai les paupières en me protégeant de la main.

— Tu gaspilles du sang ! le réprimanda Jonty.

— Mais il y en a tant que je ne peux plus l'empêcher de me couler dans les yeux. J'avais complètement oublié comment c'était ! grommela Bithek.

Je lançai un regard à Jonty derrière moi et réalisai qu'il était tout aussi ensanglanté que son congénère. Cela me fit les considérer tour à tour. Même sous le clair de lune et à la lumière des étoiles, je pouvais voir le sang continuer à se déverser de leurs bérêts.

— Votre magie fait couler notre sang, dit Jonty.

— Mais je ne comprends pas...

— Faites-les saigner pour nous, dit l'autre Bérêt Rouge.

Je tournai les yeux vers lui.

— Je ne me rappelle pas ton nom, lui dis-je.

— Pour cette magie, je vous suivrai sans nom, Princesse Meredith. Saignez nos ennemis et recouvrez-nous de leur sang.

Je me détournai d'eux. Je ne comprenais pas tout, mais leur faisais confiance. Un mystère à la fois. Et plus tard, bien plus tard, je me chargerais de tout élucider.

Le dos tourné aux Bérêts Rouges, je pouvais néanmoins sentir leur présence. Comme si leur pouvoir complétait le mien, le sustentait. Non, en fait, nos pouvoirs se nourrissaient mutuellement, comme une charge de chaleur dans mon dos, réconfortante, énergisante.

Je projetai cette chaleur, ce monceau de pouvoir contre nos

ennemis, invoquant leur sang sous l'illumination des éclairs et de la flamme vacillante d'or vert. J'invoquai leur sang en sachant que les Bérêts Rouges derrière moi saignaient avec eux, ainsi que ceux qui nous attendaient dans la mêlée.

Sur ces entrefaites, un Gobelin arriva en courant à une vitesse si époustouflante qu'elle en aurait rempli d'orgueil tout Sidhe qui se respecte, et qu'il en semblait flou. De la même taille que moi, il n'en avait pas moins quatre bras et un visage dénué d'appendice nasal semblant curieusement inachevé. Il se laissa tomber à genoux et tenta de se dérober à mon regard, puis se prosterna, en posant deux de ses bras par terre ! Plutôt surprenant, étant donné que dans la société gobeline, plus on s'abaisse devant quelqu'un, plus on lui témoigne de respect. Je ne recevais généralement pas ce type de salutation.

— Un message de Fragon et de Frêne : « Visez mieux avec votre magie, Princesse, avant que vous nous fassiez tous saigner à blanc. »

Je comprenais mieux à présent la raison de cette prostration ; il avait eu peur que je prenne ce message de travers.

— Va leur dire que je vais m'appliquer, lui dis-je avec ironie.

Il baissa la tête, se cognant le front contre terre, avant de sauter d'un bond sur ses pieds pour repartir à fond la caisse par où il était venu. Je fis revenir ma magie, réintégrant en moi ma Main de Sang. La souffrance fut instantanée, atrocement pénible et intense, comme si des fragments de verre circulaient dans mes veines. Je poussai un hurlement de douleur tout en maintenant la magie à l'intérieur de moi.

Puis je dus faire des efforts considérables pour visualiser les créatures composant cet amas de tentacules musclés d'un blanc pur veiné d'argent et d'or, scintillant d'énergie magique ! Je m'effondrai à genoux sous la souffrance. Jonty tenta de me rattraper.

— Non, ne me touche pas ! parvins-je à dire, la voix sifflante.

La magie voulait saigner quelqu'un, n'importe qui, et le contact de sa main ferait de lui sa cible !

Je fermai les yeux afin de me figurer mentalement ce que je recherchais. Lorsque j'y fus parvenue, une image brillant et se

tortillant sous mes paupières, je tendis à nouveau ma main gauche pour propulser ces déchirants éclats de verre contre cette vision. Ma douleur s'intensifia pendant un instant éblouissant, haletant... une seconde uniquement emplie de souffrance, une souffrance atroce ! Qui s'atténua, enfin, et je pus à nouveau respirer... ayant compris que la Main de Sang avait trouvé de quoi s'occuper.

Je gardai les yeux fermés afin de rester concentrée. Je redoutais, si je les posais à nouveau sur les guerriers Gobelins, de les saigner par accident. Je savais ce que je voulais faire saigner, et c'était là, au-dessus de leurs têtes, dans les nuées. Je pensais à toutes les merveilles qui auraient pu les survoler. Cela se devait-il d'être épouvantable ? Il y avait tant de beauté à la Féerie, pourquoi cela devait-il virer au cauchemar ?

Ayant perçu un bruissement d'ailes au-dessus de nous, je rouvris les yeux. Je m'étais effondrée sur la houppelande de Fragon, mais je ne me rappelais pas être tombée. Des cygnes nous survolaient, si proches que leurs gigantesques ailes blanches effleuraient la tête de Jonty. Des cygnes étincelant de blancheur au clair de lune ! Il devait y en avoir plus d'une vingtaine, et j'avais eu confirmation de ce que je croyais avoir aperçu autour de leur cou ! Des chaînes et des colliers d'or ? Cela ne se pouvait... c'était matière à légendes !

Ce fut le Béret Rouge sans nom qui exprima ma pensée :

— Ils portaient des chaînes au cou.

J'entendis ensuite l'appel des oies sauvages qui suivaient la trajectoire linéaire des cygnes. Je me remis debout, me prenant les pieds dans le trench-coat. Jonty me rattrapa, mais cela ne sembla pas lui être douloureux, ni à moi d'ailleurs. Je me sentais légère, aérienne, comme si la Main de Sang s'était atténuée. À quoi pensais-je au moment où les cygnes passaient au-dessus de nos têtes ? Que la beauté de la Féerie était trop souvent cauchemardesque ?

Arriva ensuite une volée de grues : l'oiseau de mon père, l'un de ses emblèmes. Elles volaient bas, semblant plonger leurs ailes vers nous, presque en un salut.

— Elles tombent ! cria Bithek en indiquant du doigt le nuage orageux qui s'était dissipé et, avec lui, la majeure partie des

créatures qui l'avait formé.

Je tournai les yeux vers l'endroit qu'il désignait. Il y en avait eu tant, composant une masse monstrueuse qui se tortillait en tous sens, mais à présent il n'en restait plus que quelques-unes – moins d'une dizaine, sans doute – et l'une d'elles venait déjà de s'écraser dans les arbres. Une deuxième tomba en piqué et j'entendis le craquement aigu des branches se brisant sous son poids qui se répercuta tel un coup de canon. Les hommes s'éparpillèrent, trop éloignés pour que je puisse les identifier. Doyle était-il sain et sauf ? Et Mistral ? La magie avait-elle pu opérer à temps ?

À l'intérieur de mon crâne, je pouvais finalement bien l'admettre, c'était Doyle que je voulais plus que tout voir survivre. J'aimais Rhys, mais pas comme j'aimais Doyle. Je devais bien me l'avouer à moi-même. Je devais bien admettre, du moins dans ma tête, que si Doyle mourrait, une partie de moi en mourrait aussi. C'était cet instant à la voiture, quand il nous y avait poussés, Frost et moi, en me confiant à celui-ci.

— Si ce n'est moi, ce doit être toi, lui avait-il dit.

J'aimais Frost aussi, mais j'avais eu une révélation. Si en cet instant j'avais pu choisir mon roi, je savais qui cela aurait été.

Domage que ce choix ne m'incombait pas, pour une fois.

Des formes indistinctes bondirent vers moi et les Gobelins s'écartèrent en formant un couloir pour laisser passer mes gardes. Lorsque je reconnus enfin cette sombre silhouette élancée, le poids sur ma poitrine s'atténua et je fondis brusquement en larmes. Je voulais me précipiter vers lui. Je ne sentais pas l'herbe givrée sous mes pieds nus. Je ne sentis rien lorsque des fragments de chaume me tailladèrent. Et je me mis à courir pour aller le rejoindre, les Bérêts Rouges à mes côtés, soulevant le manteau comme s'il s'agissait d'une robe que j'écartai de mon chemin.

Doyle n'était pas seul ; des chiens, de gigantesques chiens noirs grouillaient autour de ses jambes. Une vision me revint soudainement en mémoire, celle où je l'avais vu entouré de chiens similaires, et le sol se déroba sous mes pieds, la vision et la réalité se mêlant en direct sous mes yeux. Ce furent les chiens qui m'atteignirent en premier, s'appuyant contre moi de leur

pelisse chaude et musclée là où j'étais tombée agenouillée, leur souffle haletant et chaud sur mon visage tandis que je tendais les mains pour caresser leur fourrure noire parcourue de picotements de magie.

Ils se tortillaient sous ma caresse, leurs poils se faisant moins rêches, se lissant sous ma paume, les corps moins pesants. Je levai les yeux pour me retrouver nez à nez avec un chien de course, blanc et luisant, aux oreilles rouge vif. La tête des autres était à moitié rouge et blanc, comme si on avait tracé une ligne au milieu, la chose la plus magnifique que j'eusse jamais vue.

Puis Doyle fut là, debout devant moi, et je m'élançai dans ses bras. Il me souleva du sol en m'étreignant si fort que cela en fut presque douloureux. Mais je désirais tant qu'il me serre ainsi tout contre lui ! Je voulais sentir la réalité de son corps contre le mien. Sentir qu'il était bien vivant. Je ressentais le besoin de le toucher pour m'assurer que ce n'était pas un rêve, mais aussi qu'il me touche en me laissant savoir qu'il était toujours mes Ténèbres, toujours mon Doyle.

— Merry, Merry, Merry, murmurait-il contre mes cheveux.

Je m'accrochai à lui, privée de mots, et laissai libre cours à mes sanglots.

Chapitre 22

Tout le monde s'en était sorti, y compris les policiers, quoique certains aient sombré dans la démence après ce qu'ils avaient vu. Abloec les avait fait boire à sa coupe en corne et ils étaient tombés dans un sommeil enchanté, dont ils avaient ensuite émergé sans le moindre souvenir des horreurs dont ils avaient été témoins. La magie n'est pas toujours maléfique.

Les gigantesques chiens noirs tenaient du miracle : ils se transformaient en fonction de la personne qui les touchait. Au contact d'Abe, ils se métamorphosèrent en chiens de manchon adorant se prélasser au coin du feu, blancs avec des taches rouges : des chiens de la Féerie. Au contact de Mistral, ils devinrent d'immenses chiens-loups irlandais, non pas ceux au pelage clair que nous connaissons de nos jours, mais les géantissimes qui avaient tant terrifié les Romains – ceux qui pouvaient briser d'un coup de mâchoire l'épine dorsale d'un cheval. Le contact d'un autre encore en transforma un en Cu Sith à la fourrure verte qui partit en bondissant vers le monticule des Seelies. Que penserait Taranis, leur Roi, de ce retour inopiné ? Il s'empresserait probablement d'en tirer profit, le présentant comme une preuve indéniable de son pouvoir.

Au beau milieu du retour de tant de choses qui avaient été perdues, d'autres encore plus précieuses me furent rendues. Je perçus la voix de Galen hurlant mon nom et me retournai dans les bras de Doyle. Il accourait vers nous, traversant le champ enneigé, des fleurs apparaissant dans son sillage, comme si là où se posaient ses pieds, le printemps faisait son retour. Tous les autres qui avaient disparu dans les jardins morts l'accompagnaient. Nicca apparut avec à sa suite des demi-Feys ailés. Amatheon était là aussi, le tatouage d'une charrue

scintillant tel un néon rouge sang sur sa poitrine. J'aperçus Aubépin, sa sombre chevelure étoilée d'efflorescences. Celle d'Adair semblait s'être embrasée autour de lui tel un halo de feu, si vivement qu'elle lui obscurcissait les traits tandis qu'il s'avavançait vers nous. Aisling marchait au cœur d'une nuée d'oiseaux chanteurs. Il était nu, à l'exception d'un voile noir transparent dont il s'était enturbanné le visage.

Onilwyn était le seul qui ne réapparut pas. Je crus que le jardin l'avait gardé, jusqu'à ce que j'entende une autre voix qui criait au loin mon nom. Puis le cri frénétique d'Onilwyn :

— Non, mon Seigneur, non !!!

— Cela ne se peut, murmurai-je en levant les yeux vers Doyle, observant la peur qui se refléta aussi brièvement sur son visage.

— C'est bien lui, dit Nicca.

Galen m'enveloppa de ses bras et de son corps comme si je représentais la dernière chose au monde. Doyle lui fit un peu de place sans toutefois cesser de m'enlacer.

— C'est de ma faute, murmura Galen. Je ne l'ai pas fait exprès.

Aisling prit alors la parole et la nuée d'oiseaux se mit à chanter, comme si sa voix les encourageait à ressentir de la joie.

— Nous avons réémergé dans l'Antichambre de la Mort.

— La plupart de nos pouvoirs magiques ne peuvent y opérer ; c'est pourquoi nous sommes tous tellement impuissants à faire cesser la torture, dit Rhys.

— Nous sommes sortis par les murs et le sol, ainsi que des arbres, des fleurs et du marbre brillant, ajouta Aisling. L'Antichambre a été transformée à tout jamais.

Galen se mit à trembler et je l'étreignis aussi fort que j'en fus capable.

— J'étais enterré vivant, dit-il. Je ne pouvais plus respirer, je n'en avais d'ailleurs aucun besoin, mais mon corps s'y évertuait. Je suis ressorti par le sol en hurlant.

Il s'effondra à genoux alors même que je m'efforçai de le retenir debout.

— La Reine était occupée à emmurer vivant le clan de Nerys, dit Amatheon. Ce que Galen n'a pas trouvé à son goût après son

petit séjour sous terre.

Galen était agité de tremblements, chacun de ses muscles semblant se battre entre eux, comme s'il avait une crise d'épilepsie, ou grelottait de froid bien qu'en proie à la fièvre. Une overdose de pouvoir comme de peur.

La lueur qui se diffusait du corps d'Adair s'estompa suffisamment pour que je puisse discerner ses yeux.

— Galen a dit : « Pas de prisonniers, pas de murs ! » Alors les murs se sont mis à fondre, et des fleurs se sont épanouies dans les cachots. Il n'avait pas conscience de la proportion de pouvoir qu'il avait acquise.

Au loin, un nouveau cri perçant sembla se rapprocher : « Cousine ! »

— L'exhortation de Galen : « Pas de prisonniers, pas de murs ! » a libéré Cel, en déduisit Doyle.

— Je suis désolé, dit Galen en se mettant à pleurer.

— Onilwyn et la Reine en personne, ainsi que certains de ses gardes, sont occupés en ce moment même à tenter de maîtriser Cel, nous apprit Aubépin. Sinon il aurait déjà rappliqué ici, pour nuire à la Princesse.

— Il est quasiment cinglé, dit Aisling, et a la ferme intention de nous nuire à tous. Mais plus particulièrement à toi, Princesse.

— La Reine nous a dit de décamper pour retourner dans les Terres Occidentales. Elle entretient l'espoir qu'avec le temps, il retrouvera son calme, ajouta Aubépin.

Mais même à la lueur des étoiles, il n'avait pas l'air convaincu.

— Elle a admis devant ses nobles qu'elle ne pourra garantir ta sécurité, dit Aisling.

— Nous devrions filer, si c'est ce qui est prévu, en conclut Aubépin.

Je compris où il voulait en venir. Si Cel s'en prenait à moi maintenant, ici, comme ça, nous aurions la légitimité pour lui faire son affaire, si nous en étions capables. Mes gardes avaient fait le serment de me protéger et Cel n'était pas de taille à rivaliser avec la force physique et magique qui se tenait actuellement à mes côtés. Du moins, pas tout seul.

— Si seulement j'avais pensé que la Reine autoriserait que sa mort demeure impunie, j'aurais dit : *viens par là et bats-toi !* dit Doyle.

L'un des gigantesques mastiffs noirs poussa Galen du museau. Celui-ci tendit machinalement la main vers lui, et il se métamorphosa sous mes yeux en un chien au poil blanc lustré et à l'oreille rouge qui lécha les larmes qui lui sillonnaient le visage. Galen le fixa avec émerveillement, comme s'il venait tout juste de remarquer sa présence.

Puis la voix de Cel se fit entendre au loin, brisée, quasi méconnaissable : « Merry !!! »

Ses hurlements se brisèrent soudain. Le silence qui s'ensuivit fut presque plus effrayant encore, mon cœur se mettant brusquement à me marteler la poitrine.

— Qu'est-ce qu'il y a ? criai-je.

Andais s'avança jusqu'au sommet de la dernière colline peu escarpée, suivant la piste de Galen jalonnée de fleurs. Elle était seule, à l'exception de son consort, Eamon, quasiment de la même taille, leurs longues chevelures noires se déployant dans leur dos sous le souffle d'un vent semblant venir de nulle part. Andais était vêtue comme pour un bal d'Halloween et on ne pouvait s'empêcher d'être terrifié par une telle beauté. Les vêtements d'Eamon, tout en noir également, étaient plus ordinaires. Le fait qu'Andais ne se présente qu'escortée de lui signifiait qu'elle ne souhaitait pas la présence d'autres témoins. Eamon était le seul connaissant tous ses petits secrets.

— Cel va dormir quelque temps, nous héla-t-elle, en réponse à une question que nous n'avions même pas posée.

Galen fit des efforts considérables pour se remettre debout, puis je l'aidai à se stabiliser. Doyle fit quelques pas pour se placer devant moi. Tout comme certains des gardes. Quant aux autres, ils surveillaient nos arrières, semblant suspecter leur Reine de quelque félonie. Eamon avait beau être de mon côté à l'occasion – il était même possible qu'il haïsse Cel – jamais il ne prendrait parti contre sa Reine.

Andais et Eamon s'arrêtèrent suffisamment loin pour demeurer hors de portée de tir. Les Gobelins regardèrent fixement vers eux, puis vers nous, formant un groupe agglutiné,

ne semblant pas pouvoir choisir à quel camp appartenir. Je ne pouvais les en blâmer, car j'allais retourner à L.A. alors qu'ils resteraient ici. Il m'était possible d'obliger Kurag, leur Roi, à me prêter quelques guerriers, mais je ne pouvais tout de même pas espérer que tous ses hommes me suivent en exil.

— Meredith, ma nièce chérie, l'enfant de mon frère Essus, bienvenue.

Elle avait choisi des salutations qui indiquaient que j'étais de sa lignée. Elle tentait de se montrer rassurante. Mais elle était si peu convaincante.

Je m'avançai de quelques pas afin qu'elle puisse bien me voir, mais sans sortir du cercle protecteur que formaient mes hommes.

— Reine Andais, ma Tante adorée, sœur de mon père, Essus, mes salutations.

— Tu dois retourner cette nuit même aux Terres Occidentales, Meredith, me suggéra-t-elle.

— Oui, répondis-je.

Andais considéra les chiens qui tournoyaient toujours parmi les hommes. Rhys s'autorisa finalement à les caresser et ils se transformèrent en terriers, d'une espèce depuis longtemps disparue, certains au poil blanc et rouge, d'autres d'un noir bien uniforme et brun clair.

Andais essaya de faire venir à elle l'un de ces grands mastiffs qui avaient été baptisés par les humains les Chiens de l'Enfer, bien que n'ayant rien à voir avec le démon des chrétiens. Ces gigantesques chiens noirs de la Féerie qui se transformaient à souhait auraient été assortis à son accoutrement, mais ils ne lui prêtèrent aucune attention, refusant la main que leur tendait la Reine de l'Air et des Ténèbres.

Si j'avais été à sa place, je me serais agenouillée en les incitant du geste à venir, mais Andais ne s'agenouillait devant rien ni personne. Elle resta droite comme un I, magnifique et plus glaciale que la neige qui s'étendait à ses pieds.

Deux autres chiens étaient venus vers mes mains et, à présent, se frottaient contre moi pour se faire dorloter. Ce que je fis, car à la Féerie, nous nous devons de caresser tous ceux qui en faisaient la demande. Au moment même où j'effleurai cette

fourrure soyeuse, je me sentis rassérénée : j'éprouvais un regain de courage et d'assurance. Je redoutais moins ce qui allait se passer.

— Des chiens, Meredith ! Ne pourrais-tu plutôt nous rendre nos chevaux ou notre bétail ?

— J'ai vu des cochons dans ma vision, lui dis-je.

— Pas de chiens, donc, dit-elle sur le ton badin de la conversation, comme si rien d'extraordinaire ne s'était produit.

— J'ai vu des chiens dans une autre vision, quand j'étais encore dans les Terres Occidentales.

— Une véritable vision, alors, dit-elle d'une voix toujours terne, vaguement condescendante.

— Apparemment, dis-je en ébouriffant les poils de l'oreille du plus grand des chiens.

— Tu dois partir dès maintenant, Meredith, en emportant avec toi cette magie incontrôlable.

— La magie sauvage n'est pas si facilement apprivoisable, Tante Andais. Je prendrai avec moi ce qui acceptera de me suivre, mais une partie reste libre comme l'air, au moment même où nous parlons.

— J'ai vu les cygnes, mais pas de corbeaux. Tu es si terriblement Seelie.

— Les Seelies vous assureraient le contraire, rétorquai-je.

— Allez, pars ! Retourne d'où tu viens. Emmène tes gardes et tes pouvoirs magiques et laisse-moi avec mon épave de fils.

Des propos équivalant à admettre que, si cette nuit, Cel s'en prenait à moi, il y laisserait la vie.

— Je ne partirai que si je peux emmener tous les gardes souhaitant venir avec moi.

Je m'exprimai avec autant de résolution et de courage que j'en étais capable.

— Tu ne peux avoir Mistral, dit-elle.

Je réprimai l'envie irrésistible de le regarder derrière moi, résistant pour ne pas suivre des yeux ses grandes mains qui dorlotaient les gigantesques chiens que ces caresses contribuaient à exciter.

— Oui, dis-je. Je me souviens de ce que vous m'avez dit dans les jardins morts : que je ne pourrai pas le garder.

— Tu ne vas pas chercher à en débattre avec moi ? s'étonna-t-elle.

— Cela changera-t-il quoi que ce soit ?

Un très léger soupçon de colère était parvenu à se faufiler dans mon intonation. Les chiens se blottirent plus près de mes jambes, s'y appuyant de tout leur poids, comme pour me rappeler de ne pas perdre mon contrôle.

— La seule chose qui ferait passer Mistral de mon côté au tien dans les Terres Occidentales serait que tu tombes enceinte. Si tu conçois un enfant, je devrai laisser partir tous ceux pouvant en être le père.

— Si je conçois un enfant, je vous en notifierai, lui dis-je en m'efforçant de préserver la régularité de ma voix.

Mistral allait en baver pour m'avoir baisée, je pouvais le lire sur le visage de la Reine, le percevoir dans son ton.

— Je ne sais plus que souhaiter, Meredith. Ta magie se propage dans tout mon sithin, le métamorphosant en un lieu lumineux empli de gaieté. Il y a même maintenant toute une prairie fleurie dans ma salle de torture.

— Que voulez-vous que je vous dise, Tante Andais ?

— Je voulais que la magie de la Féerie renaisse, mais tu n'es pas suffisamment la fille de mon frère. Tu ne feras de nous qu'une autre Cour Seelie bonne à se dandiner et à parader pour la presse people. Tu feras de nous des êtres magnifiques en annihilant par la même occasion ce qui nous rend si différents.

— Si je peux m'exprimer librement, je ne suis nullement d'accord avec ça, dit une voix provenant de la foule d'hommes assemblés.

Sholto avança de quelques pas. Son tatouage s'était retransformé en une multitude de tentacules scintillants et blêmes étrangement esthétiques, évoquant quelque créature sous-marine du genre anémone ou méduse. C'était la première fois que je le voyais exhiber ses excroissances avec autant de fierté. Il se tenait bien droit, la lance et le poignard d'os à la main, avec à son côté un gigantesque chien blanc dont les trois grosses têtes étaient tachées de rouge. Sholto frotta le sommet de l'une d'elles du revers de la main tenant le couteau, avant de reprendre la parole :

— Merry nous embellit, en effet, ma Reine. Mais cette beauté est trop étrange pour la Cour Seelie. Elle ne l'autoriserait pas à franchir ses portes.

Andais fixa Sholto et un instant, je crus percevoir dans ses yeux une pointe de regret. La magie de Sholto le chevauchait et la puissance de son aura se diffusait tel un souffle pour s'évaporer dans la nuit.

— Tu l'as baisé, me dit-elle, tout simplement.

— Oui, dis-je.

— Et c'était comment ?

— Ce fut notre orgasme qui a fait se lever la Meute Sauvage.

Elle en frissonna et la fureur se reflétant alors sur son visage m'effraya.

— Surprenant ! Je l'essaierai peut-être une de ces nuits.

Sholto reprit la parole.

— À une époque, ma Reine, la pensée d'avoir l'opportunité de prendre place dans votre lit m'aurait rempli de joie. Mais à présent, je sais indubitablement que je suis le Roi Sholto des Sluaghs, le Seigneur de l'Insaisissable, le Seigneur des Ombres. Je ne me contenterai plus des miettes tombant de la table d'un Sidhe, quel qu'il soit.

Elle laissa échapper un cri perçant, quasiment un sifflement.

— Tu dois être une sacrée chaudasse, Meredith ! Une petite baise avec toi et ils se retournent tous contre moi !

Il n'y avait pas à cela la moindre réponse sans risque, du coup, je m'abstins de l'ouvrir. Je me tenais encadrée par mes hommes, avec le poids et la pression des chiens qui grouillaient autour de nous. Aurait-elle été plus agressive encore si ces bêtes – de guerre, pour la plupart – ne s'étaient pas trouvées là ? Redoutait-elle la magie, ou bien la forme plus tangible sous laquelle se manifestait à présent celle-ci ?

L'un des petits terriers se mit à grogner, et ce fut comme un signal pour les autres. La nuit fut soudain épaissie de grognements, qui devinrent un chœur sourd. Des frissons me parcoururent l'échine. Je tapotai les têtes de ceux que je parvenais à toucher, les invitant à se taire. La Déesse m'avait délégué des gardiens, je l'avais enfin compris. Et je lui en étais reconnaissante.

— Les gardes de Cel ne lui ayant pas prêté serment... vous aviez fait la promesse qu'elles pourraient venir me rejoindre, dis-je.

— Je n'irai pas jusqu'à le priver de tout signe de mes faveurs, répondit-elle, et sa colère sembla crépiter dans l'air froid.

— Vous avez donné votre parole, insistai-je.

Les chiens se mirent à grogner à l'unisson et les terriers à aboyer, comme ils le font généralement. En cet instant je réalisai que la Meute Sauvage était toujours là, sous une autre forme. Il s'agissait de ses chiens légendaires qui pourchassaient les parjures dans les sous-bois dénudés par l'hiver.

— Oserais-tu me menacer ?!!! rugit Andais.

Eamon lui toucha le bras. Elle s'écarta de lui d'un mouvement brusque tout en semblant s'être assagie. La Meute Sauvage s'était révélée un grand régulateur des puissants. Lorsqu'une proie était choisie, la chasse ne se terminait qu'avec la mort du gibier.

— Je ne crois pas être le Chasseur, dis-je.

— La nuit n'est pas propice pour être parjure, Reine Andais.

La voix profonde de Doyle évoquant de la mélasse parut restée en suspens dans l'obscurité, ses mots semblant avoir davantage de poids dans l'air hivernal.

— Serais-tu le Chasseur, les Ténèbres ? Me puniras-tu pour avoir fait fi de toute foi ?

— Il s'agit de magie sauvage, Votre Altesse ; il reste parfois peu de choix quand elle prend possession de vous. Vous en devenez l'instrument et elle vous utilise à ses propres fins.

— La magie est un instrument à manipuler et non quelque puissance qu'on doit laisser nous submerger !

— À votre guise, Reine Andais, mais je vous demanderai de ne pas mettre ces chiens au défi cette nuit.

Il me semblait que Doyle ne parlait pas seulement de ces clébards.

— J'honorerai ma promesse, dit-elle d'un ton indiquant clairement qu'elle ne le ferait qu'en absence d'une autre alternative, ne s'étant encore jamais révélée bonne perdante en quoi que ce soit, qu'il y eût gros à jouer ou pas. Mais tu dois partir maintenant, Meredith, tout de suite !

— Nous avons besoin de temps pour envoyer chercher les autres gardes, lui dis-je.

— Je vais rassembler tous ceux souhaitant partir avec toi, Meredith, me proposa Sholto.

Je me retournai et il dégageait une telle assurance, une force qui ne s'était pas trouvée là auparavant, debout avec sa « difformité », la présentant maintenant comme une autre partie de lui-même, une partie qui aurait cependant manqué aussi sûrement qu'un bras ou une jambe si elle avait bel et bien disparu. D'avoir été temporairement amputé de ces excroissances lui avait-il permis de prendre conscience de leur importance ? Probablement. C'était sa révélation, et non la mienne.

— Tu vas prendre son parti ? lui lança Andais.

— Je suis le Roi des Sluaghs ; je vais m'assurer qu'un serment prêté et accepté soit honoré. Souvenez-vous, Reine Andais, que les Sluaghs sont la seule Meute Sauvage qui demeure à la Féerie jusqu'à cette nuit. Et je suis leur Chasseur.

Elle fit un pas vers lui, menaçante, mais Eamon l'attira en arrière. Puis il lui murmura vivement quelque chose à l'oreille. Je ne pus entendre ce qu'il lui dit mais la tension quitta le corps d'Andais, jusqu'à ce qu'elle s'abandonne, appuyée contre lui, puis le laisse la tenir dans ses bras. Face à ceux qui n'étaient pas ses amis, elle laissa Eamon l'enlacer.

— Pars, Meredith, emmène tous ceux qui sont à toi et va-t'en.

Sa voix était quasiment neutre, quasiment libérée de cette rage qui semblait toujours bouillonner à fleur de peau.

— Votre Majesté, dit Rhys, nous ne pouvons aller à l'aéroport des humains dans cet état.

Il fit un geste pour indiquer le nombre de gardes à poil et ensanglantés. Les terriers à ses pieds donnaient de la voix en de joyeux aboiements, comme si cette tenue ne leur paraissait nullement incongrue.

— Je vous escorterai jusqu'au rivage de la Mer Occidentale, poursuivit Sholto, tout comme j'ai conduit les Sluaghs lorsque nous nous sommes mis à la recherche de Meredith à Los Angeles.

Je le regardai en hochant la tête.

— Et moi qui croyais que vous aviez pris l'avion.

Il s'esclaffa d'un rire retentissant.

— T'es-tu imaginé les Sluaghs à bord d'un avion en train de déguster du vin à petites gorgées tout en se rinçant l'œil sur les hôtes de l'air ?

Je ne pus que me joindre à son hilarité.

— Je n'y avais pas pensé avec autant de précision. Vous êtes les Sluaghs... je ne me suis même pas interrogée sur la manière dont vous m'aviez rejointe.

— Je longerai la lisière du champ, à la limite des bois. Il s'agit d'un lieu entre-deux, ni champ ni forêt. Je la suivrai et vous me suivrez tous, et nous nous retrouverons au bord de la Mer Occidentale, là où elle rejoint le rivage. Je suis le Seigneur de l'Insaisissable, de l'insaisissabilité des lieux intermédiaires, Meredith.

— Je n'aurais jamais cru qu'un membre de la royauté puisse encore voyager aussi loin, dit Rhys.

— Je suis le Roi des Sluaghs, Crom Cruach, le Maître de la dernière Meute Sauvage de la Féerie. Je possède certains dons.

— En effet, dit sèchement la Reine. Et fais-en bon usage, Engendreur d'Ombres, en faisant disparaître cette racaille hors de ma vue !

Elle venait de l'appeler par ce surnom que lui donnaient les Sidhes derrière son dos, qu'elle n'avait encore jamais employé en sa présence jusqu'ici.

— Votre dédain ne peut me toucher cette nuit car j'ai été témoin d'immenses merveilles, dit-il en lui présentant ses armes comme si elle ne les avait pas encore remarquées. Je tiens ici les os de mon peuple. Je connais ma valeur.

Si j'avais été plus près de lui, je l'aurais serré dans mes bras. C'était probablement tout aussi bien comme ça, car cela aurait pu nuire au pouvoir qu'il dégageait en cet instant. Je me fis néanmoins la promesse de lui faire un gros câlin dès que nous aurions un peu plus d'intimité. Je ne pouvais que me réjouir qu'il s'accorde enfin toute sa valeur.

J'entendis un bruit, comme de la glace qui se brise.

— Frost ! dis-je. Nous ne pouvons pas l'abandonner !

— Les agents du FBI ne l'ont-ils pas emmené à l'hôpital ?
s'étonna Doyle.

— Je ne crois pas, répondis-je en secouant négativement la tête.

Je considérai l'étendue enneigée. Je ne voyais rien du tout, mais... je me mis en marche, et les chiens me suivirent, avançant à mes côtés. Puis je me mis à courir dans la neige, des élancements aigus taraudant mes pieds coupés par endroits. Ce que je décidai d'ignorer en courant plus vite. Le temps et la distance s'amenuisaient... comme jamais auparavant en dehors du sithin. Un instant j'étais avec les autres, pour me retrouver ensuite à des kilomètres de là, dans des champs bordant une route. Mes chiens jumeaux m'avaient accompagnée, tout comme une demi-douzaine de mastiffs noirs.

Frost était allongé dans la neige, immobile, semblant ne pas sentir leurs truffes qui le reniflaient, ni mes mains lorsque je le retournai sur le dos. La neige amoncelée sous lui était imbibée de sang. Son visage était si froid, ses yeux clos ! Mes lèvres s'approchèrent des siennes, l'appelant dans un murmure :

— Frost, de grâce, de grâce, ne me quitte pas !

Son corps fut alors agité de convulsions et son souffle repartit en crépitant dans sa poitrine. La mort semblait faire marche arrière. Puis il cligna des paupières. Elles s'entrouvrirent et il tenta de tendre la main vers moi, mais elle retomba dans la neige, trop faible. Je la portai à ma joue et la retins là, la sentant se réchauffer progressivement contre ma peau.

Et je me mis à pleurer, lorsqu'il retrouva sa voix, rauque, et me murmura :

— Le froid ne peut me tuer.

— Oh, Frost !

Il parvint à effleurer de l'autre main les larmes qui ruisselaient sur mon visage.

— Ne pleure pas pour moi, Merry. Tu m'aimes, je l'ai perçu. J'allais partir, quand j'ai entendu le son de ta voix... et je ne pouvais plus m'en aller ainsi... pas si tu m'aimes comme ça.

Je lui soutins la tête sur mes genoux et pleurai. De son autre main, celle à laquelle je ne m'accrochais pas, il effleura la

fourrure de l'un des gigantesques chiens noirs, qui s'étira en décuplant de taille. Il blanchit. Puis un cerf au pelage blanc étincelant nous toisait, une couronne de houx autour du cou, évoquant quelque carte de Noël venue à la vie. Il caracola dans la neige avant de partir au galop en un flouté de blancheur sur l'étendue immaculée, jusqu'à disparaître à notre vue.

— Quelle est cette magie qui sévit cette nuit ? murmura Frost.

— La magie qui va te ramener à la maison.

C'était Doyle derrière nous qui venait de parler. Il se laissa tomber à genoux à côté de Frost et lui prit la main.

— La prochaine fois que je t'envoie à l'hosto, tu as intérêt à y aller.

Frost parvint à ébaucher un pâle sourire.

— Je n'aurais pu me résoudre à la laisser.

Doyle acquiesça du chef comme si cela se concevait parfaitement.

— Je ne pense pas que la magie va s'éterniser jusqu'au petit matin, fit remarquer Rhys, qui nous avait rejoints.

Ils étaient tous là, à la queue leu leu, sauf Mistral, qui avait dû rester avec la Reine, selon moi. Je n'avais même pas eu le temps de lui dire au revoir.

— Mais pour cette nuit, ajouta Rhys, je suis Crom Cruach et je peux peut-être être utile.

Sur ce, il s'agenouilla de l'autre côté de Frost et leva les mains au-dessus de la tache noire de sang qui s'étalait sur ses vêtements.

Rhys se retrouva brusquement habité par une lumière éblouissante. Non seulement ses mains, mais toute sa personne en scintillait. Sa chevelure se gonflait sous le souffle de sa magie. Frost se redressa brusquement, avant de s'effondrer contre Doyle et moi, en disant d'une voix qui était presque redevenue la sienne :

— Ça fait mal !

— Désolé, dit Rhys, mais je ne suis pas guérisseur, pas vraiment. La mort est bien trop liée à mon pouvoir pour que cela soit sans douleur.

Frost dégagea ses mains de celles de Doyle et des miennes

pour les porter à son épaule et à sa poitrine.

— Si tu n'es pas guérisseur, alors comment se fait-il que je me sente guéri ?

— De la bonne vieille magie, répondit Rhys. Qui aura disparu dès les premières lueurs de l'aube.

— Comment peux-tu en être sûr ? s'enquit Doyle.

— La voix du Dieu dans ma tête me l'a dit.

Personne ne posa plus de questions après ça. Nous nous contentâmes de prendre ses paroles pour argent comptant.

Sholto nous conduisit jusqu'à la lisière séparant le champ de la forêt. Les chiens gambadaient en tourbillonnant autour de nous, certains ayant choisi leurs maîtres, d'autres exprimant clairement qu'ils n'appartiendraient à personne. Ceux qui firent leur choix suivaient tandis que Sholto avançait, mais les autres se laissèrent distancer avant de se fondre dans la nuit, comme s'ils n'avaient été que le fruit de notre imagination. Le chien à côté de moi poussa ma main de son museau pour que je le flatte, semblant vouloir me rappeler que lui était bien réel.

Je n'étais pas sûre que ces chiens de chasse restent avec nous, mais ils paraissaient apporter magiquement à chacun ce qui, cette nuit, nous était nécessaire. Galen marchait, cerné par des lévriers au poil lisse et d'un trio de petits chiens qui s'agitaient en tous sens à ses pieds. Cela lui redonna le sourire et contribua à chasser les sombres pensées qui avaient obscurci son visage. Doyle évoluait entouré de chiens noirs qui lui faisaient fête en gambadant autour de lui comme de jeunes chiots. Les terriers avaient emboîté le pas à Rhys, telle une petite armée de peluches. Frost retenait ma main posée sur le dos du plus petit des lévriers. Aucun chien n'était à son côté... seul le cerf blanc qui s'était éclipsé quelques instants plus tôt dans la nuit. Mais il semblait absolument heureux ainsi, ma main dans la sienne.

Il faisait chaud et mon regard se porta du visage de Frost sur Sholto, pour remarquer que celui-ci marchait à présent dans du sable. Un instant nous déambulions dans des champs couverts de neige le long d'une lisière d'arbres et le suivant du sable m'aspirait les pieds. De l'eau tourbillonnait en recouvrant mes orteils nus et la morsure du sel m'apprit que je saignais.

J'avais dû laisser échapper un faible gémissement, car Frost me souleva dans ses bras. Je protestai, sans que cela ne me fasse aucun bien particulier. Les lévriers restèrent à côté de lui, virevoltant autour de nous, à moitié effrayés par l'ondulation de l'océan, apparemment inquiets de ne pas pouvoir rester en contact avec moi.

Sholto nous conduisit sur la terre ferme. Le chien tricéphale et les armes en os avaient disparu, mais je n'avais pas davantage l'impression qu'ils se soient volatilisés que le Calice m'ait faussé compagnie. La vraie magie ne peut être perdue ni dérobée ; elle ne peut qu'être offerte.

Nous étions au cœur de l'obscurité, des heures avant l'aube. J'entendais des voitures défiler à vive allure sur l'autoroute à proximité. Nous étions dissimulés par des falaises, mais cela changerait lorsque l'aurore s'annoncerait. Des surfeurs et des pêcheurs descendraient vers la mer, et nous devons impérativement filer avant.

— Faites usage de votre glamour pour dissimuler votre apparence, dit Sholto. J'ai réquisitionné des taxis. Ils ne sauraient tarder.

— Mais quelle est cette magie qui t'a permis d'en dégoter à L.A., juste comme ça ? m'étonnai-je.

— Je suis le Seigneur de l'Insaissable, Merry, comme le sont les taxis, filant sans arrêt d'un endroit à un autre.

Parfaitement logique, ce qui me fit sourire. Je tendis la main vers Sholto, à qui Frost me confia. Il m'accueillit, pas uniquement dans ses bras. D'épais tentacules musculeux s'enroulèrent autour de mon corps, les plus petits jouant le long de mes cuisses, semblant trouver d'eux-mêmes leur chemin sous le trench-coat.

— La prochaine fois que tu seras dans mon lit, je ne serai plus la moitié d'un homme.

Je l'embrassai, en murmurant contre ses lèvres :

— Tu étais alors diminué, Roi Sholto, alors je suis impatiente de te connaître dans toute ta splendeur.

Il éclata de rire, de ce rire à la sonorité guillerette qui avait déclenché le chant des oiseaux dans le jardin mort des Sluaghs. Je pensais qu'il n'y aurait pas ici de réaction, lorsque

soudainement, par-dessus le soupir du ressac, résonna un chant flûté puis un autre, s'enchaînant en une joyeuse célébration dans le noir. Un oiseau moqueur chantait en réponse au rire de Sholto.

Nous sommes restés là quelques instants sur le rivage de la Mer Occidentale avec ce pépiement qui se déversait en cascade au-dessus de nous, comme si le bonheur pouvait se manifester ainsi.

Sholto m'embrassa à son tour, fougueusement et en profondeur, à m'en couper le souffle. Puis il me confia, non pas à Frost, mais à Doyle.

— Je repars afin de ramener les autres gardes souhaitant t'accompagner en exil.

Doyle me fit un rapide câlin en me serrant contre lui, en lui disant :

— Méfie-toi de la Reine.

— Entendu ! répondit Sholto en acquiesçant de la tête.

Puis il repartit par où nous étions venus. Juste avant qu'il ne disparaisse à notre vue, j'aperçus un chien d'une blancheur éblouissante à son côté.

— Tout le monde se souvient que le glamour est censé dissimuler le fait que nous sommes à poil et couverts de sang, dit Rhys. S'il y en a qui n'en possède pas suffisamment pour donner le change, placez-vous à côté de quelqu'un qui en a à volonté.

— Oui, Professeur, lui dis-je.

Il me sourit de toutes ses dents.

— Je peux provoquer la mort d'un simple toucher et d'un seul mot ; je peux guérir cette nuit par l'imposition des mains. Mais bon sang, réussir à faire se matérialiser autant de taxis comme par enchantement... Waouh ! Impressionnant !

Nous rejoignîmes en nous bidonnant les voitures alignées mises à notre disposition. Les chauffeurs semblaient plutôt surpris de s'être retrouvés au milieu de nulle part à attendre le chaland à proximité d'une plage déserte. Néanmoins, ils nous laissèrent monter.

Nous leur communiquâmes l'adresse prestigieuse de la résidence de Maeve Reed à Holmby Hills et ils démarrèrent.

Sans même se plaindre de la présence des chiens.
Alors là, voilà qui était on ne peut plus magique !

Fin du tome 5